

Au port de Douarnenez

des marins et des bateaux

ENTRE DEUX GUERRES ...

1918

1940 -



Sur le port

la cale
raie



DOUARNENEZ





Ernest
RENAN
à la
Cale Raie

Hommage

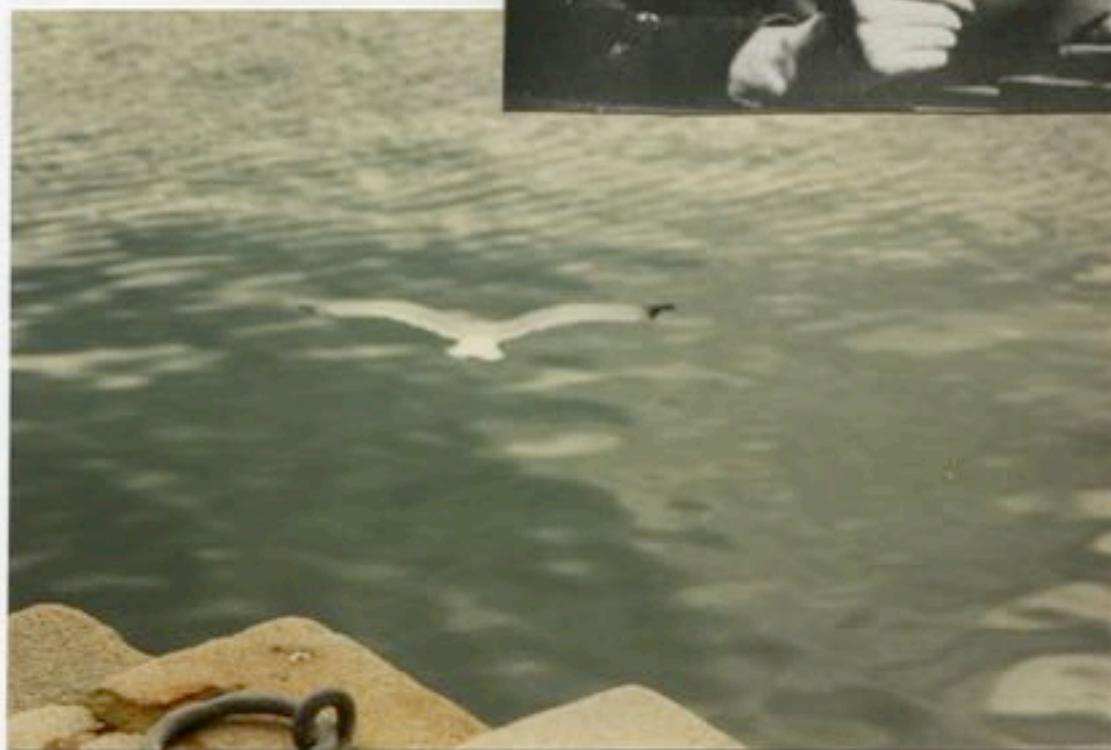
à

l'épopée

du Trébouliste

Dans la nuit du 18 au 19 juin 1940, le langoustier Le Trébouliste quitte le port du Rosmeur, emmenant vers l'Angleterre l'école de pilotage 23 de l'armée de l'air. « A la barre, raconte Michel Mazéas, le patron, François Leiguen, ne savait pas encore qu'il convoyait ceux qui allaient former l'ossature du groupe « Lorraine » des forces aériennes françaises ».

« symbole de la réponse de l'appel du 18 juin du général De Gaulle ».



Ils déployèrent, ici, les ailes, frêles encore, de la LIBERTÉ enchaînée.

DOUARNENEZ

le port
du Rosmeur



Dans la nuit du 18 au 19
juin 1940, embarquement de volontaires français.



vers l'Angleterre



la cale raie

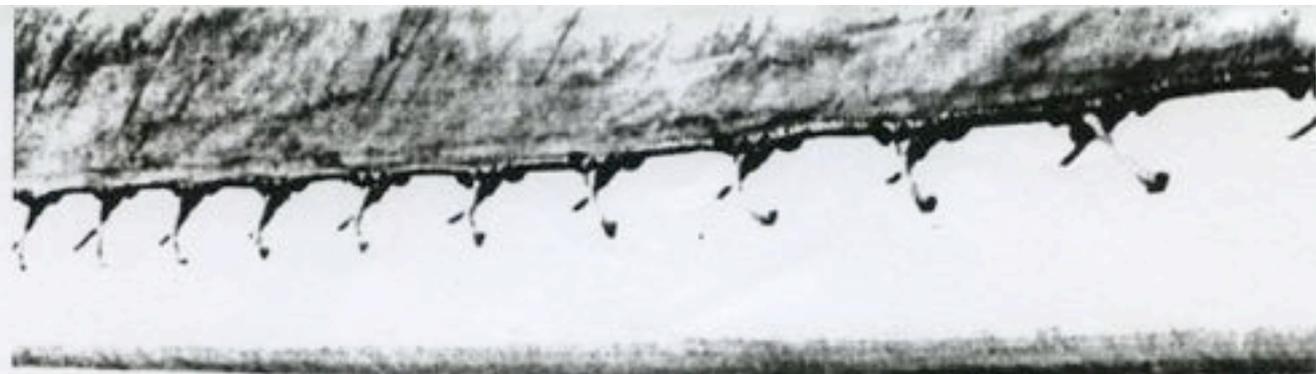
Ils refusaient d'entendre les bruits de
bottes sur les pavés et les dalles des quais.

GERMAINE L'HERBIER MONTAGNON

CAP SANS RETOUR

FORCES AÉRIENNES FRANÇAISES LIBRES
MÉMORIAL DES PREMIERS COMPAGNONS

RAOUL SOLAR
ÉDITEUR



François LELGUEN sourit à la barre de son "TREBOULISTE"

II

L'ÉCOLE DE PILOTAGE 23 - MORLAIX

19 Juin 1940.

Dès la déclaration de la guerre, de nombreux garçons rêvant de se battre dans le ciel, s'engagèrent dans l'Armée de l'Air.

L'Ecole Élémentaire de Pilotage 23 était primitivement basée au Mans et commandée par le Lieutenant Pinot. Celui-ci, entré dans l'Aviation en 1913, breveté pilote militaire le 5 Décembre 1915 à Avord, fut mécanicien à la 3^{me} Escadrille, qui devint la célèbre Escadrille des "Cigognes" où s'illustrèrent les Brocard, Fonk, Guynemer. Guynemer baptisa Pinot "Bouboule", à cause de sa rondeur, qui n'était pas seulement physique, mais aussi parce qu'il incarnait le type classique du mécano d'Aviation actif et débrouillard, à la verve gouailleuse.

En Septembre 1939, Pinot commandait une section prémilitaire à la frontière Est. Avec la même foi, le même courage, la même patience que jadis, il continuait, auprès des générations neuves, sa tâche au service du pays, lui préparant de futurs vainqueurs du ciel.

Le 1^{er} Juin 1940, l'Ecole 23, venue du Mans sur le terrain de Ploujean (près de Morlaix), avait absorbé l'Ecole 26 de Vannes, commandée par le Lieutenant de réserve Landry.

Le 18 Juin 1940, suivant les dernières instructions reçues de la 3^{me} Subdivision Aérienne, l'Ecole Élémentaire de Pilotage 23 quitte Ploujean à 7 heures du matin, sous les ordres du Lieutenant Pinot et du Sous-Lieutenant Berthier, pour se replier sur Quimper — terrain de Pluguffan — où elle arrive vers midi dans le plus grand ordre.

Les nouvelles deviennent franchement mauvaises. On dit les Allemands à Rennes et remontant sur Saint-Malô et Saint-Brieuc. On ne peut plus parvenir à Lorient.

Avant de faire décharger les camions et procéder à l'installation, le Lieutenant Pinot, dès le début de l'après-midi, veut rendre compte à la 3^{me} Subdivision, de la bonne arrivée du personnel, des avions et du matériel de son Ecole.

Impossible de joindre par téléphone la 3^{me} Subdivision, mais, par contre, le Sous-Lieutenant Berthier se trouve, tout à coup, en communication avec les Allemands... Une décision rapide s'impose, et ce, d'autant plus qu'on apprend, de source sûre, que le passage par Nantes, pour une retraite au Sud de la Loire, est désormais impossible. Le Lieutenant Pinot demande donc par téléphone aux

autorités maritimes de Brest si elles peuvent faire embarquer l'Ecole pour la replier, par mer, au Sud de la Loire ou au Maroc. La Marine ne peut rien. Par téléphone toujours, le Lieutenant Pinot consulte les autorités militaires et civiles de la région. Personne ne sait rien, personne n'a d'ordres et personne ne veut en donner.

Le Préfet de Quimper répond même qu'il n'a aucune instruction de repli pour qui que ce soit, et que chacun doit rester à sa place et attendre.

Naturellement, tout ceci ne satisfait point Pinot qui, après une brève conférence avec le Sous-Lieutenant Berthier, décide d'aviser d'urgence et d'agir au mieux par ses propres moyens.

Le Sous-Lieutenant Berthier est envoyé en auto à Brest pour voir sur place et trouver, coûte que coûte, un bateau. En cours de route, il rencontre des Officiers de Marine qui, consultés, lui conseillent de voir au port de Douarnenez.

Ces officiers l'accompagnent et lui découvrent le patron du langoustier *Le Trébouliste* (Dundee de 50 tonneaux muni d'un moteur auxiliaire de 60 CV, qui fait, en temps normal, les côtes de Mauritanie). L'accord est aussitôt conclu.

Le Trébouliste peut embarquer toute l'Ecole, mais avec le minimum de bagages et à condition d'avoir 5 jours de vivres.

Le Lieutenant Pinot donne des instructions pour faire réquisitionner les vivres, ce qui est fait dans un minimum de temps. Ordre est donné de souper aussi vite que possible et de se tenir prêt à partir. Enfin à 21 h. 30, dans un calme remarquable, en colonne de convoi, comme à la manœuvre, l'Ecole 23 quitte Pluguffan et arrive, sans lumières dans la nuit, au port de Douarnenez. La marée est basse, et il faut attendre, avant de commencer l'embarquement qui a lieu enfin à 23 h. 15, au moyen de petits bateaux faisant la navette vers *Le Trébouliste* qui, faute d'eau, ne peut accoster. Les armes (fusils Gras et les 14 mitrailleuses Lewis de l'Ecole), les munitions et les vivres sont embarqués en premier, puis suivent les bagages.

Le Sous-Lieutenant Berthier, sur les ordres du Lieutenant Pinot, informe que le but du voyage est l'Angleterre et que chacun est libre de partir ou de rester.

Pinot tient alors ce simple et beau langage :

« Mes petits gars — il usait volontiers de cette expression lorsqu'il était ému — on nous demande de désarmer, d'attendre les Boches, afin de nous livrer à eux la corde au cou. Est-ce que vous croyez qu'on peut faire ça, nous autres ?

« Les Boches sont à trois heures de nous. Nous sommes quelques-uns de vos chefs et de vos moniteurs qui sommes décidés à partir.

« Je dois dire que le voyage comportera des risques : bombardements, mines, sous-marins, arraisonnements ; les dangers ne manqueront pas. Autant dire que nous avons un certain nombre de chances d'y rester.

« Mais à mon avis, tout vaut mieux que de tomber aux mains des Boches.

« Voilà ce que j'avais à vous dire ».

Il y eut un peu de flottement parmi les mécanos et les conducteurs de camions et de voitures, ainsi que parmi les "divers". Quelques pilotes moniteurs décidèrent de tenter leur chance au petit jour pour rejoindre en avion (des "Caudron-Luciole") le sud de la France. Tous les élèves-pilotes, sans hésiter, acceptèrent de partir en Grande-Bretagne. Voici, textuellement citées, des réflexions que certains jeunes écrivirent alors dans leur "journal" que leurs familles m'ont communiqué :

— « Rester ? Non, jamais. Plutôt mourir, maintenant je suis un homme ».

— « La mer est notre salut seul. Mieux vaut courir le risque d'être torpillé, bombardé au large que de se rendre ».

— « Je préfère m'exiler que de vivre sous la botte allemande ».

— « Le bateau va nous emmener vers la victoire ».

De l'École 23, ils partent 108 dont 2 officiers, 21 sous-officiers, 85 caporaux et soldats. Il ne leur manque même pas le protecteur des âmes : l'aumônier...

Il y a de plus 4 "divers" : aérostriers, aéronautique navale ; 3 pilotes se joignent à eux : Sergent de Nuchèze, Sergent Maurice Boyer, Sergent Jules Joire. Ce dernier appartenait au groupe de chasse 1/4 et avait, entre le 10 et le 23 Mai, abattu cinq avions allemands. Tombé en combat aérien le 25 Mai dans la région de Beauvais, il avait été grièvement blessé d'une balle dans la tête et d'une balle dans la cuisse. Soigné à l'Hôpital de Douarnenez, lors de l'avance allemande, il décida de s'exiler pour pouvoir continuer la lutte.

Le Lieutenant Pinot et le Sous-Lieutenant Berthier montent les derniers à bord du *Trébouliste*. Les officiers de marine, qui ont réglé le départ, donnent Newline comme port anglais à atteindre. L'ancre est levée le 19 Juin, à 1 h. 30. Les élèves-pilotes prêtent la main à la manœuvre, qui se fait à la voile le plus silencieusement possible.

Lorsque le bateau s'éloigne du rivage, au loin apparaissent les lueurs de l'arsenal de Brest en feu. En adieu à la terre de France, une vibrante "Marseillaise" éclate. Les cœurs battent bouleversés d'émotion et de patriotisme, des larmes ruissellent sur les jeunes visages.

La grande aventure est commencée !...

Deux mitrailleuses, les seules qui fonctionnent à peu près normalement, sont installées l'une à bâbord, l'autre à tribord, pour parer à une attaque éventuelle d'avions ennemis, voire même d'un sous-marin lorsque le jour se lèvera.

La mer est bien mauvaise, le *Trébouliste* roule et tangue, presque tous les jeunes gens sont malades. Ils sont tristes aussi

d'être arrachés à leurs familles, à leurs amours, à leur Patrie. Ils sont si jeunes... Ils écrivent sur leurs carnets de route :

— Mon Dieu, quand reverrai-je ma petite sœur, que je chéris si fort ? Nous étions si gais voici un mois, lors de sa Première Communion ! »

— Grand-mère qui est si malade va mourir sans que je sois là. J'en suis bouleversé ».

— J'ai juste 47 fr. 50 en poche, ce n'est pas drôle à mon âge ».

— Pauvre maman, sur les routes de l'exode, comme elle doit avoir peur et être fatiguée. Comme elle va s'inquiéter et pleurer d'être séparée de moi, qui sait pendant combien de temps ? »

— Ma petite Monique chérie, nous n'irons plus le soir dans les sentiers odorants. A notre dernier rendez-vous, j'avais mis des fleurs dans tes cheveux blonds, que tu étais jolie, tu m'attendras, n'est-ce pas ? Je reviendrai vainqueur avec des décorations, des galons, tu seras fière de moi ».

— Il y a à bord un type énorme. Un grand, rudement simple et sympathique, que nous admirons tous. Il s'appelle Joire. Il a abattu 3 Heinkel, III, un ME 159 et un Dornier 17. Il en veut encore, je ferai comme lui ».

Le jour s'est levé.

Le *Trébouliste* roule, roule... Que c'est donc pénible le mal de mer... et aussi le mal du pays. A bord, il y a de grosses émotions du fait de l'apparition intermittente d'avions qu'il n'est pas toujours possible d'identifier, mais le thonier est une trop petite proie pour les tenter. On croise quelques bateaux de guerre, heureusement tous français ou anglais, qui les approchent pour les reconnaître et leur demander s'ils n'ont besoin de rien.

Le ciel est tout bleu. L'espoir de se battre à nouveau gonfle tous les cœurs, lorsqu'enfin la terre britannique apparaît, après quarante-deux heures de navigation. Le 20 Juin, à midi, le *Trébouliste* mouille à un demi-mille de Newline sur les instructions d'une petite vedette venue l'identifier.

Le Sous-Lieutenant Berthier, dont la connaissance de la langue anglaise est infiniment précieuse, descend à terre pour avoir des instructions. Il est de retour à 15 heures, précisant qu'il faut rejoindre Falmouth. L'appareillage se fait aussitôt, mais le vent est contraire ; le temps passe, Falmouth est loin. Heureusement un vapeur anglais *Lady Estelle* les prend en remorque. Ils arrivent à 22 heures, la nuit tombe. Un remorqueur de la marine anglaise les accoste et les prend à bord avec tout leur matériel. Le débarquement se fait aussitôt à 0 h. 30. Enfin, gradés et hommes, complètement exténués, se couchent sur le quai et s'endorment à la belle étoile. Ils ne sont plus que des épaves.

— « J'ai eu un rail comme oreiller, aussi je m'en suis éveillé tout endolori, mais je suis content tout de même ».

Les Services anglais font tout ce qu'ils peuvent pour accueillir les Français.

— « Premier repas anglais : thé, "corned beef", pommes. C'est pas bon, mais nos Alliés sont tous si gentils... »

Le lendemain, toute l'Ecole prend le train vers 14 heures pour se rendre à Tretham Parck, près de Stocke en Trent, où elle arrive vers minuit. La nuit s'achève péniblement dans le train.

Le 23 Juin, à 6 heures du matin, la "23" se rend au camp où l'on réunit tous les Français. Il pleut, il faut monter des tentes — 1 pour 11 hommes — sur l'herbe mouillée. Il y a là deux mille hommes venus de Norvège et des détachements de toutes les armes : Légion Etrangère, Chasseurs, Chars, Marins. On installe, dans un temps record, tout le matériel de campement fourni par les Anglais. Il y a tout ce qu'il faut pour faire la cuisine, l'eau est amenée à l'intérieur du camp par une installation de fortune très bien comprise.

— « Nous allons dîner, si on peut appeler ça ainsi : une boîte de thon pour 11, un petit morceau d'un drôle de pain, une boîte de confitures, et j'ai tout mangé, tant j'avais faim. Si maman me voyait, elle n'en reviendrait pas ».

— « Je n'ai plus de tabac, c'est la fin de tout... et nous avons mal monté la tente qui est trop inclinée, l'eau nous dégouline dessus ».

— « Qu'est-ce que j'ai entendu dire ? On est des rebelles ? Alors ça, c'est le comble, nous voulons continuer à nous battre, et on nous insulte ! »

— « Je sais bien que c'est nous, pourtant, qui avons raison, l'avenir le prouvera ».

Le 27 Juin, on apprend une bonne nouvelle. L'Ecole N° 23 part, par le train, pour une base de la Royal Air Force à Saint-Atham, à 30 kms de Cardiff, où elle arrive dans la soirée. Elle est accueillie de façon fort sympathique, et jouit d'une installation des plus confortables : lits, eau courante chaude et froide, douches, piscine, cinéma, rien ne manque.

— « Quelle veine ! Nous venons de toucher 5 shillings, à peu près 50 Frs français. La vie est belle ; si au moins on pouvait se payer un verre de "pinard", parce que le thé... oh, là là ! Mais le whisky, ça n'est pas mal ».

— « C'est embêtant que les Anglais ne parlent pas comme nous, mais je vais vite me débrouiller, je mettrai tout mon orgueil à apprendre ».

Le Vendredi 8 Juillet, on annonce aux hommes à midi, qu'ils auront deux heures pour réfléchir et opter, soit pour rester en Angleterre ou être rapatriés au Maroc.

Un capitaine anglais, de l'Intelligence Service, Russel, parlant fort bien le français, vient les interroger, et leur dit qu'il transmettra leur décision à son général.

— « En embarquant, vous doutiez-vous que vous veniez en Angleterre ?

« Etes-vous volontaire pour continuer la lutte ?

« Vous êtes libres de prendre la décision de votre choix. Un bateau pourra vous rapatrier sous peu ».

Aucune pression n'est faite.

Il y a des discussions passionnées parmi les élèves pilotes.

Ce sont de bien grands débats pour des hommes si jeunes...

— « Tu sais bien qu'aujourd'hui, le Gouvernement Britannique vient de reconnaître le Général de Gaulle comme Chef des Français Libres, cela a une grande importance, et une profonde signification.

— « Tu as lu sa proclamation ? Il dit :

« Je prends sous mon autorité tous les Français qui demeurent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver. Il sera formé immédiatement une force française terrestre, aérienne et navale. Cette force sera composée pour l'instant de volontaires. Cette force concourra d'abord à toute résistance française qui se fera où que ce soit dans l'Empire Français. J'appelle tous les militaires français de terre, de mer et de l'air à venir s'y joindre. J'invite à s'y enrôler tous les jeunes gens et tous les hommes en âge de porter les armes. Tous les officiers, soldats, marins, aviateurs français, où qu'ils se trouvent, ont le devoir absolu de résister à l'ennemi.

« Si les circonstances les mettent dans le cas d'avoir à livrer leurs armes, leur avion, leur navire, ils doivent rejoindre immédiatement, avec leurs armes, leur avion, leur navire, la résistance française la plus proche. S'il n'y a pas à leur portée de résistance française, ils doivent rejoindre immédiatement le territoire britannique où ils se trouveront sous mes ordres.

« La France Libre n'a pas fini de vivre, nous le prouverons par les armes ».

— « Oui, c'est bien beau, ce que dit le Général, mais nous n'avons pas même la certitude d'entrer dans la R. A. F. en attendant la formation des Troupes Françaises de l'Air ».

— « Eh bien ! on se battra dans la Bif, dans la Marine, partout où il y aura de la bagarre contre le Boche. Moi, je ne me dégonflerai pas.

— « En restant, on ne pourra jamais plus rentrer en France, si ça tourne mal. On a dit que tous les Français qui auraient quitté leur pays du 10 Mai au 30 Juin seront destitués de leurs biens et de leur nationalité ».

— « Moi, je suis prêt à me battre avec le Général de Gaulle au Canada, au Groënland, en Irlande, partout où il transportera le drapeau français ».

De tous ceux qui étaient venus en Angleterre sur le *Trébouliste*, quarante, — dont seulement quinze de l'École, — demandèrent à repartir. Quarante qui se laissèrent aller à cette sorte de pesanteur de la pierre qui roule au fond des eaux. Quarante qui n'eurent pas le courage de la résistance et de la rupture ; quarante qui crurent qu'avant un mois l'Angleterre serait envahie, sans armée, et vaincue comme la Belgique, la Hollande, la France. Quarante qui invoquèrent

le prétexte de leurs familles, de la crainte des représailles sur elles, le souci de leurs intérêts, le respect de l'autorité légitime du Maréchal Pétain. Quarante qui, inquiets, tourmentés, choisirent la solution de facilité et de repos, quarante qui n'étaient pas prêts à affronter une crise terrible comme celle que traversait la France en Juin 1940.

D'ailleurs, parmi ces quarante, plusieurs d'entre eux devaient, plus tard, ayant enfin compris, s'évader à nouveau, reprendre la lutte et donner généreusement leur vie dans le ciel.

Ceux qui restent ne font pas tant de pesées précautionneuses des risques que comportent leurs désirs de continuer à se battre. Ils ne cherchent ni à chiffrer, ni à équilibrer, ni à soustraire. Ils écoutent une voix profonde. C'est soudain la révélation du courage de ceux qui, en rejoignant de Gaulle, ont trouvé leur mission d'homme.

Des jeunes écrivent sur leurs carnets :

— « 1^{er} JUILLET. — Le Lieutenant Pinot vient de nous communiquer une bonne nouvelle. Nous continuerons notre entraînement d'élèves pilotes, et il y aura une pension à notre famille et à nous-mêmes, en cas d'accident ».

— « Je m'ennuie moins. Je descends en ville, c'est-à-dire à Barry, et j'ai fait la connaissance d'une charmante jeune fille, Bessy. Il fait un temps superbe.

— « 2 JUILLET. — La T. S. F. vient de nous apprendre le triste sort de la France. Nous avons pleuré. Non, ce n'est pas possible que ce soit fini. Quand nous serons pilotes, qu'est-ce que les Boches vont prendre ! Et nous gagnerons, et nous libérerons notre Patrie.

— « 4 JUILLET. — C'est le jour du départ de ceux qui rentrent en France. Nous n'avons aucune émotion à nous séparer d'eux ; au contraire, c'est un soulagement pour nous de ne plus voir ces "dégonflés". Il ne reste plus désormais ici que les purs, que ceux qui veulent effacer la honte de la France.

— « LUNDI 8 JUILLET. — Nous venons de recevoir, à Saint-Atham, la visite du Général de Gaulle. Il veut constituer des escadres françaises faisant partie de la Légion qu'il organise. Il nous fait espérer que nous irons en Ecole au Canada. Quel merveilleux enthousiasme règne parmi nous !

Le Général compte sur nous jusqu'à la victoire.

— « SAMEDI 13 JUILLET. — Le Général de Gaulle a prononcé à la B. B. C. des paroles réconfortantes :

« Ce soir, veille du 14 Juillet, il n'est pas une pensée française qui ne soit pour la France seule.

« Non pas, bien entendu, que nous devions nous plonger dans l'affliction, ni nous ensevelir dans la résignation. Cet excès de douleur et cet abandon feraient le jeu de nos ennemis.

.....

« La France, même partagée, même pillée, même livrée, n'a pas à jouer perdu ».

« Eh bien ! puisque ceux qui avaient le devoir de manier l'épée

de la France l'ont laissée tomber, brisée, moi, j'ai ramassé le tronçon du glaive. Je suis en mesure d'annoncer qu'il existe déjà sous mes ordres une force militaire appréciable, capable de combattre à tous instants sur terre, dans les airs et sur mer. J'ajoute que cette force augmente tous les jours, et je veux qu'on sache de quelle magnifique qualité est la jeunesse française qui accourt s'y engager. Il n'y a pas à douter une seconde que cette force n'ira en croissant au fur et à mesure de la guerre. Français, sachez-le, vous avez encore une armée de combat.

« Si donc le 14 Juillet 1940 est un jour de deuil pour la Patrie, ce doit être en même temps une journée de sourde espérance. Oui, la victoire sera remportée, et elle le sera, j'en répons, avec le concours des armes de la France ».

* * *

Journal de Robert Hénaux.

DIMANCHE 14 JUILLET. — « Nous venons de vivre une journée extraordinaire dont je garderai le souvenir toute ma vie. Nous avons participé au défilé à Londres, à Whitehall. Avec nous, il y avait un bataillon de la Légion, des Chasseurs, des Marins, des Officiers sans troupe, des blessés dans les camions. Les passants s'arrêtaient. Des Français, des Anglais étaient venus. Nous nous sommes rassemblés au pied du Cénotaphe élevé à la mémoire du Soldat Inconnu Britannique. Le Général de Gaulle, que la foule voyait pour la première fois, déposa une couronne. Il passe les troupes — une poignée d'hommes — en revue. Nous avons défilé devant Westminster, puis à Victoria Street. On arriva près de la gare de Victoria, la gare de France. Là se dresse, dans un square modeste, mais entouré de beaux arbres, en haut d'un escalier, la statue équestre du Maréchal Foch. Le Général de Gaulle monta les marches, et déposa sa gerbe. Nous étions rangés de part et d'autre de la plate-forme, en avant de la statue. La foule était devenue immense. Un camarade m'a murmuré :

« Tu vois, le capitaine devant la statue, c'est Becourt-Foch, le petit-fils du Maréchal... » J'en étais bouleversé et fier.

A la cérémonie, pas de musique. Pas un mot.

Quand de Gaulle se retourna, il y eut des vivats, des larmes...

Et soudain, la "Marseillaise" éclata. J'ai senti un espoir fou me monter au cœur. Tous ces gens attendent quelque chose de nous, ont mis leur confiance en nous...

« Ils nous affirment qu'il y a encore la vraie France, que notre Patrie ne peut pas mourir.

« Tout au long du défilé, la nostalgie de mon pays, la tristesse d'être si loin de ceux que j'aime, ont été remplacées par une terrible envie de me battre, de servir à quelque chose, même s'il faut en mourir... »

L'aumônier de l'Ecole de Pilotage 23, le Révérend Père Godard, un jeune Prémontré, qui avait accompagné les "poussins" en Angleterre, dut bien souvent prier pour le repos de l'âme d'un de ces jeunes gens, puisque 34 d'entre eux donnèrent généreusement leur vie pour la France.

MORTS DE L'ECOLE DE PILOTAGE N° 23

	NOMS	PRÉNOMS	GRADES A LA MORT	DATE DE LA MORT	AFFECTATION
×	DESGRÉS	Gabriel.	Elève-Pilote.	30 juin 1941	Ecole Pilotage.
✓	HÉNAUX.....	Robert.	Sergent.	16 août 1941	O. T. U.
✓	LAURENT.....	Emile.	Caporal.	20 août 1941	Ecole Pilotage.
✓	GAIGNOT	Roger.	Sergent.	13 oct. 1941	O. T. U.
×	MOREUX	Jean.	Sergent.	11 nov. 1941	O. T. U.
×	CRAVOISIER	Jean.	S/Lieutenant	5 déc. 1941	R.A.F. Sq. 607
✓	ECHIVART.....	Jean.	Sergent.	14 fév. 1942	Ecole Pilotage.
×	MASSE	Louis.	Sergent.	14 fév. 1942	Ecole Pilotage.
✓	THÉAYRE.....	Eugène.	Sergent.	14 fév. 1942	R.A.F.
✓	LE POULENNEC.....	Roger.	Sergent.	18 mars 1942	R.A.F.
✓	HAUCHEMAILLE	Marc.	S/Lieutenant	27 avril 1942	Ile de France.
×	LE DILASSER (SC).	Georges.	Adjudant.	16 mai 1942	Lorraine.
✓	LEPROU !.....	René.	Caporal.	31 mai 1942	Ecole Pilotage.
✓	GUILLERMAIN.....	Roger.	Sergent.	2 juin 1942.	R.A.F.
✓	HOUDIN	Gérard.	Sergent.	14 juin 1942.	R.A.F.
✓	ORABONA.....	Jean.	Caporal.	26 juil. 1942	Parachutiste.
✓	DEBEC	André.	Adjudant	30 juil. 1942	Ile de France.
✓	LECOINTRE (CC.)	Jean.	Adjudant.	19 août 1942	R.A.F.
✓	VILBOUX (2° C.) ...	André.	Sergent-Chef.	19 août 1942	R.A.F.
✓	RENAUD.....	Marcel.	S/Lieutenant	13 mars 1943.	Ile de France.
✓	GUERNON.....	Serge.	Adjudant.	30 mars 1943	R.A.F.
✓	BIZIEN	Marcel.	Aspirant.	13 avril 1943	Norm.-Niem.
×	BOURGES.....	Yves.	Sergent-Chef.	17 mai 1943.	Alsace.
✓	VAILLANT	Gilbert.	S/Lieutenant.	23 oct. 1943	Ile de France.
✓	BOURDIN	Lucien.	Sergent.	25 oct. 1943	R.A.F.
✓	CARON (Clp.)	Gonzalis.	Sergent-Chef.	21 fév. 1944.	R.A.F.
×	BOROSI.....	Paul.	S/Lieutenant	29 fév. 1944	Ile de France.
✓	BOUGUEN.....	Marcel.	Capitaine.	9 mars 1944	Alsace.
✓	REEVE	Marcel.	S/Lieutenant	2 mai 1944.	Ile de France
✓	AUTRET	Pierre.	Sergent.	6 juin 1944.	Berry.
✓	JOUBERT des OUCHES	Jacques.	S/Lieutenant	6 juin 1944.	Berry.
✓	HOURIEZ	Joseph.	Sergent-Chef.	4 août 1944.	Lorraine.
✓	ROYER (Cap.)	René.	Lieutenant.	3 sept. 1944	Ile de France.
✓	PABIOT.....	Pierre-René	Lieutenant.	3 sept. 1946	Air-France.
✓	JOIRE (Serg.)..... passager du TREBOULISTE	Jules.	Lieutenant.	18 mars 1944	Norm.-Niem.

Y.R. MARIÉULT

NATIONALITÉ FRANÇAISE

CL	PINOT Edouard	1.2.91	30.131	Gdt 1 ^{er} classe	† 1985
	S/L BERTHIER	?	?		
	RP GODARD	?	?	Allemand	
<u>MONITEURS</u>					
	Sgt BRUN Jean Auguste	26.5.04	30.026	Lieutenant pilote au RAF SQ 577	en Juillet 1941
	T/SC LE DILLASSER Jean	11.3.01	30.130	Adjudant chef - tué au GB ^e LORRAINE	le 9.5.42
	S/C SIGNEUX Eugène	9.5.03	30.196	'	
	T/SC HAUCHEMAILLE Marc	23.11.07	30.125	S/Lieutenant - tué au GB ^e ILE DE FRANCE	le 27.4.42
	Sgt OLLIVIER Marcel	2.2.98	'	'	
	Sgt POULAIN Fernand	5.6.04	30.192	'	
	Sar LE METAYER Edouard	28.6.08	30.145		
	Sar LETESSIER Julien	15.4.96	30.137		
	T/EP AUTRET Pierre	17.4.20	30.349	Sergent - disparu au GC ^e BREIZ	le 7.6.44
	T/2 ^e BIZIEN Marcel	30.11.20	30.223	Aspirant - disparu au GC ^e NORMANDIE	le 13.4.43
	- 2 ^e de BLIGNERES Louis	10.3.20	30.182	Muraux parachutiste en Janvier 1944	
	T/2 ^e BOROSSO Paul	22.11.21	30.018	S/Lieut. - tué au GC ^e ILE DE FRANCE	le 29.2.44
	T/2 ^e BOUGUEN Marcel	14.4.20	30.155	Capitaine - tué au GC ^e ALSACE	le 9.3.44
	T/2 ^e BOURDIN Lucien	18.9.20	30.497	Sergent - tué au RAF SQ 612	le 25.10.43
	T/2 ^e BOURGES Yves	12.8.19	30.020	Sergent chef - tué au GC ^e ALSACE	le 17.5.43
	BRUNOT Pierre			LT GC ALSACE - Tué MC 1957	
	T/2 ^e CARON Joseph	23.11.22	30.073	Sergent chef - tué au RAF SQ 235	le 21.2.44
	T/2 ^e CRAVOISIER Jean	24.3.21	30.046	S/Lieut. - tué au RAF SQ 607	le 5.12.41
	+ 2 ^e DEBEC André	2.7.20	30.1050	Adjudant - disparu au GC ^e ILE DE FRANCE	le 30.7.42
	T/2 ^e DESGRES Gabriel	7.7.21	30.063	Capitaine - tué à N ^o 11 S.F.T.S.	le 30.6.44
	- 2 ^e DRABIER Jacques	3.6.22	30.222	Muraux CAMBODGE	le 6.5.43
	DURAND Gustave			† 1981 - Accusé FAFL († 02.11.1983)	
	T/2 ^e ECHIVARD Jean	7.2.22	30.077	Sergent - tué en F.F.12	le 14.2.42
	T/2 ^e GAIGNOT Roger	14.1.19	30.108	Sergent - tué en O.T.U.	le 13.10.42
	- 2 ^e GODIN Jean	30.9.20	30.227	Sergent - disparu au GB ^e LORRAINE	le 3.10.43. PRISON.
	T/2 ^e GUERNON Serge	16.1.21	30.206	Adjudant - disparu au RAF SQ 236	le 30.3.43
	T/2 ^e GUILLERMIN Roger	6.11.19	30.051	Sergent - tué au RAF SQ 81	le 2.6.42
	- 2 ^e GUILLOUX Lucien	3.8.22	30.227	Adjudant au GC ^e ILE DE FRANCE	en Août 1944

GUINAMAR, France			S/Lt GC ALICE 1944 - Tué EO 29.07.52. CNE
† 2° J	HENNAUX Robert	9.1.20 30.204	Serpent. tué au 5 SPTS le 12.8.42
† C°	HOUDIN Gérard	22.9.20 30.089	Serpent. disparu au RAF SQ 272 le 14.6.42
† 2° J	HOURIEZ Louis	28.3.20 30.107	Serpent. def. tué au GB "LOIRANE" le 4.8.44
2° J	JAFFRÉ Louis		Serpent. def. piloté au GB "LOIRANE" en 08.44
clt 2° J	JOUBERT des OUCHES		S/Lieutenant. disparu au GC "BERRY" le 6.6.44
† 2° J	LAURENT Eugène	22.3.21 30.090	Serpent. tué en école n° 5 SPTS le 20.8.42
† 2° J	LE BRIS Jean	6.8.20 30.067	Tués le 4.8.44 - N.O. S/c GB "MARIE"
† 2° J	LECOINTRE Jean	23.10.20	Adjudant. disparu au RAF SQ 236 le 19.8.42
2° J	LECOUË Jean	18.4.19	Lieutenant piloté au RAF SQ 612 en Août 1944
2° J	LE GOFF Ernest	28.1.20 30.120	Serpent au GC "ALSACE" en Août 1944 † 1948
† 2° J	LE POULLENNEC Rgn	16.4.21 30.502	Serpent. tué au RAF SQ 66 le 18.3.42
†	LE PROU René		Copont. tué en école (canon) le 31.5.42
† 2° J	MASSÉ Louis	19.8.20 30.044	Serpent. tué en école le 14.2.42
° 2° J	MOINE René	31.7.20 30.289	Serpent. def. piloté au GB "BRETAGNE" en Juillet 1944
† 2° J	MOREUX Jean	25.7.20 30.197	Serpent. tué en OTU le 11.11.42
† S3 Sgt	NIOLOUX Robert	25.12.16 30.297	Adjt. Chef au RAF SQ 118 - Abolu le 20.6.42 - PRISON.
	OLEAU Pierre	11.01.11 30.298	
† 2° J	ORABONA Jean	9.1.20 30.431	Copont. tué aux parachutiles SAS le 26.7.42
viv 2° J	OURY Roger	15.3.20 30.043	S/Lieut. au GC "ILE DE FRANCE" 08/44 † 03.93
† 46 2° J	PABIOT Pierre	26.1.21 30.504	Lieutenant au GC "ALSACE" en 1943
† 2° J	REEVE Marcel	24.8.19 30.004	S/Lieut. tué au GC "ILE DE FRANCE" le 2.5.44
† 2° J	RENAUD Marcel	16.7.20 30.176	S/Lieut. disparu au GC "ILE DE FRANCE" le 13.3.43
† C°	BOYER René	2.8.20 30.140	Lieutenant au GC "ILE DE FRANCE" Tué le 3.9.44
-	2° J de SIGALON Jean	16.3.20 30.197	
2° J	SIMON Roger	20.4.20 30.195	Serpent. chef au GC "ILE DE FRANCE" en Août 43
† 2° J	THEATRE Eugène	12.10.21 30.027	Serpent. chef. disparu au RAF SQ 248 le 14.2.42
† 2° J	VAILLANT Gilbert	15.11.22 30.051	S/Lieutenant. tué au GC "ILE DE FRANCE" le 27.10.43
C°	VERGES Maurice	12.8.19 30.443	
† 2° J	VILBOUX André	29.1.21 30.330	Serpent. chef. disparu au RAF SQ 611 le 19.8.42

† Ser JOIRE Jules - S/Lt - † en URSS.

Sgt de NUCHÈZE
 SM BETTE Raymond † 14.10.41
 SM BESACIÈR

AÉRONAVALE

17.42

N 16



Les aviateurs de l'Ecole de pilotage 23, sur le pont du "TREBOULISTE", le 19 juin 1940



Les aviateurs de l'École de pilotage 23, sur le pont du "TREBOULISTE", le 19 juin 1940



"LE TREBOULISTE", DZ 3129, photographié
à l'occasion d'une promenade en Baie de Douarnenez
offerte aux familles de l'équipage.



Ces cas ou

Le Trébouliste : DZ 3129. (-18th 41)

Équipage : Patron: J. LÉLIGUEN retourné à D^{es}

Méca: Eugène GALLOU id

M^{ob} Neysius Joseph id.

par Gibraltar puis D^{es}

M^{ad} LE NOUYS Joseph. FNFL, MPLF sur le cargo
CASAMANCE le 17-2-41 Mer du Nord.

Navire: LE DIZET Hervé FNFL MPLF sur la
corvette "MIKASA" le 9-6-42. Atlantique Nord.

— Passagers de D^{es} —

ANCEL Léon, 1^{er} C.^{ie} de Chars (501st RCC) + le 26-8-03

BARRÉ Jean 1^{er} " " 2nd DB " MPLF 18-12-44 Alsace

GUILLON Joseph 1^{er} BFM-1^{er} RFM. MPLF le 28-11-44 (Toulon)

GOUILL Jean 1^{er} RFM MPLF le 25-08-44 (Toulon)

COSMAO René 1^{er} DFL (101st Train) + le 24-12-46 à D^{es}

TROMELIR Jean 1^{er} " 2nd DB - + le 05-04-83 à D^{es}

MALHOMME Maurice: 1^{er} DFL-101st Train + le 27-1-94 à Briec

MALHOMME Raoul FNFL "Triomphant" + le ? -83 à Lourdes

VONCOUR Henri FNFL (service à terre) + le 17-5-83 à D^{es}

PETITBOIS Henri FNFL. HL 123-M713 239 + le 01-08-91 D^{es}

QUIÉMENER Hervé 1^{er} DFL (101st Train) MPLF le 25-02-42 Tobrouk
Syrie.

Joseph STEPHAN, était mobilisé. Est parti de Berthome
Rack de Brest.

Jean BUISSON, de "LA GONDOLE" rentré à D^{es} (employé à
la Société Générale au bout du Pont.

DOUARNENEZ 48 6N - 4 19W

Juin 1940 système horaire TU+1,00 Douarnenez

Juin

ANNEE 1940

DATE	PLEINES MERS				BASSES MERS					
	MATIN h mn	haut. m	coef.	SOIR h mn	MATIN h mn	haut. m	coef.	SOIR h mn	haut. m	
S1	1:08	4,97	45	13:39	5,02	49	7:28	2,17	19:55	2,14
D2	2:02	5,19	53	14:28	5,29	57	8:17	1,96	20:41	1,89
L3	2:49	5,43	61	15:10	5,57	65	9:01	1,73	21:24	1,65
M4	3:31	5,65	69	15:50	5,81	73	9:42	1,53	22:05	1,43
M5	4:10	5,84	76	16:27	6,01	79	10:21	1,37	22:45	1,27
J6	4:48	5,97	82	17:04	6,15	84	10:59	1,27	23:24	1,16
V7	5:25	6,05	86	17:41	6,22	86	11:37	1,21	:	:
S8	6:04	6,07	87	18:20	6,22	86	0:06	1,10	12:16	1,20
D9	6:46	6,00	85	19:03	6,14	83	0:44	1,11	12:59	1,27
L10	7:31	5,96	81	19:49	5,99	78	1:29	1,10	13:46	1,39
M11	8:20	5,67	74	20:40	5,78	71	2:19	1,32	14:38	1,56
M12	9:16	5,46	68	21:39	5,58	65	3:14	1,50	15:36	1,73
J13	10:20	5,32	62	22:45	5,44	61	4:14	1,66	16:38	1,85
V14	11:29	5,30	61	:	:	5:19	1,75	17:46	1,88	
S15	0:00	5,42	62	12:39	5,42	63	6:28	1,72	18:57	1,75
D16	1:10	5,54	66	13:44	5,65	70	7:37	1,59	20:04	1,53
L17	2:14	5,73	73	14:41	5,91	77	8:37	1,41	21:03	1,30
M18	3:10	5,92	81	15:33	6,14	84	9:31	1,24	21:55	1,10
M19	4:00	6,07	87	16:20	6,30	89	10:19	1,13	22:44	0,98
J20	4:46	6,15	90	17:04	6,38	91	11:04	1,08	23:28	0,94
V21	5:29	6,15	91	17:46	6,36	90	11:46	1,10	:	:
S22	6:10	6,06	88	18:27	6,25	86	0:05	0,99	12:26	1,19
D23	6:50	5,90	82	19:07	6,06	79	0:50	1,12	13:05	1,35
L24	7:28	5,68	75	19:46	5,80	71	1:29	1,31	13:43	1,58
M25	8:07	5,42	66	20:26	5,52	61	2:07	1,56	14:23	1,83
M26	8:47	5,16	57	21:08	5,23	52	2:47	1,82	15:04	2,09
J27	9:32	4,93	48	21:57	4,99	44	3:30	2,08	15:52	2,32
V28	10:27	4,76	41	22:56	4,83	40	4:21	2,29	16:55	2,48
S29	11:34	4,71	39	:	:	5:28	2,40	18:06	2,49	
D30	0:08	4,80	40	12:44	4,82	42	6:36	2,36	19:03	2,35

DOUARNENEZ 48 6N - 4 19W

Juin 1940 système horaire TU+2,00 Douarnenez

Juin

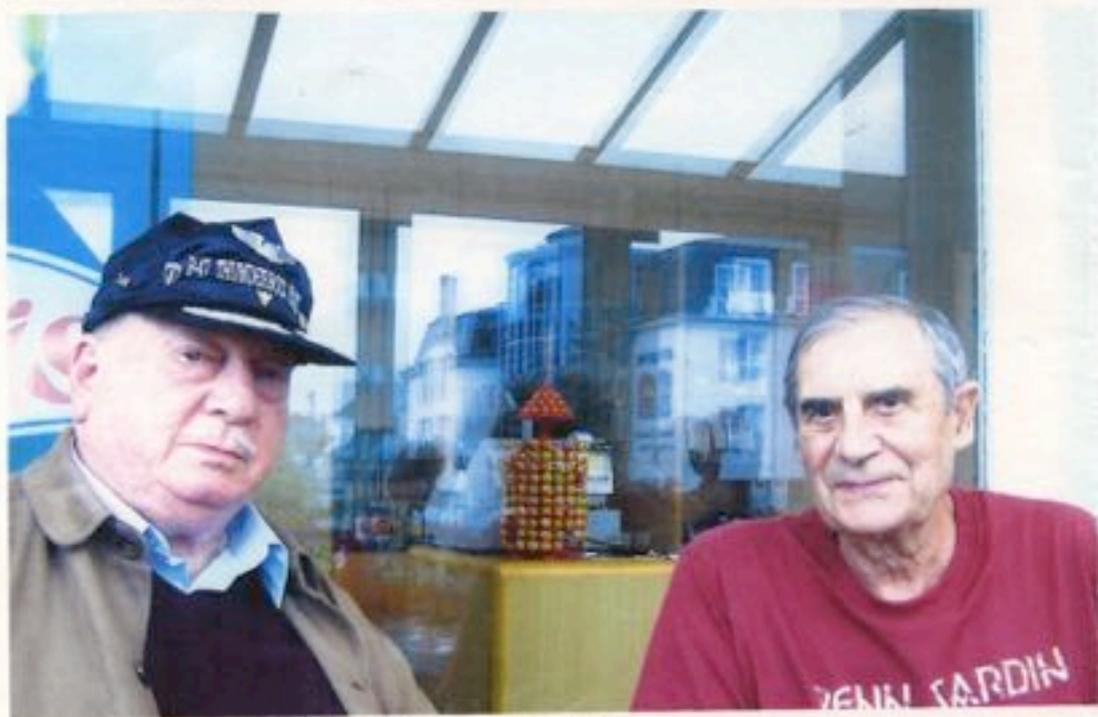
ANNEE 1940

DATE	PLEINES MERS				BASSES MERS					
	MATIN h mn	haut. m	coef.	SOIR h mn	MATIN h mn	haut. m	coef.	SOIR h mn	haut. m	
S1	2:08	4,97	45	14:39	5,02	49	8:28	2,17	20:55	2,14
D2	3:02	5,19	53	15:28	5,29	57	9:16	1,96	21:41	1,89
L3	3:49	5,43	61	16:10	5,57	65	10:01	1,73	22:24	1,65
M4	4:31	5,65	69	16:49	5,81	73	10:42	1,53	23:5	1,44
M5	5:10	5,84	76	17:27	6,01	79	11:21	1,37	23:45	1,27
J6	5:48	5,97	82	18:04	6,14	84	11:59	1,27	:	:
V7	6:25	6,05	86	18:41	6,22	86	0:24	1,16	12:37	1,21
S8	7:04	6,07	87	19:20	6,22	86	1:03	1,10	13:16	1,21
D9	7:46	6,00	85	20:03	6,14	83	1:44	1,11	13:59	1,27
L10	8:31	5,96	81	20:49	5,99	78	2:29	1,18	14:46	1,39
M11	9:20	5,67	74	21:40	5,78	71	3:19	1,32	15:38	1,56
M12	10:16	5,46	68	22:38	5,58	65	4:14	1,50	16:35	1,73
J13	11:20	5,32	62	23:45	5,44	61	5:14	1,66	17:38	1,85
V14	12:29	5,30	61	:	:	6:19	1,75	18:46	1,86	
S15	0:59	5,43	62	13:39	5,42	63	7:28	1,72	19:57	1,75
D16	2:10	5,54	66	14:44	5,65	70	8:36	1,59	21:03	1,53
L17	3:14	5,73	73	15:41	5,91	77	9:37	1,41	22:02	1,30
M18	4:10	5,92	81	16:33	6,14	84	10:31	1,24	22:55	1,10
M19	5:00	6,07	87	17:20	6,30	89	11:19	1,13	23:44	0,98
J20	5:46	6,15	90	18:04	6,38	91	12:04	1,08	:	:
V21	6:29	6,15	91	18:46	6,36	90	0:28	0,95	12:46	1,10
S22	7:10	6,06	88	19:27	6,25	86	1:10	1,00	13:26	1,19
D23	7:50	5,90	82	20:07	6,06	79	1:50	1,12	14:05	1,35
L24	8:28	5,68	75	20:46	5,80	71	2:29	1,31	14:43	1,57
M25	9:07	5,42	66	21:26	5,52	61	3:07	1,56	15:23	1,83
M26	9:47	5,16	57	22:08	5,23	52	3:47	1,82	16:04	2,09
J27	10:32	4,93	48	22:57	4,99	44	4:30	2,08	16:52	2,32
V28	11:27	4,76	41	23:57	4,83	40	5:21	2,29	17:55	2,48
S29	12:34	4,71	40	:	:	6:28	2,40	19:06	2,49	
D30	1:07	4,80	40	13:44	4,82	42	7:36	2,36	20:8	2,35

mai 2008

Jacques DRABIER
ancien FAFL

Michel MAZÉAS
Maire Honoraire
de Douarnenez



"LA RENCONTRE ..."

Capitaine
 G. CHASSE
 Le 20/01/45
 Blaise
 GROUPE DE CHASSE
 LE 20/01/45
 12.21
 Vingt-cinq
 et
 chât. Ardennes
 11
 11



SGT/CHIEF J.P. DRABIER
 SUR SON P-47.N
 (1945)
 Luxeuil.



18 ans →
 (Camberley) UK
 -1940-
 "C'est à
 ce moment là
 que j'ai été
 et classé
 2^{ème} classe
 J. Drabier

(2^{ème} classe)



F.A.F.

SERPENT DRABIER Jacques Paul, du G.C. 3/4 " ROUSSILLON "
 Jeune pilote de chasse plein d'allant et de courage.
 A participé à de nombreuses opérations aériennes sur
 l'Allemagne et l'Autriche. Le 6/4/45, a endommagé gravement
 un train de munitions près de MAUSACH et a participé à la destruc-
 tion d'une locomotive à DONAMCHINGEN.
 Le 17/4/45 a bombardé avec succès les batteries de D.C.A.
 de la Pointe de Crève.



(1940-1945)

L'ENNEMI



MESSERSCHMITT BF109

ESCADRILLE FRIEDRISHAFEN



RHIN ET DANUBE

SGT/JACQUES P. DRABIER



SGT/C DRABIER (RAF)
 G.C. 3/6 Roussillon



Night flight

CHASSEUR-BOMBARDIER "THUNDERBOLT"



Sur le pont du Trébouliste le jour de notre évasion (1940)



(Vannes)

• Caporal Drabier

• Sur le Trébouliste,



(un partie)
• L'école de Morlais (23)
avant notre évasion!

Élèves de l'école de Morlais N°23 Plage de Dinard — 1940

• après notre évasion, 1940-
(Camberley)
UK.



Une famille anglaise et moi, après mon évasion.



JACQUES P. DRABIER
15979 W. Edgemont Ave.
Goodyear, AZ 85395 USA

from the desk of a fighter pilot

Jacques Dubois



Cher Monsieur Marezas,

Après 4 semaines de vacances en France, après avoir partagé nos activités entre la Bretagne, la Normandie, les Ardennes et le Nord, nous sommes heureux d'être rentrés dans notre petite vie coutumière. Nous vous remercions d'avoir bien voulu nous recevoir, et créer une nouvelle étape dans notre histoire ! celle de deux statues vivantes qui ont réuni le passé avec le présent avec un espace de 68 ans !!! J'ai réuni quelques photos de l'époque que vous pourrez ajouter à votre foit au carnet que vous m'avez donné.

En espérant que votre santé se maintiendra, et peut être de se revoir un jour.

Après Cher Monsieur mes meilleurs sentiments,
ainsi qu'à votre épouse - Jacques Dubois
- et famille

P-47 Thunderbolt Pilots Association

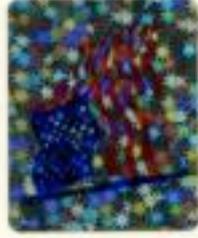
le 27 janvier 2009

Cher Monsieur Mojeau,

Je vous tardivement vous souhaiter
une Nouvelle Année avec Santé et la joie
de vivre dans la grâce du Seigneur.

Mon retard vient du fait que je n'étais pas
chez nous de la fin décembre jusqu'à
mi-Janvier. Et, je n'avais pas mon carnet
d'adresse, donc pas la votre sous la main.
Veuillez donc me pardonner ce retard, croyez
en mon souvenir de notre rencontre.

J'ai pensé que en vous offrant l'insigne
des F.A.F.L. numérotée NO-13.555 et portée
sur le registre de l'FAFL à titre honoraire,
cela vous ferait plaisir. L'insigne doit
rare et devient une pièce précieuse de collection.
à titre de référence et seulement ceux qui ont
eu les formes aériennes françaises. Les livres, depuis
1940 et pas plus après Sept. 1943 ont droit au port de l'insigne.



May peace fill your world,

May love fill your home

With contentment and happiness, too—

In wonderful ways

May this year of new days

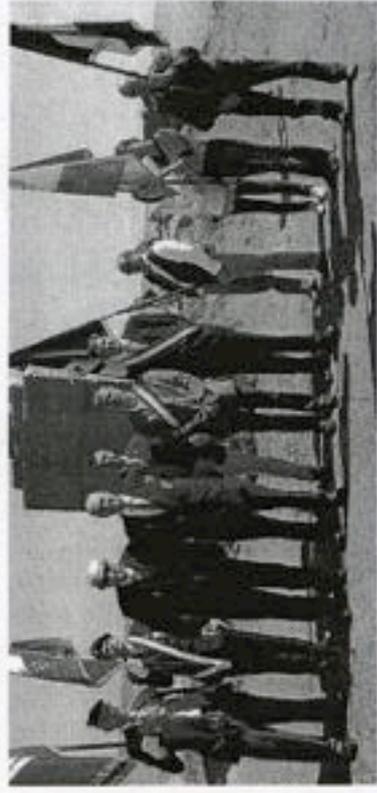
Be filled with sweet blessings for you.

Happy New Year 2009

Cher Ami, nous pensons à vous souvent
et à ce beau port de Deuxième Jun.
Jeux moi en dans mon cœur =
Nous sommes en "bonnes" - Je vous -
trou de finir m. "Mémoria" - Je vous -
Michel J.J. photo pour compléter le dossier.
Mes affectueux pensées ainsi que nos amitiés
à notre gracie - que Dieu vous garde et
à un de ces jours.....
Profondément
J.J.

Ile-de-Sein

Le 18 juin 1940 célébré sur l'île

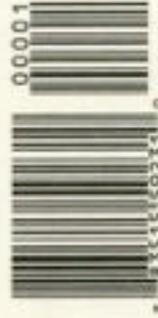


De gauche à droite : entre les porte-drapeaux Clot Chovert, Michel Mazéas, Serge Chiarovano, Serge Coatmeur et Philippe Paul.

Philippe Paul, sénateur-maire de Dourmenez, Michel Mazéas, maire honoraire, Serge Chiarovano des Affaires Maritimes, le major Larides commandant la vedette côtière P621 Aber Warch assurant la surveillance maritime ainsi que plusieurs membres du conseil municipal se sont rendus au monument du Menéï pour

célébrer l'appel du 18 juin 1940. C'est Serge Coatmeur, premier adjoint de Sein qui a lu l'appel du 18 juin. Après le dépôt de gerbe, les Séinans présents ont entonné le Libera et les élèves de l'école ont chanté le Chant des partisans. Cette cérémonie s'est poursuivie par un pot de l'amitié servi à l'Abri du Marin.

With Warm Thoughts
at the New Year



00001

4122062 0101

2.80 TEN01019-01T

TENCER THOUGHTS GREETINGS

1480 THE GLENNWAY TORONTO, ONTARIO M6E 1E7

©ASC, LLC MADE IN U.S.A.

**Chanson de la résistance française par Pierre lefevre (1944)
paroles de Maurice Van Moppes, musique de F Chagrin**

Ils se sont enfuis dans la nuit
Pour ne pas aller en Allemagne
Quittant leurs parents, leurs amis
Se cachant dans la montagne
Et pour mieux servir le pays
Ils ont pris le maquis

Ce sont ceux du maquis
Ceux de la Résistance
Ce sont ceux du maquis
Combattant pour la France

Bravant le froid, bravant la faim
Défiant l'horrible esclavage
Bravant Laval, bravant ses chiens
Sans jamais perdre courage

[Refrain:]

Ce sont ceux du maquis
Ceux de la Résistance
Ce sont ceux du maquis
Jeunesse du pays

Ils ont bravé tous les périls
Dans leur âpre lutte secrète
Sans souliers, sans pain, sans fusil

Descendant de leur retraite
Souffrant et luttant jour et nuit
Nos amis du maquis

Ce sont ceux du maquis
Ceux de la résistance
Ce sont ceux du maquis
Combattant pour la France

Bravant le froid, bravant la faim
Défiant l'horrible esclavage
Bravant Laval, bravant ses chiens
Sans jamais perdre courage

[au Refrain]

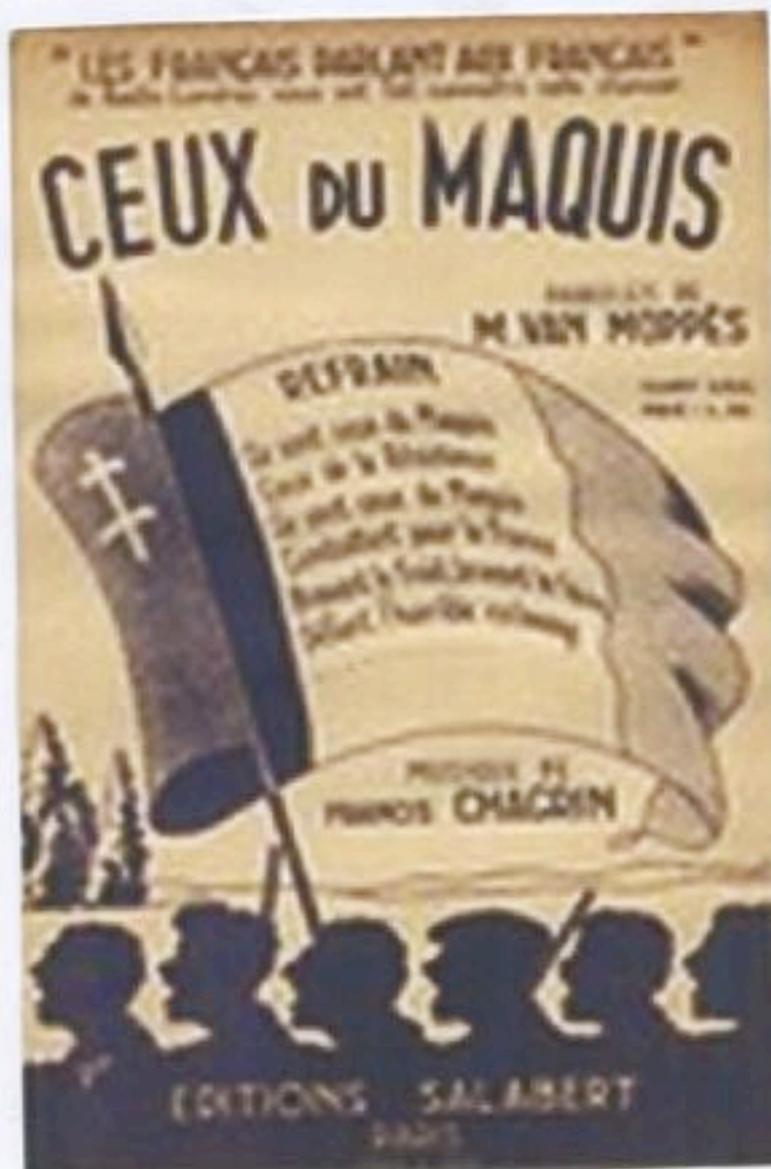
Dès le jour du débarquement
Dès l'aurore de la victoire
Ils ont frappé les Allemands
En plein jour, en pleine gloire
Se joignant à tous leurs amis
Nos amis du maquis

Ce sont ceux du maquis
Ceux de la Résistance
Ce sont les F.F.I.
C'est l'armée de la France

Contre nazis et miliciens
Sans discours et sans bravade
Se battant dur, se battant bien
Des forêts aux barricades

[au Refrain]

Catégorie : Éd



Appel du 18 juin. Se souvenir 69 ans plus tard



Accompagnée du sénateur-maire, Philippe Paul, la jeune Morganne Duguet a déposé une gerbe de fleurs sur la stèle de la Pointe, à Tréboul.

La cérémonie commémorative de l'Appel du 18 juin a eu lieu, devant la stèle érigée à la Pointe, à Tréboul, en souvenir des nombreux bateaux douarnenistes, qui ont rejoint l'Angleterre. Louis Hénaff a retracé l'épopée du « Trébouliste », langoustier parti avec 150 hommes à bord. Michel Balannec, dans un ton, emprunt de solennité, a relu le discours du Général de Gaulle. Le sénateur-maire, Philippe Paul, après avoir rappelé le nom

des nombreux bateaux qui ont pris le risque de traverser la Manche, pour retrouver le prix de la « Liberté », a déposé une gerbe près de la stèle du souvenir. Après une minute de silence, Jean Castrec a entonné l'hymne de la 2^e DB. Un problème technique de sonorisation a conduit le maire honoraire, Michel Mazéas à interpréter lui-même La Marseillaise, a cappella. L'assistance a repris l'hymne national en chœur.

L'Appel du 18 juin commémoré à Tréboul



Il y avait foule, jeudi, en fin d'après-midi, à Tréboul, pour la commémoration de l'Appel du 18 juin. Sous la présidence du sénateur-maire, Philippe Paul, et en présence des autorités civiles et militaires, d'élus – dont le conseiller général Erwan Le Floch –, et de nombreuses personnes, Douarnenez a célébré la journée historique du 18 juin 1940. Philippe Paul a rendu hommage à tous ceux qui « **sont partis d'ici, du pied de cette stèle et d'ailleurs, pour**

rejoindre l'Angleterre devenue terre de liberté ». *La brise, Moïse, Dalc'h Mad, Ma gondole, Ar Voularc'h, Le Trébouliste, Petite Anna...* : autant de navires douarnenistes qui ont quitté la pointe finistérienne pour rejoindre le Général de Gaulle. Lors de cette cérémonie, Michel Mazéas, maire honoraire, a remplacé, avec brio et au pied levé, la sono défailante, pour interpréter les deux premiers couplets de *La Marseillaise*.

10/05/06.

Association déclarée à la Sous-Préfecture de Saint-Malo (Loi 1901)

Le Président,

JACQUES LE GALL
38, rue Denysan
35400 ST-MALO

Cher ami Duarnoniste et Sautliste (au sens noble du terme),
Un grand merci pour ce texte particulièrement senti où j'ai retrouvé tout le souffle patriotique qui m'était toujours fidèle - l'écrite de ta dernière allocution que j'ai eu l'honneur et le privilège d'écouter et d'apprécier.

Et un grand merci aussi, d'aimer, pour toutes les cartes que tu m'as fournies et dont je me réjouis d'aimer. 7 - Veis trouver la matière - enrichir de Bulletins que je m'applique à rédiger 3 ou 4 fois l'an pour maintenir la flamme au sein de notre Association (membres, familles et surtout les jeunes)

Kinoko et Très cordialement

Jacques Le Gall

P.S. Bonne nuit aux braves Yves et Gene Kormalifery

DÉPART du "TRÉBOULISTE" DZ 3129

Nuit du 18 au 19 juin 1940

Jeunes Douarnenistes embarqués pour l'Angleterre

Léon ANCEL	ded	
Jean BARRÉ	mort pour la France	18.12.44. Witterheim
Joseph GUILLOU	mort pour la France	28.11.44 Mulhouse
Jean GOVILL	mort pour la France	25.08.44 Toulon
Hervé QUEMENER	mort pour la France	25.02.42. Lybie
Jean TROMEUR	ded	5.4.83 ded
Maurice MALHOMME	ded	27.1.54 ded
Raoul MALHOMME	ded	83 ded
Henri PETITBOIS	ded	1.8.91 ded
René COSMAO	ded	26.12.76 ded
Joseph STEPHAN	ded	3.7.78 ded

Equipage:

François KELGUEN	patron	ded	} rentrés en France par Gibraltar.
Eugène GALLOU	mécanicien	ded	
Joseph NEYSIUS	matelot	ded	
	GUEGAN		
Joseph LE NOUY		mort pour la France	
Hervé LE DIZET		mort pour la France	09.06.42

Le bateau a été détruit à Porsar Vag le 3 octobre 1953

Forces françaises libres. L'hommage d'un fils

Le 21 juin 1940, Pierre Riou rejoignait les Forces françaises libres à bord d'un bateau de Douarnenez. Son fils lui rend aujourd'hui hommage.



Soixante-dix ans après le départ de son père pour l'Angleterre, Jacques Riou témoigne pour lui rendre hommage.

Il n'avait que 17 ans lorsque son père, Pierre Riou, perdait la vie dans un accident d'avion au-dessus de Penmarc'h. « On n'en a jamais parlé à l'époque... J'étais peut-être encore trop jeune », regrette Jacques Riou. Dans le bureau aménagé dans sa maison de Landudec, le Bigouden tente, depuis six ans, de lever le voile sur les quatre années dont il ne savait rien. « Des articles publiés à l'occasion des 50 ans du Débarquement ont réveillé chez moi cette volonté d'en savoir plus sur mon père ».

Le 21 juin 1940, le jeune homme quitte la ferme familiale et embarque sur « Ma Gondole ». À seulement 19 ans, il met le cap sur l'Angleterre et rejoint les Forces françaises

libres du général de Gaulle.

Campagne d'Afrique

Auprès d'Albert Loussouarn, dont son père partagea l'histoire de la colonne Leclerc à travers l'Afrique, ou dans les archives des fondations de la France libre et de la colonne Leclerc, Jacques Riou s'est plongé dans le passé. « Je voulais être sûr de ce j'allais avancer », Michel Mazéas, l'historien douarneniste a fait le reste en apportant sa part de témoignage.

L'occasion pour Jacques Riou de rendre compte de ces années. Le 2 octobre 1941, son père, tout jeune homme débarque au Congo pour prendre part à la campagne d'Afrique. Une campagne ponctuée

d'une blessure au visage, en mars 1943 sur la ligne Mareth de Ksar Rhilane. « On parle souvent de la 2^e DB, mais c'est surtout la colonne Leclerc qui a fait tout le boulot », souligne aujourd'hui le fils. Après avoir vaincu l'Afrika Korps de Rommel aux côtés du général Leclerc, le jeune Breton rejoint Tunis. Puis Alger à l'état-major particulier du Général de Gaulle.

Le 6 juin 44 sur Saint-Marcel

Et puis plus rien. De ses mois passés à la Direction générale des services spéciaux, son fils n'a évidemment trouvé aucune trace.

Pierre Riou réapparaît en Angleterre en avril 44. Au sein

des SAS (Special air service), il multiplie les sauts sur l'Allemagne. Puis sur Saint-Marcel (56), dans la nuit du 5 au 6 juin, pour couper les renforts allemands dans leur remontée vers la Normandie. Un saut anonyme pour le compte du « bureau central de renseignement et d'action ». « Ce sont les témoignages recueillis ces derniers mois qui m'ont permis de faire la lumière sur celui qui était mon père », conclut-il.

La manière façon, pour lui, de rendre hommage à celui qui aura échappé à la mort à de multiples reprises. Avant de perdre la vie en 1967, dans un accident d'avion.

Jean Le Borgne

Président des Français libres, Pierre Cabellic a dressé la liste

Les Douarnenistes du Débarquement

Lundi, 18 h 30, le comité du 50e anniversaire de la Libération de Douarnenez commémore en mairie le Débarquement. Pierre Cabellic et Léon Ancel se souviennent...

« Pour moi, le 6 juin fut un jour comme les autres. » Autrement dit une opération de plus. Mais décisive, celle-là. Pierre Cabellic avait rallié l'Angleterre le 19 juin 40 à bord de *La Brise*, patron Louis Cariou. Immédiatement, il embarque sur le *Président-Hérriot*. Puis le *Courbet*. « Ma première patrouille sur les côtes de France date d'octobre 41. C'était en plein jour, devant Cherbourg. » Dès lors, à bord de vedettes lance-torpilles, il multipliera les opérations à partir de Darnmouth.

Le jour du 6 juin, il est face au Cotentin, entre Jersey et Guernesey pour protéger le flanc ouest de l'armada. « Nous, nous avons

foulé le sol le 26 août à l'Aber-rac'h alors que les Américains y passaient pour aller assiéger Brest. » Pierre Cabellic finira la guerre à Rochefort, le 8 mai 45. Le 18 juin, sa vedette défile sur la Seine.

Utah Beach avec la 2^e DB

Léon Ancel, lui, apprendra la nouvelle du Débarquement près de l'Écosse, à York, où il était cantonné à la dure parmi 18 000 Français. « Nous n'avons qu'une envie: partir à notre tour. » Dans la nuit du 17 au 18 juin 40, il avait embarqué pour l'Angleterre parmi les 200 passagers du *Trébouliste*, patron Leiguen. Deux mois plus tard, on le retrouve sur tous les fronts d'Afrique. Avant de retrouver l'Angleterre, début 44. Son débarquement à lui, c'est le 31 juillet, à Utah Beach, avec la 2^e DB. Léon a fini la guerre le 8 mai 45 après avoir visité le repaire d'Hitler à Berchtesgaden.



50 ans après: le quartier-maître Cabellic, de la flottille des vedettes lance-torpilles et le sergent Ancel, du 501^e régiment de chars de combat.

Un numéro spécial de « Mémoire de la ville » sera consacré aux Français libres ainsi qu'aux vétérans. Les 3 et 7 août, des

cérémonies rappelleront la libération de Douarnenez. Enfin, en septembre, ce sera la venue de vétérans américains et anglais.

Ils étaient cinquante et plus...

Entre la nuit du 5 au 6 juin 44 et l'arrivée de la 2^e DB, le 1^{er} août, d'autres Douarnenistes que ceux dont les noms suivent ont sans doute participé au Débarquement. « Avec plus de cinquante personnes, estime Pierre Cabellic, Douarnenez a vraisemblablement fourni, compte-tenu de sa population, le plus fort contingent. » Certains ont connu un étonnant destin. Comme le sergent Pierre Riou, papa « SAS » qui saute dans la nuit du 6 au 7 juin. Et disparaît trente ans plus

tard dans un accident d'avion qui fait trois morts à Pont-l'Abbé.

Parmi ces Douarnenistes qui débarquent, le plus connu est sans conteste l'enseigne de vaisseau Jean Marin, la voix de Londres, le grand patron de l'AFP. On estime à 17 les anciens du Débarquement vivant cinquante ans après à Douarnenez. La liste de Pierre Cabellic? Pierre Riou et Jacques Tallec ont donc débarqué dans la nuit du 5 au 6. Ont débarqué le 6 et les jours suivants, qui

à bord de *La Combattante*, des frégates *Escarmouche* ou *Aventure*: Robert Noulez, Guy Pennaneac'h, Michel Le Moan, René Balannec, Eugène Quéré, Pierre Cloarec, Joseph Marec, Joseph Balannec, Henri Petitbois, Gaby Urvois, René Boulic, Pierre Cabellic, André Marec, Pierre Douarinou, Marcel Guillou, Yves Cabellic, Jean Kersaudy, Jean Poiriel, Roland Hascoët, François Mourrain, Jean Le Bihan, René Gannat, Jean Marin, Francis Gué-

zennec, Alain Thomas, Hervé Thomas, Louis Bideau, Pascal Bariou, Alain Doaré, Louis Panssec Français libres ayant livré la bataille de Normandie au sein de la 2^e DB: Louis Ancel, Pierre Feuardent, Jean Kermoal, Yves Guellec, Jean Le Coz, Lucien Le Gall, Yvan Folgoas, Alexis Folgoas, Jmm Barré, Jean Tromeur, François L'Haridon, Guillaume Ramonet et Louis Laignon Non FFL: Corentin Le Goullé et Jacques Gouzien.

De Ris en Rhu

Nouvelles de la flottille

« Les marées. — Aujourd'hui, pleines mers, 2 h 06 et 14 h 39; basses mers, 8 h 29 et 21 h 02; coefficients, 47 et 49. Demain: pleines mers, 3 h 03 et 15 h 31; basses mers, 9 h 24 et 21 h 54; coefficients, 51 à 54.

Étaient en pêche: les chalutiers Marie Joseph, Petite Bulgare, Petit Corse, Gemma, Jean-François Véronique, Katana, Lapart Rhuen, Lio Jo Svl, Pors ar vag.

Grand Louis; les palangriers, Kerguil, Barcarolle, Shaddock, Sant Josel; le thonier Coryphée.

Faisait route pêche: le thonier Beg ar gador.

Inscrits pour la vente de lundi: chalut Pors Melen, 490 caisses; Lapart Bihan, 270 caisses dont 150 langoustines; Marc et Josée; palangres Barcarolle, Shaddock.

Était à la vente hier vendredi:

Le Rotary-club douarneniste a 40 ans



50^e anniversaire du débarquement : les Douarnenistes à l'honneur



Les invités ont écouté avec attention l'intervention du maire.

La ville de Douarnenez a tenu à sa manière, c'est à dire avec beaucoup moins de faste que sur les plages de Normandie mais avec autant d'émotion, à célébrer, lundi soir, le 50^e anniversaire du débarquement des forces alliées.

Pour la circonstance, Michel Mazéas, maire, avait tenu à inviter, dans le hall de la mairie, les Douarnenistes ayant participé aux opérations et d'anciens résistants.

Fidèle à son image d'historien, le premier magistrat a évoqué, en soulignant l'héroïsme de certains Douarnenistes, les événements qui allaient bouleverser, à jamais, le cours de la seconde guerre mondiale en Europe.

152 Douarnenistes

« (...) On reste étonné de voir le grand nombre de Douarnenistes qui ont choisi l'exil, à cette époque, afin de mieux combattre pour libérer leur pays. La liste que je dresse ici comporte 152 noms. Elle n'est peut-être pas complète, mais on remarquera le nombre important de décès. Décès survenus pendant ou après la guerre. On ne peut que rendre hommage au courage dont ces hommes ont su faire preuve en des temps difficiles où il était difficile d'aller jusqu'au bout de ses choix (...) » a-t-il indiqué en préambule.

Et Michel Mazéas de poursuivre : « Dans la nuit qui a précédé le jour J, des troupes aéroportées ont été larguées, à l'intérieur des terres. Parmi les 22.000 paras, Jacques Tallec, éaute sur Sainte-Mer Eglise, aujourd'hui justement célèbre. Cette même nuit, pour une autre

opération, Pierre Riou, sauta lui aussi, mais à Saint-Marcel dans le Morbihan. Sur la plage dont le nom de code est Sword, le 4^e commando Kieffer repère son objectif, le casino-bunker d'Oustréham. Parmi les hommes, Francis Guézennec qui naotas rue Monte au Ciel ».

Une liste de noms

Intarissable sur le sujet, le maire a ensuite lu le nom de ces concitoyens qui avaient pris place sur les navires de l'incroyable armada croisant au large des côtes normandes : Robert Noullez, Guy Pennanéac'h, Michel Le Moan, René Balannec, Eugène Quéré, Pierre Cloarec, Joseph Marec, Joseph Balannec, Henri Petitbois, Gaby Urvois, René Boulic, Pierre Cabellic, André Marec, Pierre Douarinou, Marcel Guillou, Yves Cabellic, Jean Porriel, René Gannat, Louis Pensec, Jean Marin et Jean Bihan.

Par ailleurs, des navires de commerce relayaient les transports de troupes. A leur bord, encore des Douarnenistes : Hervé Thomas, Pascal Barjou, Louis Bideau, Alain Thomas et Alain Doaré. Enfin, le 1^{er} août, débarquaient les éléments de la 2^e DB dans lesquels servent quelques Douarnenistes bien connus, ils sont 14 : Léon Ancel, Pierre Feuardant, Jean Kermoal, Yves Guellec, Jean Le Coz, Lucien Le Gall, Yvan Felgoas, Alexis Folgoas, Jean Barré, Jean Tromeur, Corentin Gouil, MM. Gouzien et L'Haridon et Guillaume Ramonet.

Michel Mazéas a conclu son intervention en rappelant que le discours prononcé le 14 août à Bayeux par le général De Gaulle, allait constituer « le premier maillon de la mise en place d'une administration française sur le sol français ».

La municipalité rend hommage aux Douarnenistes du Débarquement

Quand Talec sauta sur Sainte-Mère-Eglise

« Ils étaient cinquante et un. Samedi, nous avons publié la liste des Douarnenistes du Débarquement. Et ce soir, Michel Mazéas leur rendait hommage... »

« Pourquoi ont-ils rallié l'Angleterre à bord de bateaux de pêche ? Résistants, agents de renseignement, aviateurs alliés, ils ont rejoint la Gestapo. « C'était une évasion précaire, peu sûre et le mauvais temps pouvait leur jouer sans crier gare... » Plus de 50 Douarnenistes ont grossi les rangs des Français Libres.

Un nombre énorme. Ils sont encore nombreux quand se déroula le « Jour-J ». Parmi les héros parus, l'ancien douarneniste Jacques Talec a sauté sur Sainte-Mère-Eglise et Pierre Riboulet, dans le Morbihan, ont mené des opérations de diversion. Au sein des

177 du commando Kieffer, Francis Guezennec, citoyen de la rue Monte-au-Ciel, s'attaque au casino d'Ouistreham. Sur les navires, une trentaine de Douarnenistes dont nous avons déjà publié les noms sont à leur poste de combat. Au soir de l'opération Overlord, le sergent Roland Hascoët surveille le théâtre des opérations sur un « Boston » du goupe Lorraine. Quand des navires de commerce relaient les transports de troupes les jours suivants, cinq Douarnenistes sont encore à bord. Le 1er août, ils sont quatorze dans les rangs de la 2^e DB.

A la fin du mois, les pertes alliées sont de 37 000 tués, 153 000 blessés, 20 000 disparus. Trois membres de la division Léclerc tombent en 44 en Alsace : le quartier-maître Corentin Le Guillou, du 1^{er} régiment blindé de fusiliers marins, l'adjudant-chef Yves Guellec, du 1^{er} RSM, le caporal



Avec des acteurs de l'époque, une cérémonie marquait lundi soir en mairie le cinquantenaire du Débarquement.

Jean Barré, du 501^e régiment de chars de combat. Débarqué avec la corvette Roselys, le quartier-

maître Joseph Balannec meurt quant à lui le 30 avril 45 à l'île de Ré.



LES CHASSEURS DE LA FRANCE LIBRE



Le Bataillon de Chasseurs d'Angleterre

par Jacques SICARD

En titre :

Pour la fête de Jeanne d'Arc à Londres, le 11 mai 1941, un drapeau est remis au bataillon de chasseurs. Il porte curieusement dans les angles les lettres "R.O.". Une signification possible, corroborée par le "L" visible sur la partie bleue du drapeau, en serait : "Régiment de l'Oubangui", territoire rattaché à la France Libre le 27 août 1940. Il n'existe pourtant, en mai 1941, qu'un bataillon de marche formé en Oubangui et, en tout état de cause, ces initiales R.O. n'ont aucun rapport avec la tradition des chasseurs.

(Coll. P. Le Faou)

Entre juin 1940 et juin 1944, plusieurs unités de l'armée française ont vu le jour en Angleterre. Leur existence fut éphémère car elles furent rapidement dispersées pour alimenter en renforts les unités F.F.L. en Afrique équatoriale ou au Levant.

DEUX de ces unités sont souvent confondues à cause de leur uniforme, celui des chasseurs alpins, typiquement français, qui amenait une note de fantaisie dans la multitude d'hommes en battle-dress kaki prêts à s'opposer à un problématique

débarquement allemand. Précisons cependant que cet uniforme bleu n'était porté qu'en tenue de sortie ou de défilé mais le baret chasseur était porté en toutes circonstances. Le bataillon de chasseurs dit "d'Angleterre" est formé le premier. Son exis-

tence fut limitée à dix mois. L'autre est une école destinée à former les cadres de la future armée française qui allait continuer la lutte aux côtés de nos alliés de 1939. C'est l'Ecole des Cadets, qui fera l'objet d'une étude ultérieure.

Les origines

Début février 1940, la brigade de haute montagne (général Béthouart) est constituée dans la région de Belley, avec deux demi-brigades de

chasseurs alpins prélevées sur la 14^e région militaire.

- 5^e DBCA
(13, 53 et 67^e BCA)
- 27^e DBCA
(6, 12 et 14^e BCA)

Prévue à l'origine pour intervenir en Finlande, c'est finalement vers la Norvège qu'elle sera dirigée. Le 12 avril, la 5^e DBCA embarque à Brest à destination de Namsos où elle débarque le 19.

La veille, la 27^e DBCA a embarqué à son tour pour débarquer le 27 dans la région de Bjervik. Tandis que la 5^e demi-brigade évacue Namsos le 3 mai à destination de l'Ecosse, la 27^e entame une série d'opérations qui verront leur couronnement par la prise de Narvik, le 28 mai 1940.

Le lendemain, la 5^e DBCA, débarquée au Havre, va participer aux combats de Normandie. La 27^e DBCA, de son côté, évacue la région de Narvik entre le 2 et le 7 juin et, après un passage en Ecosse, débarque à Brest les 14 et 15 juin à la recherche d'un "réduit breton" qu'elle devrait défendre. En fait, les chasseurs doivent reprendre la mer en catastrophe trois jours plus tard pour éviter de tomber entre les mains de la Wehrmacht, emmenant avec eux quelque 250 jeunes Bretons décidés à se lancer dans l'aventure.

Entre-temps, a eu lieu l'appel du 18 juin. Un déchirant cas de conscience se pose à ces hommes. Doivent-ils rester

L'équipement type du bataillon de chasseurs d'Angleterre, porté par un ancien, le sergent Cherton, au camp de Old Dean. Le sac de montagne est français et provient des lots du corps expéditionnaire de Norvège. Tenue britannique avec titre d'épaule "France", béret de chasseur, fusil US 17.

(Col. P. La Faou)

en Angleterre pour y continuer le combat ou, restant fidèles à leur gouvernement, doivent-ils rentrer en France? Il ne nous appartient pas ici de juger le choix de chacun car il est trop facile de dire, quarante ans plus tard, où était le bon choix et nous ne pouvons qu'évoquer la souffrance morale que chacun dut éprouver au fond de lui-même. Le chef du corps expéditionnaire estime de son devoir de ramener en France les hommes qu'il avait emmenés quelques semaines plus tôt et dont une majorité veut rentrer. Mais il laisse le libre choix à ses subordonnés de rester en Angleterre s'ils désirent poursuivre la lutte. C'est ainsi que 7 officiers et une trentaine de sous-officiers et chasseurs, la plupart du 6^e BCA, décident de rester. Mais il n'y eut pas de dissension entre chacun des groupes, comme cela devait - hélas! - se produire plus tard en d'autres lieux.

A ce cadre initial, vont se joindre quelques officiers échappés de France dont 4 sous-lieutenants de la dernière promotion de Saint-Cyr, "Amitié franco-britannique".



Les officiers du bataillon. De gauche à droite :

- Debout : lieutenants Stahl et Bolifraud, capitaine Knox (Grande-Bretagne), lieutenant Chabert, X... capitaine Lalonde, l'aumônier, lieutenants Lecomte, Durot et LaBaume.

- Assis : lieutenant de Bagneux, 2 officiers étrangers au bataillon, capitaine Dupont, un officier anglais, lieutenants Savelli et Vignes.

- Par terre : à gauche, sous-lieutenant Paris, les 2 autres n'ont pu être identifiés.

Les tenues sont un savant mélange d'effets français et britanniques et l'on distingue, sur la plupart des blousons de battle-dress M 37, une patte de collet de chasseurs sans numéro cousue sur la manche, surmontée du titre "France". Les grades demeurent portés à la française, soit au bas des manches, soit sur la poitrine, position réglementaire depuis plusieurs décennies sur toutes les tenues sortant de la norme.





Octobre 1940: l'aspirant Cecil Baur inspecte le peloton d'élèves gradés pendant une instruction moto, à Camberley. Casques de motocyclistes britanniques en fibre, paletots en toile français modèle 1938, fusils US 17.

Tous ces éléments sont donc rassemblés, fin juin 1940, à Trentham Park (près de Liverpool). Cent soixante jeunes gens venant surtout de Bretagne (étudiants souvent candidats à Saint-Cyr, ouvriers de l'arsenal de Brest, etc.) se joignent à eux ainsi que des jeunes Français résidant en Angleterre. Ceci va permettre la formation d'une compagnie (L' Dupont) puis, après le passage à Londres, d'un bataillon à trois compagnies.

Les premières Forces françaises libres

C'est en effet à Londres, à l'Olympia Empire Hall, que se forme la nouvelle armée française. Un millier de jeunes Français, bretons pour la plupart, s'y rassemblent ainsi que des officiers et sous-officiers de toutes armes. Un dépôt s'organise. Le colonel Magrin-Vernerey (dit "Monclar") crée un embryon d'état-major avec comme chef d'état-major le capitaine

Koenig. On décide de former :

- Un bataillon de chasseurs (capitaine Hucher);
- Une compagnie de chars H39 (lieutenant Volvey);
- Une batterie d'artillerie (capitaine de Conchard);
- Une compagnie du train (capitaine Dulau);
- Un détachement de transmissions (lieutenant Renard);
- Une section de sapeurs-mineurs (lieutenant Desmaisons).

A cet embryon de régiment interarmes vient s'ajouter le bataillon de Légion étrangère resté à Trentham Park. L'ensemble part quelques jours plus tard pour les camps de Delville et Morval, près d'Al-dershot.

Le bataillon de chasseurs

Il reste à constituer le bataillon d'infanterie de la France libre. La majorité de ses cadres venant des chasseurs alpins, on le baptise "bataillon de chasseurs". Il va en adopter l'uniforme et les traditions. Sous les ordres du capitaine Hucher, du 6^e BCA, son effectif atteindra environ 420 hommes.

Le 11 juillet, les futurs chas-

seurs arrivent en civil à Delville Camp. Avec leurs vieux complets fripés, souvent en espadrilles, ils ont piètre allure. Aussitôt équipés par les Anglais, ils sont rapidement dégrossis et les cadres vont leur inculquer l'"esprit chasseur". L'entraînement se poursuivra pendant trois mois: maniement d'armes, école du soldat, tirs, marches, sport, exercices de combat. Le bataillon est ainsi organisé :

Capitaine P. Hucher, chef de corps.

- 1^{re} compagnie - capitaine A. Lalande.
- 2^e compagnie - lieutenant E. Dupont.
- 3^e compagnie - lieutenant Chabert.

Escadron mixte (peloton moto + peloton chenillettes + peloton atelier).

Le 14 juillet 1940, à peine constituées, deux compagnies défilent à Londres et rendent les honneurs au général de Gaulle devant la statue de Foch, aux côtés des légionnaires chevronnés de la 14^e DBLE(1) et d'une section de fusiliers-marins. Un mois plus tard, le 24 août, à Delville, le bataillon défile devant le roi d'Angleterre, George VI, venu passer en revue les

troupes de l'expédition de Dakar. Peu après, le capitaine Hucher réussit à convaincre le général de Gaulle qu'il ne peut envoyer au combat des recrues de moins de vingt ans qui n'ont pas un mois d'instruction. Un peloton d'élèves gradés se forme sous le commandement du lieutenant Vignes puis de l'aspirant C. Baur.

Après quelques semaines à Delville, le bataillon vient s'installer le 26 septembre au camp de Camberley, à 40 km au sud-ouest de Londres. C'est son premier déplacement motorisé au complet. Il s'installe dans des petits bungalows entourés de pelouses et de grands arbres. Séjour idyllique pour de futurs combattants... en dépit des combats aériens incessants entre Messerschmitt et Spitfire au-dessus de leurs

(1) C'est d'abord sous la dénomination de 14^e DBLE, que se sont regroupés les légionnaires rentrant de Narvik et désirant continuer le combat, la 13^e DBLE n'étant pas officiellement dissoute. En novembre 1940, après la dissolution au Maroc de cette demi-brigade, ils ont repris le numéro 13.

têtes et des bombardements de Londres comme fond sonore.

Un séjour dans un tel lieu ne pouvait durer et le 31 octobre, laissant la place à des Néo-Zélandais, le bataillon vient s'installer dans un camp en construction : *Old Dean*. Les hommes sont logés dans des huts (barraques semi-cylindriques en grosse tôle ondulée sur un socle de béton). Spectacle déprimant, noyé par la pluie, la brume et la boue de l'automne anglais...

Fin novembre, considéré apte à partir au combat, le bataillon attend le retour d'Afrique du général de Gaulle pour connaître sa destination. Invité à venir inspecter ses jeunes chasseurs le 6 décembre, le général constate qu'il y a dans leurs rangs de nombreux lycéens et étudiants candidats aux grandes écoles qui pourraient servir d'instructeurs à des cadres et des spécialistes. Il décide donc de le dissoudre (le 8 décembre) pour le transformer en une sorte d'école de cadres comprenant :

1 peloton d'élèves sous-officiers (1^{er} C^o) - capitaine Lalande.

1 compagnie portée (volteurs) (2^e C^o) - capitaine Dupont.

1 peloton d'élèves aspirants (3^e C^o) - lieutenant Stahl.

1 escadron d'instruction mécanique (4^e C^o) - capitaine Chabert puis capitaine Savelli.

L'ensemble continuera néanmoins de porter pendant quelques mois encore le nom de Bataillon de chasseurs d'Angleterre, toujours sous le commandement du capitaine Hucher. Pour les cadres chasseurs, c'est la déception. Ainsi se brise leur rêve de voir dans les rangs de la France combattante un nouveau bataillon à l'image du 6^e BCA dont la plupart ont porté l'écusson. Un malaise commence à affecter le bataillon, il ne sera pas dissipé par une nouvelle visite du général de Gaulle venu passer la veillée de Noël au camp.

La fin du bataillon

L'année 1941 va voir la fin du bataillon. Leurs examens passés, les pelotons d'élèves sous-officiers et d'élèves aspirants sont dissous. En mars, c'est le départ des élèves gradés. Le 21 avril, un groupe motorisé est formé avec la compagnie de chas-

seurs portés, l'escadron mixte moto et A.M. auxquels se joint la compagnie de chars F.F.L.

Une dernière fois, le 11 mai, à Londres, le bataillon participe aux cérémonies militaires et religieuses en l'honneur de Jeanne d'Arc. Au cours de la prise d'armes à Wellington Barracks, 5 drapeaux ou étendards sont remis aux Forces françaises libres. Les chasseurs reçoivent le leur des mains du lord-maire de Leicester. Au cours de la messe, ces drapeaux sont bénis par S.Em. le cardinal Hinsley.

Le 26 mai, c'est le départ des aspirants formés par le bataillon et, fin août, la compagnie portée et une partie des sous-officiers embarquent pour l'Afrique équatoriale. Quelques semaines plus tard, les derniers éléments partent au Moyen-Orient, sauf l'escadron qui reste sur place pour être intégré au centre d'instruction de *Old Dean*.

Malgré cette dispersion rapide, le bataillon a rempli la seconde mission que lui avait fixée le général de Gaulle : il a formé des cadres jeunes et des spécialistes pour la plupart des unités F.F.L. existant alors. Tous ces jeunes pleins de flamme vont plus tard participer aux combats de Libye, d'Italie et de France. Beaucoup y trouveront une mort glorieuse. De nombreux officiers sont issus des rangs du bataillon, dont 14 généraux et un amiral.

La tradition "chasseur" a fortement marqué ces hommes dont c'était la première formation militaire reçue dans des conditions tragiques, loin de leur patrie. Et trente-huit ans après, en 1978, 126 anciens se sont retrouvés à Brest. Personne n'avait oublié les paroles de la "Sid-Brahim" ou de la *Protestation*, ni les 31 refrains des bataillons de chasseurs.

L'uniforme des chasseurs d'Angleterre

A Trentham Park, quelques éléments ont été habillés par les Anglais (calot et battle-dress). C'est le seul moment où le calot anglais a été porté au bataillon. Mais arrivé à Delville Camp, l'équipement du bataillon est pris en charge par l'Ordnance (intendance anglaise) dont les stocks permettent d'habiller d'une manière homogène l'ensemble du personnel en



tenue modèle 1937 (2) : 2 battle-dress par homme, à la fois pour le travail et la tenue de sortie ; brodequins noirs avec de petites guêtres beiges à 2 passants (pour les prises d'armes, on y passait une pâte verdâtre).

Le casque français n'a jamais été porté au bataillon. C'est avec le casque britannique que les hommes vont monter la garde et manœuvrer. Une seule exception, les équipages des chenillettes Renault ont conservé le casque français modèle 1935 à bourrelet de cuir des unités motorisées, plus adapté que le "plat à barbe" à la conduite sous blindage. Les motards ont adopté le casque spécial du modèle britannique.

De l'uniforme français, le bataillon a cependant conservé le béret alpin bleu foncé, la "tarte", orné du cor de chasse jonquille (argent pour les officiers et sous-officiers). En foinant dans les stocks du corps expéditionnaire de

(2) Tous les détails sur la tenue modèle 1937 de l'armée britannique figurent dans Uniformes n° 46 et n° 47 (article sur le B.E.F. de R. Smeets et L. Vermeirel) et n° 57 (article de J. Bouchery sur le *Tammy* de 1944).

Les conducteurs des chenillettes Renault du bataillon aux ordres du caporal Dreux. Par-dessus la tenue britannique, ces hommes portent le casque modèle 1935 des troupes motorisées et le paletot motocycliste en toile imperméable modèle 1938. Le chasseur accroupi au premier plan porte un titre d'épaule "France" sur le haut de la manche gauche. L'on distingue par ailleurs, sous cet insigne, le "volet de dissimulation" boutonnable institué en France le 11 avril 1939 pour masquer les écussons réglementaires : sur le paletot modèle 1938, les écussons étaient cousus sur le haut de chaque manche (et non pas au col, ce qui justifiait l'emplacement particulier du volet de dissimulation. Il n'est évidemment ici d'aucune utilité).

(Col. P. Le Faou)

Un groupe de chasseurs en tenue d'exercice, composée des effets français de la "tenue en croisé de coton kaki modèle 1938" : veste-bourgeron et pantalon-salpette. Là encore, il s'agit de récupération sur les lots du CEFS. L'un des hommes, le troisième en partant de la droite, porte non pas la veste-bourgeron mais le blouson en toile d'éclairer-skieur, à poches de poitrine, qui fut largement distribué en mars 1940 aux chasseurs de la brigade de haute montagne du général Béthouart. Les fusils sont des Berthier modèle 07/15.

(Col. P. Le Faou)



Les chasseurs *Le Mer* et *Le Fau* en tenue de garde devant les locaux disciplinaires du camp de Camberley. La tenue britannique est intégrale mais l'on note que l'écusson à cor de chasse et le titre d'épaule "France" figurent sur la capote comme sur le blouson. (Col. P. Le Fau)

Norvège laissés à l'abandon sur les quais des ports de la côte ouest, le capitaine Dupont a, en effet, découvert des caisses de bérets et des lots de pattes de collet (cor de chasse surmonté de 2 soutaches jonquille sur fond

bleu foncé) qui, ne pouvant être cousus sur le col du battle-dress vu sa forme, seront portés sur la manche gauche. A l'origine, ces pattes portaient les numéros des 3 bataillons de chasseurs formant la 27^e demi-brigade (6, 12 et 14) et l'on avait envisagé de faire porter l'un de ces chiffres par chaque compagnie. Mais par suite des mutations à l'intérieur du corps et dans un souci d'uniformité, ces chiffres seront décousus. Le stock de bérets alpins étant insuffisant, certains chasseurs seront dotés du béret anglais des chars, à bordure de cuir, qui, à cause de l'inclinaison inverse dans l'armée britannique, sera porté devant-drière.

Plus tard, viendra s'ajouter le titre d'épaule "France", en fil blanc sur fond kaki, sur chaque bras.

Les galons se portent à la française, souvent sur la poitrine avec le battle-dress et sur les manches pour les cadres pourvus d'anciennes tenues de coupe française. Car les officiers et sous-officiers venant des chasseurs ont conservé leur tenue de sortie bleue ou s'en sont fait confectionner sur place. On a aussi récupéré quelques pélerines de chasseurs mais, vu leur petit nombre, elles sont réservées aux officiers.

Pour les manœuvres, les hommes sont dotés de treillis français ramenés de Norvège. Le paletot de motocycliste modèle 1938 est porté par

les équipages de chenillettes et le peloton moto a reçu les canadiennes fourrées prévues pour les combats en Norvège.

Armement et équipement

Les armes françaises récupérées par les Anglais dans les ports d'embarquement vers la Norvège ou au moment de l'évacuation de la France, à Dunkerque notamment, vont servir à réarmer les premières unités françaises formées : mousquetons modèle 16, fusils 07-15, MAS 36, mitrailleuses Hotchkiss. Trois mois plus tard, cet armement doit être reversé pour être acheminé sur les colonies d'Afrique équatoriale ralliées à la France libre. En échange, les Anglais remettent aux troupes françaises stationnées en Grande-Bretagne de l'armement américain ancien : fusil US modèle 17, avec sabre-baïonnette, fusil mitrailleur BAR, mitrailleuse Browning cal. 30 à refroidissement à eau. Quelques canons de 25 mm français ont cependant été conservés pour l'instruction antichars.

Les équipements (ceinturon, cartouchières, bretelles de suspension, musette, portebidon, etc.) en toile sont britanniques. Des sacs de "webbing" ont aussi été distribués mais les sacs "Bergam", provenant de l'équipement des troupes de Norvège, sont précieusement conservés.

Jusqu'à sa transformation en une unité d'instruction, le bataillon est motorisé d'une manière très homogène : camionnettes Peugeot DK5 ramenées de Norvège (une par groupe dans chaque compagnie), une dizaine de chenillettes d'infanterie Renault UE, quelques camions Renault à cabine avancée, des motos Norton et des side-cars. Après l'"éclatement" du bataillon de chasseurs, ce matériel sera versé aux centres d'instruction français, à l'École des cadets ou aux divers état-majors français stationnés en Angleterre. ■

Sources

- J. Destieu - *Chasseur de la France libre* roman historique, publié en 1978.

- Entretien avec le général Hucher, le colonel Wilang et M. Balanant, du bataillon de Chasseurs d'Angleterre.

La plupart des photos illustrant cet article nous ont été aimablement communiquées par P. Le Fau, auquel s'adressent nos remerciements.



FORCES FRANCAISE LIBRES.

ACTE D'ENGAGEMENT.

No de l'engagement

Par devant nous, Intendant militaire, (1) CAPITAINE H. J. REDEL
OFFICIER CHARGÉ DES DÉTAILS
représentant le Général de Gaulle, Commandant en Chef les Forces Françaises Libres, a comparu M (2) Arrou Pierre (Chasseur)
M. (2) Arrou Pierre a déclaré :
—avoir pris connaissance du statut du personnel des Forces Françaises Libres.
—s'engager à servir avec Honneur, Fidélité et Discipline dans les Forces Françaises Libres pour la durée de la guerre actuellement en cours.

DELVILLE CAMP,
à DOVE, ALDERSHOT (HANTS) le 27 SEP 1940 1940.

l'Intendant Militaire (1).
CAPITAINE H. J. REDEL
OFFICIER CHARGÉ DES DÉTAILS

Lu et approuvé (3).

Lu et Approuvé

Signature de l'engagé

Signature de deux témoins.

- (1) nom de l'Intendant Militaire ou de l'Officier en faisant fonction.
(2) nom et prénoms de l'engagé, avec le grade éventuellement.
(3) mention à porter en toutes lettres de la main de l'engagé.

L'acte d'engagement est établi en deux exemplaires :

- L'exemplaire blanc est à conserver par le Bureau de Recrutement.
L'exemplaire bleu est à remettre à l'engagé.



Pour rejoindre les
F.A.F.L., dès 1940,
Maurice HALNA du FRETAY
s'envole à la barbe
des occupants sur un
"ZLIN" qu'il a remonté
pièce par pièce.

Il décolle à partir
de la grande allée du
parc de la propriété
familiale

Il disparaîtra au cours
d'un raid sur DIEPPE
en 1942



Le "ZLIN"
de
Maurice
HALNA
du FRETAY

Halna du Fretay

Madame Halna du Fretay

Née le 13 décembre 1891 à Saint-Brieuc, Marie Noémie Fourtier-Rouget est élevée par sa grand-mère à Saint-Brieuc ayant perdu ses parents très jeune. Elle suit des études au collège la Providence de Saint-Brieuc avec de bons résultats. Au cours de la guerre 14-18, comme beaucoup de jeunes filles elle apporte son aide aux soldats blessés rapatriés à Saint-Brieuc. Son frère Saint-Cyrien meurt au front. Elle se marie après la guerre avec l'aîné de la famille Halna du Fretay, Maurice, l'aîné de quinze enfants.

Maurice Halna du Fretay, Compagnon de la Libération

Son fils Maurice, 20 ans, essaye de s'engager dans l'Armée en Août 1939 sans succès. L'Aérodrome de Dinan est transformé en Aérodrome militaire, Maurice Halna Du Fretay, aviateur ayant pris des cours à l'Aéroclub de Dinan et ayant acheté avec ses économies un petit avion tchécoslovaque Zlin XII de 45 chevaux doit enlever son avion. Il le démonte et range les différents éléments dans la propriété familiale de Rauléon. En Octobre 1939, il est enfin engagé volontaire comme élève-pilote radio-navigant (à l'Aérodrome d'Aulnat). Quelques mois plus tard c'est la débâcle et le repli vers Gaillac dans le Tarn. Maurice envisage de regagner l'Angleterre avec un des avions de l'aérodrome sans succès. Il regagne la Bretagne en franchissant la ligne de démarcation en Septembre 1940. Il fait part à sa mère de rejoindre l'Angleterre. Elle lui indique qu'il ne s'agit pas de partir, mais d'arriver en Angleterre. En attendant de trouver le moyen de rejoindre la France Libre, Maurice Halna du Fretay reprend des études de droits à la Faculté de Rennes. Puis lui vient l'idée d'utiliser son propre avion pour quitter la France. Celui-ci est remonté avec l'aide d'amis sûrs et patriotes. L'avion pouvant embarquer un passager, un autre patriote est du voyage. Le 15 Novembre 1940 Maurice réussit l'exploit de quitter la Bretagne à bord de son petit avion en utilisant l'allée de la propriété familiale de Rauléon pour décoller. Le jour du départ sa mère se rend à Paris afin de pouvoir prouver, si besoin en cas d'éventuelles représailles allemandes, qu'elle n'était pas présente à Rauléon. Maurice atterrit quelques heures plus tard du côté de Dorchester. Il participe à sa première mission de guerre au sein des Forces Aériennes de la France Libre le 21 Novembre 1941, puis dans la Royal Air Force (Squadron 174) à de nombreuses missions aériennes au dessus de la France. Il est décoré par le Général de Gaulle le 1^{er} Février de la Croix de la Libération. Son avion est abattu lors de l'opération de débarquement anglais à Dieppe le 19 Août 1942 en appui aérien de la tentative de débarquement allié. Sur la carlingue de son avion figuraient les inscriptions « Breiz dalc'h mad » (Tiens bon Bretagne) et « Kentoc'h mervel » (plutôt mourir).

La Résistance

Madame Halna du Fretay héberge des résistants dans sa propriété de Rauléon durant l'occupation notamment l'Abbé Chéruel à plusieurs reprises et quand celui-ci quitte le département avant de rejoindre la région parisienne en mars 1944. Quand quelqu'un avait besoin d'un refuge il savait qu'il trouverait la porte ouverte à Rauléon. Cela se faisait naturellement, avec beaucoup de simplicité.

Madame Halna du Fretay connaissait l'abbé Chéruel bien avant la guerre. C'est probablement à son initiative qu'elle devient avant la Libération membre du CDL, au titre de l'équilibre du comité pour assurer une représentation vers les femmes patriotes. Officiellement elle représente les femmes de la résistance n'appartenant à aucun mouvement. Elle siège à la commission des arrestations présidée par Yves Lavoquer en compagnie de Pierre Moalic, représentant du PCF. Femme modérée elle apportait au sein de cette instance sa pondération et recherchait à apaiser les passions de cette période durant laquelle les passions étaient exacerbées.

Au Comité Départemental de la Libération

Dès les premières semaines de la Libération, Madame Halna du Fretay est chargée par le CDL de visiter les lieux de détentions des personnes arrêtées par les FFI. Accompagné de l'Abbé Chérueil et de Stanis Le Moel, elle se rend notamment à la prison de Saint-Brieuc et à l'école où sont internées des femmes. Un compte-rendu de cette inspection est présenté devant le CDL le 29 Août 1944. Elle propose d'améliorer les conditions de vie des femmes. Elle serait également intervenue afin de faire libérer certaines personnes internées abusivement dans l'euphorie de la Libération.

Lors de la réunion du CDL du 29 mai 1945, Mme du Fretay fait part des difficultés qui se présente à elle concernant le local attribué au COSOR. M. Avril intervient téléphoniquement à ce sujet auprès du responsable M. Guy, et le prie de bien vouloir réserver un local de choix pour le service des déportés rapatriés.

Au mois de septembre 1945, Mme du Fretay signale à ses collègues du CDL que son attention a été attirée sur l'état d'abandon dans lequel se trouvent les tombes des soldats français inhumés à Grenoble pendant la guerre. Ainsi Mme Veuve Lucas de Tramain ayant eu l'autorisation de visiter la tombe de son mari, rapatrié d'Allemagne comme grand malade en 1941, hospitalisé à Grenoble à l'Hôpital de la Tronche, mort dans cette ville un mois après son arrivée a eu le chagrin de trouver cette tombe dans un champ abandonné à l'herbe et aux ronces et appelé « Cimetière des étrangers ». Civils et soldats y sont pêle-mêle et le fossoyeur a dit à Mme Lucas que personne n'est chargé de l'entretien de ces tombes. Il y a là quelque chose de poignant et de scandaleux à la fois, alors que les tombes des français libres tombés en Grande-Bretagne sont pieusement entretenues par la population. Le C.D.L décide d'intervenir auprès de son homologue de l'Isère afin de veiller à ce qu'un minimum d'entretien soit accordé aux tombes des soldats en attendant le transfert de leur corps.

A la Libération Madame Halna du Fretay se voit proposer par le CDL le poste de conseillère générale du canton de Jugon dans le cadre de la reconstitution du Conseil Général. Aux élections cantonales du mois de septembre 1945 elle se présente effectivement sur le canton de Jugon, elle est battue au second tour par un candidat de la SFIO. Elle sera également conseillère municipale à Saint-Igneuc après la guerre.

Madame Halna du Fretay s'occupait avec discrétion au sein du CDL d'affaires délicates dont elle parlait peu. L'abbé Chérueil était un ami de la famille qu'il fréquentait déjà avant la guerre, pendant la résistance et ensuite. Mme du Fretay n'appartenait à aucun des mouvements de résistance ou à un parti politique. Elle incarne cette résistance unie par delà les convictions, les croyances. Du début de la guerre jusqu'à la Libération, Mme Du Fretay et sa famille eut une attitude patriotique et pas le moindre doute sur l'issue du combat. Il s'agit d'abord de conviction personnelle sans référence à un parti ou un mouvement de résistance en particulier. Mme du Fretay aidait les gens comme elle pouvait. Après la guerre elle s'est retirée de toute activité ayant à s'occuper de sa famille (). Elle est décédée le 30 Juin 1951 à Raneléon en Saint-Ygneuc.



Le caporal Maurice HALNA du FRETAY, qui a rejoint les F.A.F.L. avec un avion construit par ses propres moyens, est félicité par ses camarades après avoir reçu le British Empire Medal (Military Division).

Le 11 novembre 1940 marque première manifestation d'importance contre les Allemands à Paris. De nombreux étudiants sont arrêtés et La Sorbonne est fermée par l'occupant.

Loin de là, dans un manoir breton isolé par la forêt, un jeune aristocrate de vingt ans commence à remonter le petit avion de tourisme qu'il pilotait pour le plaisir avant guerre. Le 15 novembre 1940, Maurice Halna du Fretay décolle de Ranléon et réussit l'exploit de rejoindre Londres d'une traite à la barbe des batteries antiaériennes. À ses côtés, un mystérieux personnage, embarqué au dernier moment, et dont on ne connaît toujours pas l'identité exacte. Quelques jours plus tard, on entendra Maurice déclarer à la BBC : « Je suis décidé à tout plutôt qu'à donner aux Allemands mes bras pour nous maintenir en esclavage ».

Engagé dans les Forces Françaises Libres, Maurice Halna du Fretay effectue de nombreuses missions au-dessus de la France. En août 1942, son escadrille assure la couverture aérienne de l'opération Jubilee, organisant un débarquement allié à Dieppe. Au retour de l'opération, son avion, un bombardier équipé de douze mitrailleuses, disparaît en mer. Son corps n'a jamais pu être retrouvé.

Soixante plus tard, à l'occasion d'une émission d'Armortv (télé web), quelques témoins et historiens

se retrouvent sur les lieux mêmes de son envol pour en évoquer les circonstances. La baronne Halna du Fretay, tante de Maurice, nous fait visiter la chambre de Maurice, restée en l'état et, de la cuisine aux hangars, surgissent les souvenirs liés à cet exploit.

Avec :

Charles-Louis Foulon et Roger Huguen, historiens ;

des amis d'enfance de **Maurice,**

Francine et Madeleine Bon,

ainsi que des élèves du lycée Jean Moulin de St Brieuc, membres de l'association « Mémoire Résistance et déportation 22 ».

**"Maurice Halna du Fretay, héros des Forces aériennes françaises libres" :
article de Roger Huguen paru dans le n°44 des Cahiers de l'Iroise (1964**

Maurice Halna du Fretay, né le 8 mai 1920 à Saint-Igneuc (ancienne commune intégrée aujourd'hui à Jugon-les-Lacs), dans les Côtes-d'Armor, disparu en mer le 19 août 1942, est un officier de l'armée de l'air et un résistant français.

Issu d'une famille de vieille souche bretonne, il est le fils de Maurice-Jehan, baron Halna du Fretay, et de Marie-Noémie Fourtier-Rouget (née le 13 décembre 1891 à Saint-Brieuc)^{1,2} et l'arrière petit-fils de l'archéologue Maurice Halna du Fretay. Il suit des études au collège de Dinan. En 1937, il prend des cours de pilotage sur l'aérodrome de Dinan et obtient, au bout d'un an, son brevet de pilote d'avion privé puis celui de mécanicien-avion. Il s'achète d'ailleurs un Zlin XII de 45 ch, petit avion de tourisme tchèque.

Alors qu'il se prépare à suivre des études de droit à la faculté de Rennes, la guerre éclate, en septembre 1939. Un mois plus tard, il signe un pré-engagement dans l'armée de l'air. Élève pilote à l'École élémentaire de pilotage n° 24 de Dinan puis, en avril 1940, élève navigant à Aulnat, il est démobilisé après l'armistice du 22 juin 1940 sans avoir pu participer à la défense de son pays.

De retour chez lui le 25 août 1940, il quitte la France occupée à bord de son avion personnel, caché dans le manoir de Ranléon, avec un officier de la Légion et atterrit à Dorchester (Angleterre) le 15 novembre³.

Engagé dans les Forces aériennes françaises libres après un passage à la Patriotic School, il suit un stage à la 51 Operational Training Unit, avant d'être affecté dans le 607 Squadron de la Royal Air Force, avec lequel il accomplit sa première mission le 27 novembre 1941.

Affecté au 174 Squadron au printemps 1942, il effectue de nombreuses missions au-dessus de la France. Il est décoré de la Croix de l'Ordre de la Libération le 1^{er} février 1942. En août 1942, son escadrille assure la couverture aérienne de l'opération Jubilee, organisant un débarquement allié à Dieppe. Au retour de l'opération, vers 14 heures, son Hawker Hurricane IIc disparaît en mer, le même jour que son Squadron Leader, Émile « François » Fayolle⁴. Son corps n'a jamais pu être retrouvé. Sur la carlingue de son Hurricane, il avait fait inscrire les devises : « Breizh dalc'h mad » (« Bretagne, tiens bon ! ») et « Kentoc'h mervel » (« Plutôt la mort », début de la devise d'Anne de Bretagne: « Plutôt la mort que la souillure »)⁵.

Il est fait chevalier de la Légion d'honneur, Compagnon de la Libération par décret du 1^{er} février 1941 pour son évasion et chevalier de l'Ordre de l'Empire britannique. Il a également reçu la croix de guerre 1939-1945 avec palme, la médaille de la Résistance avec rosette et la médaille des Évadés.



Maurice HALNA du FRETAY



1^{er} février 1942.

Décoration

Remise de la CROIX de
L'ORDRE de la LIBÉRATION

par le

GÉNÉRAL de GAULLE

à

Maurice HALNA du FRETAY



1^{er} février 1941

Remise de la CROIX de CHEVALIER
de l'ORDRE de la LÉGION d'HONNEUR

Un aviateur de la France Libre au combat

Arrivé avec éclat à Londres en novembre 1940 — cf. 1-12-40 —, du Fretay est aspirant dans l'aviation. Ce jeune compagnon de la Libération, qui mourra au combat trois mois plus tard, explique ici le sens des bombardements. Les manifestations spontanées des Français sur les tombes des aviateurs alliés abattus prouvent d'ailleurs que l'opinion admet les nécessités du conflit.

21 heures 48

LES FRANÇAIS PARLENT AUX FRANÇAIS

Maurice Halna du Fretay

Je suis quelque part dans le Sud de l'Angleterre, dans une escadrille anglaise. Notre travail consiste à faire de l'assaut — c'est-à-dire que l'on va, en plein jour, sous le nez des Allemands, détruire leurs aérodromes et les usines qui travaillent pour leur industrie de guerre.

Si des convois de bateaux tentent de passer dans la Manche, ce sont pour nous d'excellents objectifs.

Nous sommes toujours prêts à décoller de nuit comme de jour.

Nous employons un type d'avion dont vous avez certainement déjà entendu parler. C'est le « Hurricane » bombardier. Il est doté d'un armement formidable puisqu'il possède non seulement douze mitrailleuses, mais encore il emporte une charge de bombes. Grâce à la maniabilité du « Hurricane », on peut attaquer aussi bien en piqué comme les Stukas allemands, ou en « rase-mottes » pour surprendre l'ennemi.

A l'escadrille, les plus anciens possèdent leur avion. Pour moi, cette machine de guerre armée de 12 mitrailleuses, avec son moteur de 1200 ch me change de mon petit avion de 45 ch qui a l'air d'un jouet d'enfant en comparaison. A propos, mon avion a été bobiné par une bombe allemande au cours des grands raids de l'hiver 1940, dans le hangar où il se trouvait.

Nous sortons souvent et, naturellement, nous rencontrons de l'opposition de la part de l'ennemi. Mais, c'est surtout à leur D.C.A. que nous avons affaire.

Quand nous passons très haut la côte française, les Boches tirent sur nous au canon et, en éclatant, les obus font autour de nous des flocons de fumées noires auxquels il vaut mieux ne pas se frotter.

Si, au contraire, nous passons la côte en « rase-mottes », c'est beaucoup plus amusant car on peut se défendre et flanquer de bonnes rafales de mitrailleuses à ces cochons de Boches. On voit éclater les petits obus ; les balles traçantes, rouges, jaunes, vertes ou de toutes couleurs montent vers nous des postes de D.C.A. et des nids de mitrailleuses boches. Mais on ne se laisse pas faire ; on fonce dans le tas en tirant de toutes nos mitrailleuses. L'effet est formidable. On voit la terre autour du poste de D.C.A. se soulever, les soldats boches rouler pêle-mêle au milieu de la boue et de la poussière. On a vraiment l'impression de flanquer un bon coup de balai à toute cette vermine de doryphores qui occupe notre pays.

Comme nous approchons des objectifs en « rase-mottes », nous tombons dessus par surprise et naturellement cela affole les soldats ennemis. J'ai vu une fois tellement épouvanté qu'il s'est précipité dans une petite baraque de bois que nos balles de mitrailleuses perçaient comme une écumoire.

Aussitôt l'objectif bombardé et mitraillé, on se sauve en zigzag pour empêcher les Boches de nous descendre. Comme on vole très bas, on voit les paysans dans les champs qui nous font de grands gestes d'amitié.

Je n'ai pas besoin de vous dire quel encouragement cela représente pour moi que de voir un autre Français, un Français de France, approuver ce que nous faisons.

Sur le chemin du retour, nous trouvons quelquefois des autos ou des soldats allemands et nous leur envoyons quelques bonnes rafales de mitrailleuses en mitraillés sur les mêmes routes du Nord de la France en juin 40.

Nous filons au ras des toits des petits villages français, des champs bien labourés, si bas que l'un d'entre nous a ramené un jour 100 mètres de fil électrique dans sa queue.

En Angleterre, sur les aérodromes voisins, il y a des escadrilles de tous les pays : français, tchèques et même américains qui sont là depuis longtemps.

Depuis dix-huit mois que je suis ici, je vous assure que j'ai vu la R.A.F. se développer. Nous n'en sommes plus au temps où on attendait les Boches. Maintenant, on va les chercher et ce n'est pas toujours facile de les faire se battre.

Et, un beau jour, vous nous verrez venir et rester sur les aérodromes aujourd'hui occupés par l'ennemi.

8 mai 1942 - 21 h 30

Les promesses stupides - Pas une bombe

(Fanfare)

— Le 9 août Goering a dit :

« Nous ne permettrons pas que tombe une seule bombe ennemie sur la Ruhr. »

— Pas de bombes sur Essen ?

Dieu, qu'est-ce qu'on leur assène !

(Tambour)

Le "TREBOULISTE" et ses volontaires ont montré
la voie, par l'évasion par la mer.
Par bien des chemins divers d'autres rejoindront
les F.A.F.L.

L'ESPAGNE, le PORTUGAL, L'AFRIQUE, la
SYRIE, L'EXTRÊME ORIENT... sont autant de
lieux de passage semés d'embûches...



Henri GUILLOU
élève pilote de l'École de l'Air
re joint les F.A.F.L. en passant
par l'ESPAGNE, où il sera
interné au camp de MIRANDA,
d'où il s'évadera.
Né à BREST, fils d'un ouvrier
de l'Arsenal, il terminera sa
carrière comme Général.

27 mars
2013

HOMMAGE A GORDON CARTER

En
Baie
de
Douarnenez

1

Tu viens du grand soleil
Et moi de la nuit (bis)
Pourtant on est pareil
Je suis ton ami. (bis)

^R
Liberté, quand tu venais du ciel
Tu brillais comme de l'or.
Liberté, quand tu perdais tes ailes
Nous, en bas, on croyait encore.

²
Comme un oiseau blessé
Tu te sens perdu. (bis)
On va bien te soigner
Ne t'inquiète plus. (bis)

^R
Liberté, quand tu venais du ciel
Tous les coeurs battaient de joie.
Liberté quand tu perdais tes ailes
Nous, en bas on souffrait pour toi.

3

Voici du pain, du vin,
Et des draps tout blancs (bis)
Ici on veille au grain,
Dors tranquillement (bis)

^R
Liberté, quand tu venais du ciel
Tu tombais où tu pouvais.
Liberté quand tu perdais tes ailes
Nous, en bas, on te recueillait.

⁴
Je me sais pas ton nom,
Tu repars demain. (bis)
Va-t-en le vent est bon,
Serre-moi les mains. (bis)

^R
Liberté, quand tu venais du ciel
Tu sentais le vent du Nord.
Liberté, quand tu perdais tes ailes
Nous, en bas, on t'aimait plus fort.

QUIMPER - PLOUBAZLANEC.

Après avoir parcouru le monde
toute sa vie pour le compte de
l'Unicef

Gordon CARTER

s'est envolé vers d'autres cieux.

Une crémation dans l'intimité a
eu lieu à Quimper le 27 mars-et
ses cendres ont été dispersées en
baie de Douarnenez en vue de
Sainte-Anne-la-Palud (Finistère),
lieu hautement symbolique dans
son cheminement.

Que son souvenir vous accompa-
gne dans vos pensées.

Brigitte Carter
3082, route du Vieux Village
06440 Peillon
bcarter@free.fr



Liberté, quand tu venais du ciel ...

« Sainte Anne a bien fait les choses. »
(message personnel.)

Michel MAZÉAS
Maire Honoraire
DOUARNENEZ

L'épopée du Dalc'h Mad

Le Dalc'h Mad, pinasse sardinière de Douarnenez, quitte le port de Tréboul le 6 avril 1943, à 8h20, se faufilant au nez de l'occupant allemand dans un convoi de bateaux autorisés à se rendre sur les lieux de pêche.

A bord, il n'y a qu'un seul pêcheur inscrit maritime, Louis Marec, le jeune patron âgé de 23 ans. Les dix-huit autres passagers forment un groupe assez disparate, majoritairement bretons. Tous sont enthousiastes et aguerris. Plusieurs d'entre eux, résistants éprouvés, font partie d'un réseau.

Patron, **Louis Marec** de Tréboul 23 ans

les 18 passagers sont :

Jean-Michel Boucher, né à Lorient, 21 ans

René Boulic, né à Locronan, 24 ans

Gordon Carter, aviateur de la R.A.F.

Francis Guezennec, né à St Malo, 19 ans

Marcel Le Guillou, né à Rennes, 18 ans

Alain Kervarec, de Ploaré, 26 ans

Auguste Kervarec, né à Ploaré, 22 ans

Jean Kervroédan, né à Douarnenez, 22 ans

Aldo Luraschi, né le 3 novembre 1921 à Chavelot (Vosges)

Pierre Montagne, 40 ans

Gérard Morel, né le 25 avril 1920 à Longeau (Somme)

Guy Pennaneach, de Douarnenez, né Le Palais (56), 30 ans

Louis Renard, 19 ans

Marcel Renaud

Pierre Salez, 21 ans

Pierre Sergent, de Douarnenez, 24 ans

Jacques Tallec, de Douarnenez, 21 ans

Xavier Trelu, de Tréboul, 45 ans

Après cinquante-quatre heures de traversée particulièrement houleuse (tempête, voie d'eau), le Dalc'h Mad arrive dans le port de Newlyn le 9 avril à 9 heures, au bout de 170 milles parcourus.

Le pavillon qui accompagna l'épopée du Dalc'h mad fut brodé à son retour des noms de tout l'équipage ainsi que du message codé de Radio-Londres qui informa les familles de l'arrivée à bon port du bateau : « Saint-Anne a bien fait les choses », en référence à la patronne des Breton.

Après la guerre, cet objet emblématique de notre mémoire collective fut déposé comme ex-voto dans la chapelle de Sainte-Anne-de-la-Palud, avant de rejoindre, en 1980, le musée Jean-Moulin de Bordeaux.

Aujourd'hui, la Ville de Douarnenez est fière de recevoir à nouveau le drapeau du "Dalch Mad" pour une mise en dépôt à long terme.

DEPART du " MA GONDOLE " D^e 3377

19 juin 1940

Douarnenistes embarqués pour l'Angleterre

Henri	LE COZ	
Guillaume	LE COZ	dcd
Guy	LE COZ	Mort pour la France 29.05.41 Londres
René	JOIN	
Georges	LE FRIANT	
Louis	PHILIPPE	dcd
André	BOUQUEN	dcd
Jean	PELLE	
Lucien	LE GALL	
François	KERMOAL	
Jean	LE BIHAN	
Henri	JONCOUR	dcd
Daniel	QUINQUIS	
Raymond	PROSPER	dcd
Pierre	RIOU	dcd

DEPART de "LA BRISE"

19 juin 1940

Jeunes Douarnenistes embarqués pour l'Angleterre

Pierre CABELLIC

François JOLY

Robert NOULEZ

mort pour la France 09.06.42

embarqué à Ouessant

Equipage:

Louis CARIOU

patron ded - F.F.L.

Guillaume CALVEZ mécanicien

Athanas QUEINNEC matelot

Guillaume KERVENNEC matelot

PLOUHINEC

} rentrés en France

Douarnenez

18 juin : des aviateurs libres sur le Trébouliste

Le 19 juin 1940 à 1 h 30 du matin, le *Trébouliste* appareille du Rosmeur pour l'Angleterre. À son bord, plus de 130 passagers dont les aviateurs de l'école de pilotage n° 23.



Le dundee *Trébouliste* transportera les premiers éléments des FAFL.

Ont-ils entendu l'appel du général de Gaulle ? C'est peu probable. Dès le 1^{er} juin, les élèves de l'école élémentaire de pilotage n° 23, basée au Mans, se replient vers Ploujean en Morlaix, contraint par la poussée allemande.

L'hypothèse d'un réduit breton destiné à s'opposer à la wernmarcht s'évanouit bien vite et, après une dernière retraite à Pluguffan, le lieutenant Édouard Pinot, commandant de l'école, prend l'initiative de désobéir à la hiérarchie pour continuer le combat.

Les armées d'Hitler ne sont qu'à quelques heures : Édouard Pinot prend contact avec François Leiguen, patron du *Trébouliste*, un dundee mauritanien. Le Douarneniste n'hésite pas : il embarquera pour l'Angleterre plus de 130 passagers dont plus des deux tiers sont des aviateurs.

Intrigués

Michel Mazéas, maire honoraire, historien, était alors âgé d'une douzaine d'années. Écolier en vacances avant l'heure pour cause de débâcle, il se souvient avoir croisé ces étranges voyageurs : « Nous étions intrigués par ces gens qui circulaient en ville. Ils étaient logés de façon précaire à l'hôtel des Mouettes, ils attendaient. »

Avant que l'école Laënnec (celle du maire honoraire) ne soit réquisitionnée



Vétéran de l'école de pilotage n° 23, Jacques Drabier a rendu visite à Michel Mazéas en 2008.

par les Allemands, les élèves aviateurs et moniteurs de l'école de pilotage auront pris le large : certains reviendront après l'armistice mais 51 élèves pilotes, 14 moniteurs et 4 autres aviateurs seront signalés dans les unités de la Royal Air Force et des Forces aériennes françaises libres (FAFL). Ils ont embarqué dans la nuit du 18 au 19 juin en compagnie de 11 jeunes douarnenistes, de l'équipage du dundee (cinq hommes) et de républicains espagnols.

Dix-huit survivants

Mouillé au large du Rosmeur le *Trébouliste* appareille à 1 h 30 le 19 juin et parvient à Newlyn le lendemain. Instruits en Grande-Bretagne, les élèves pilotes fourniront les premiers éléments des groupes de

bombardement, de reconnaissance et de chasse FAFL (Lorraine, Alsace, Ile-de-France...). Envoyés sur tous les fronts, certains anciens du *Trébouliste* comme Jules Joire et Marcel Bizien participeront au combat aux côtés des Soviétiques au sein de Normandie-Niemen. À la fin de la guerre, on ne comptera que 18 survivants sur 51 élèves pilotes embarqués.

L'insigne des FAFL

Devenu lui-même pilote après la guerre, Michel Mazéas consacre plusieurs articles aux FAFL et vole même avec des anciens. Il ne reste aujourd'hui que deux survivants de l'école 23 : René Moine et Jacques Drabier, qui vit aujourd'hui à Phoenix en Arizona (États-Unis).

L'an passé, cet ancien pilote de

Thunderbolt est revenu pour la première fois à Douarnenez depuis son départ pour l'Angleterre : « Il a été très ému par la plaque gravée à la mémoire des aviateurs du *Trébouliste*. C'est aussi Jacques Drabier qui, en 1940 a dessiné l'insigne des FAFL. Il m'a adressé un exemplaire numéroté, à titre de membre honoraire », raconte non sans fierté, Michel Mazéas.

Marc ESCUDIÉ,
avec les documents
obligeamment fournis par
Michel Mazéas.

■ **Commemoration de l'Appel du 18 juin**, aujourd'hui à 18 h, devant la stèle de la pointe de Tréboul.

FONDATION CHARLES DE GAULLE

Conseil Scientifique

Paris, le 25 janvier 2008

Madame le Maire, Monsieur le Maire,

La Fondation Charles de Gaulle a lancé depuis quatre ans auprès des communes de France, un vaste programme d'enquête sur les voies publiques portant le nom du général de Gaulle.

Plus de 3 600 communes de France, dont la vôtre, sont concernées, à la suite de décisions qui ont été prises entre la Libération et aujourd'hui.

Cette enquête n'a pu être conduite qu'avec le soutien éclairé des maires qui ont bien voulu faire rechercher les éléments d'information nécessaires dans les archives de la commune, essentiellement la délibération municipale à l'origine de la dénomination de la voie.

Nous avons reçu aujourd'hui les réponses détaillées de 2 200 communes, mais nous souhaitons nous rapprocher davantage de l'exhaustivité car il s'agit d'une enquête dont les résultats feront l'objet d'une très sérieuse publication scientifique et les résultats provisoires sont déjà sur internet.

Nous pensons que l'absence de votre réponse à nos précédents courriers n'est qu'accidentelle et que votre commune ne restera pas absente d'une grande étude nationale dont nous sommes sûrs que vous percevrez à la fois l'intérêt général et l'intérêt particulier au regard de votre patrimoine local.

Sûr que vous accepterez de faire le nécessaire pour cette recherche portant sur une particularité patrimoniale de votre commune, je vous remercie pour votre aide vivement espérée et vous prie de croire, Madame le Maire, Monsieur le Maire, à l'assurance de tous mes respects.

Philippe Oulmont
Professeur agrégé d'histoire
Directeur des études et recherches

Enquête nationale sur les voies de Gaulle en France
Questionnaire à retourner à M. Philippe Oulmont, Service études et recherches,
Fondation Charles de Gaulle 5, rue de Solferino, 75007 Paris

Nom, code postal de la commune :

1 - DONNEES DE CADRAGE :

- Quel est le **nom exact de la voie** porté sur les plaques? (ex. : *rue du général de Gaulle, avenue Charles de Gaulle, place de Gaulle...*)
Boulevard du Général de Gaulle
- Quelles autres informations figurent sur les plaques? (ex. *1890-1970, chef de la France Libre, président de la République etc.*)
néant
- Largeur et longueur approximatives ?
Joindre un plan de la commune en indiquant la voie dédiée au général de Gaulle

2 - LA DECISION :

- Quand a été prise la décision de donner à cette voie le nom de Charles de Gaulle ?
Joindre la photocopie de la délibération. (Périodes les plus fréquentes : 1944-1945, 1970-1971, 1990 et suivantes)
- A l'initiative de qui ? (ex. *maire, conseiller municipal, ancien résistant, association, etc.* Si possible, préciser éventuellement la couleur politique de la municipalité)
- S'il ne s'agit pas d'une voie nouvelle, quel était son nom antérieur ?

3 - L'INAUGURATION :

- Y a-t-il eu **inauguration officielle**? Date ?
- Circonstances : présence des élus et représentants de l'Etat, enfants des écoles, armée ? L'inauguration a-t-elle fait l'objet de comptes rendus dans la presse ?
Ces articles sont-ils conservés dans les archives de la commune ?
Les archives de la commune ou des personnes privées possèdent-elles des photos de cette inauguration ?

4 - RENSEIGNEMENTS COMPLEMENTAIRES :

- Existe-t-il sur place ou à proximité un **monument ou une inscription particulière**, dédié au général de Gaulle ou à son action, un bâtiment ou un équipement collectif portant son nom ? *Si oui, précisez.*
- La voie a-t-elle aujourd'hui un **rôle particulier dans la vie de la commune**, à certaines occasions (*fêtes, défilés, manifestations*) ?
- Existe-t-il dans la commune d'autres voies ou places portant le nom d'un chef d'Etat français ou étranger ? Ou évoquant un événement en rapport avec l'action du général de Gaulle (ex. *18 juin 1940 ou 8 mai 1945*). *Si oui, précisez.*

Le tel 21-06-10

Appel du 18 juin. À ceux qui ont pris la mer

La commémoration de l'Appel du 18 juin s'est déroulée en trois temps vendredi. À Tréboul, puis au Rosmeur et enfin en mairie, où la foule a pu admirer le pavillon du Dalc'h mad.



Pour ce 70^e anniversaire de l'Appel du Général de Gaulle, une cérémonie a eu lieu sur la place de l'Horloge au Rosmeur, à la mémoire de l'équipage du Trébouliste. Les descendants de René Cosmao ont déposé une gerbe.

Après une première cérémonie au monument de la Pointe à Tréboul, un second temps de recueillement a été organisé cette année au Rosmeur, place de l'Horloge, afin de saluer la mémoire de tous les équipages partis depuis Douarnenez grossir les rangs des FFL après l'appel de De Gaulle.

La traversée du Trébouliste

Place de l'Horloge, une plaque commémorative est d'ailleurs apposée en l'honneur du bateau « Le Trébouliste », à bord duquel sont partis des aviateurs, mais

aussi des résistants locaux. « Le Trébouliste était un langoustier mauritanien de 22 m, commandé par François L'Helguen, a rappelé Louis Hénaff. Il a embarqué 120 élèves d'une école d'aviation basée à Morlaix, ainsi que treize Douarnenistes; le départ a eu lieu à 23 h 45 ». L'arrivée a eu lieu à Falmouth le 20 juin. Accompagnés du sénateur-maire, Bernard et René Cosmao, descendants de l'un des matelots du Trébouliste, René Cosmao, ont déposé une gerbe devant une nombreuse assistance. Ajoutons que Jacques Drabier, qui est le dernier survivant des aviateurs par-

tis sur Le Trébouliste, a été décoré vendredi à Londres par le président de la République. Jacques Drabier a aujourd'hui 88 ans et vit aux États-Unis.

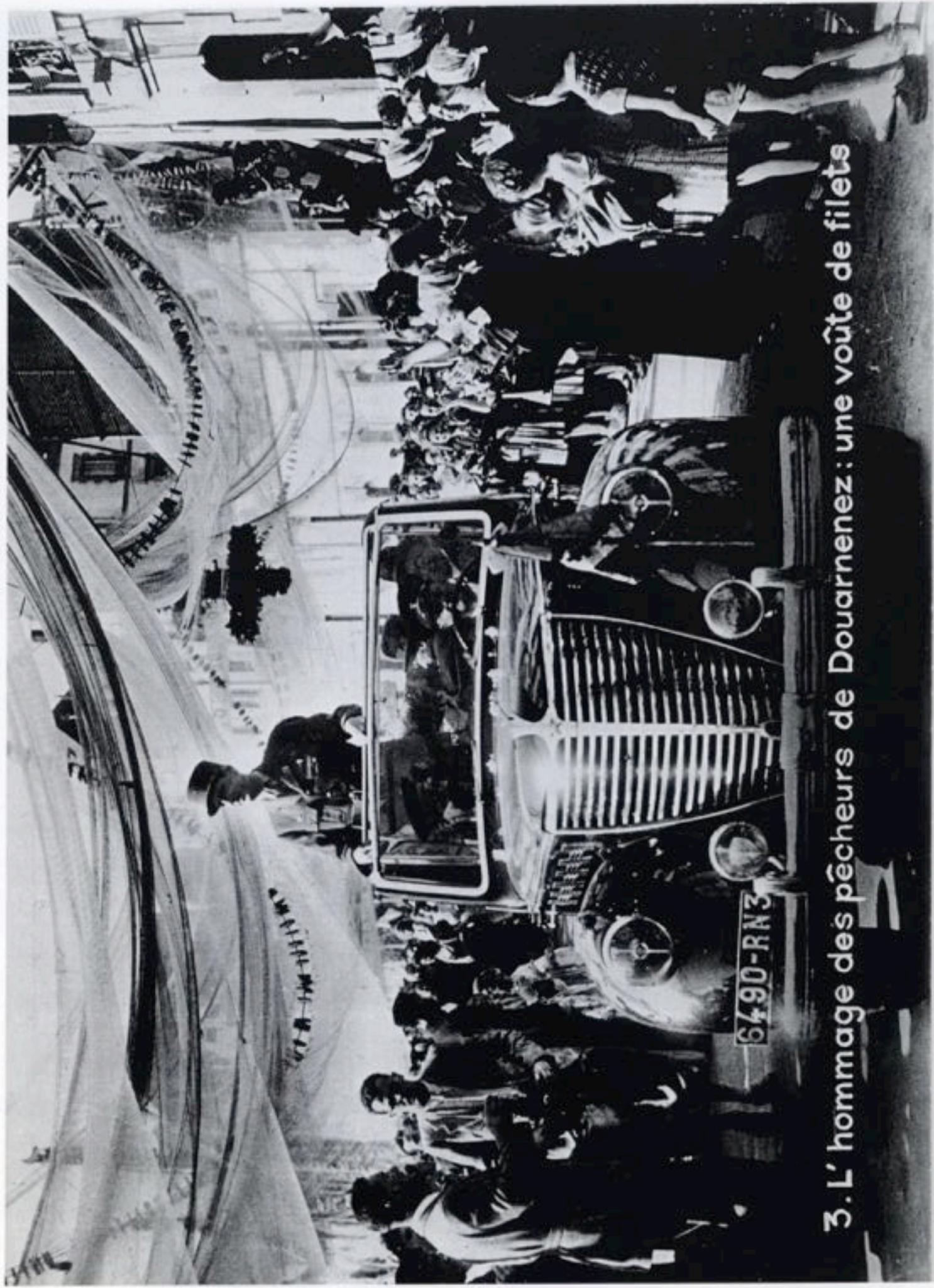
L'aventure du Dalc'h Mad

Le troisième rendez-vous s'est déroulé dans le hall de la mairie, afin de marquer le retour provisoire dans la cité « Fen Sardin » du pavillon du Dalc'h Mad (Le Télégramme de vendredi). Rappelons que le nom du bateau de Lili Marec est aussi la devise de la ville, qui signifie « Tiens Bon ». Willam Boulic, fils de l'un de

ceux qui ont rejoint l'Angleterre sur ce bateau, a relaté avec beaucoup de détails l'aventure du « Dalc'h Mad ».

Le drapeau dévoilé

William Boulic et Lili Marec, fils de celui qui était le capitaine du bateau à l'époque, ont tous deux dévoilé le drapeau, qui porte les noms de tous les résistants du bord. Ce drapeau restera dans le hall de la mairie jusqu'aux Fêtes Maritimes. Il sera alors exposé au Port-Musée, dans le cadre d'une rétrospective historique sur les bateaux de la Résistance.



3. L' hommage des pêcheurs de Douarnenez : une vôte de filets



22 juillet 1945

Le général de Gaulle

à DOUARVENEZ



DOUARNENEZ

22 juillet 1945

Remise de décorations par le général de Gaulle

Place de la Résistance



DOUARNENEZ

22 juillet 1945

Le général de Gaulle remettant des décorations
de gauche à droite :

1/ Abbé CARI'OU

Pierre BERROU

M^{lle} SEZNEC

Charles HELIAS

Marc FLORCH

Place de la Résistance





EVASION VERS L'ANGLE TERRE DE LA PINASSE "DALCH - MAD" DU PORT DE TREBOUL LE 7 AVRIL 1943

MANCHE COURANTS DE MARÉ

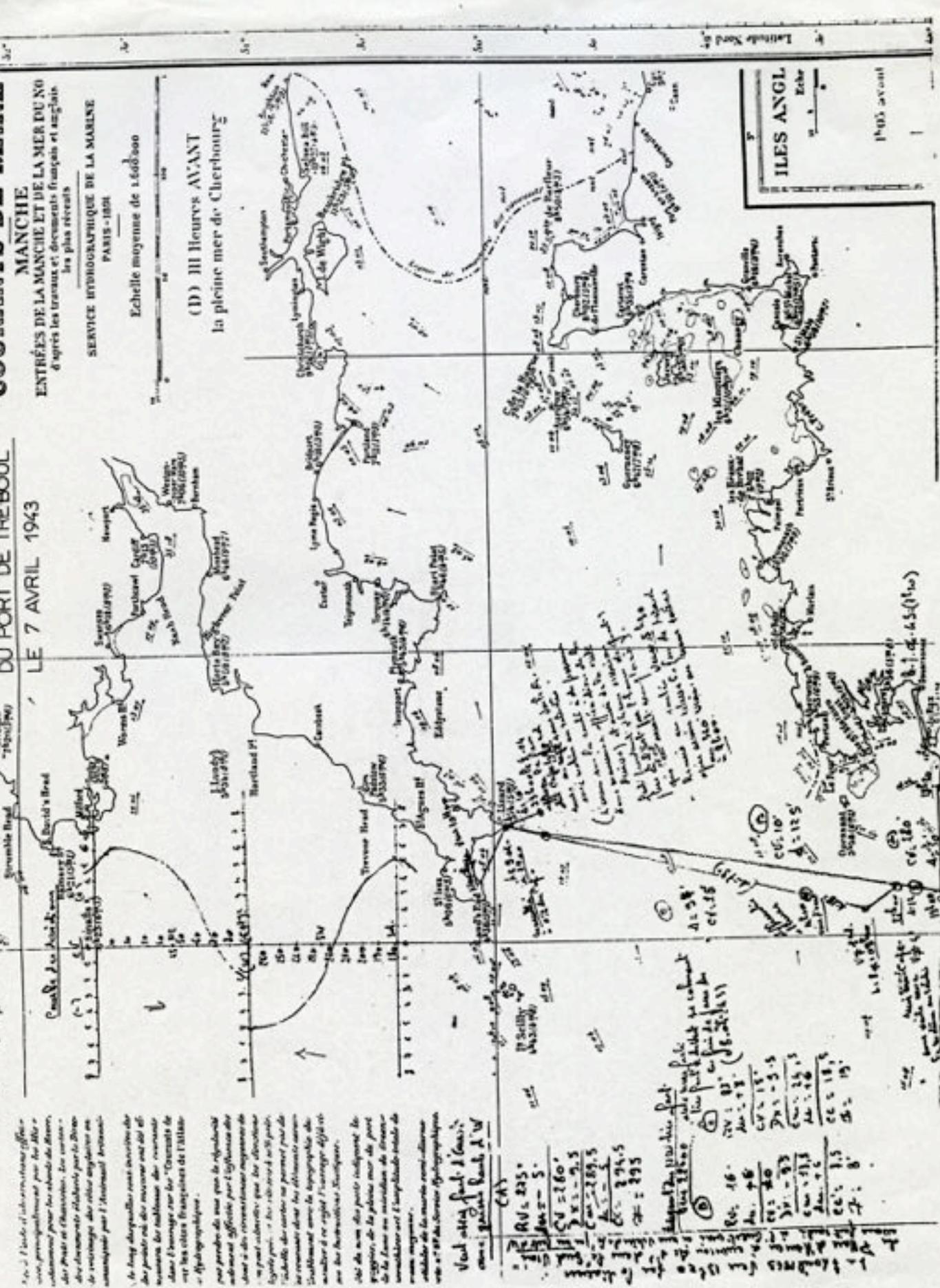
ENTRÉES DE LA MANCHE ET DE LA MER DU NO
d'après les travaux et documents français et anglais
les plus récents

SERVICE HYDROGRAPHIQUE DE LA MARINE
PARIS - 1938

Echelle moyenne de 1:600000

(D) III Heures AVANT
la pleine mer de Cherbourg

LE 7 AVRIL 1943



ILES ANGL
Echelle
1:600000

Le long des côtes, on trouve des points où les courants sont particulièrement forts. Ces points sont les suivants: de la pointe de Cherbourg, les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts.

Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts.

Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts.

Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts.

Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts.

Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts.

Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts.

Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts.

Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts.

Handwritten calculations and notes:

$$\begin{aligned} & \text{AV} = 225 \\ & \text{CV} = 260 \end{aligned}$$

Handwritten notes and calculations:

Le long des côtes, on trouve des points où les courants sont particulièrement forts. Ces points sont les suivants: de la pointe de Cherbourg, les courants sont très forts. Les courants de marée sont très forts. Les courants de marée sont très forts.



Évasion du MOÏSE

Ports Lanvers

24 août 1943





940 B 2 MM/JP SG N°
Le 19 Juin 1995

Madame, Monsieur,

Dans la nuit du 18 au 19 Juin 1940, le langoustier « LE TREBOULISTE » quittait le port du Rosneur, emmenant vers l'Angleterre l'Ecole de Pilotage 23 de l'Armée de l'Air. A la barre, le patron, François LELGUEN, ne savait pas encore qu'il convoyait ceux qui allaient former l'ossature du groupe « LORRAINE » des Forces Aériennes Françaises Libres.

Pour commémorer ce départ historique, le Général GUEGUEN, Président de l'Association de l'Amicale des F.A.F.L., dévoilera une plaque qui rappellera cet embarquement de volontaires français, symbole de la réponse à l'Appel du 18 Juin du Général de Gaulle.

La cérémonie se déroulera le mercredi 28 Juin à 11 heures, sur le port de Douarnenez entre la Cale Ronde et la Cale Raie d'où sont partis ceux qui allaient combattre pour la France Libre.

J'ai le plaisir de vous inviter à assister à cette commémoration à laquelle sont conviées toutes les Associations Patriotiques avec leurs porte-drapeaux.

Comptant sur votre présence, je vous prie de croire, **Madame, Monsieur,** à mes sentiments les meilleurs.

LE MAIRE,

MICHEL MAZEAS.



insigne F.A.F.L. n° 12973

Amicale des Forces Aériennes
Françaises Libres
59 rue Vergniaud
75013 Paris
à l'attention de Voirin André



Photo 1. The harbor of Brest, France, showing the harbor and the harbor buildings. The harbor is a busy port and the harbor buildings are the headquarters of the harbor administration.



18/6 } (BM) 9.31
 19/6 } (BM) 21.55
 19/6 } Embarkation = 23.15 treizour
 19/6 } appareillage = 1.30 = mi-marée
 19/6 } (PM) 4.00
 19/6 }

DEROULEMENT DE LA JOURNEE DU 28 JUIN 1995

QUAI DU PETIT PORT - DOUARNENEZ

**COMMEMORATION DU DEPART DU « TREBOULISTE » AVEC
L'ECOLE DE PILOTAGE 23 DE L'ARMEE DE L'AIR LE 18 JUIN 1940**

- | | |
|---------|--|
| 11 h 00 | Arrivée des personnalités |
| 11 h 10 | Allocutions |
| 11 h 35 | Dévoilement de la plaque |
| 11 h 40 | Dépôt de gerbes |
| 11 h 45 | Appel des Morts pour la France |
| | Sonnerie au Morts |
| | Minute de silence |
| | Marseillaise |
| 12 h 15 | Vin d'honneur offert par la Ville de Douarnenez |
| 15 h 30 | Depôt de gerbe sur la tombe de François
LELGUEN au cimetière marin de TREBOUL |

Général Pierre LAURENT 46 75 41 31.



Douarnenez, le 28 juin 1995.

**Monsieur le Maire,
Mon Général,**

Evoker ici, sur les lieux où ils ont pris naissance, des événements historiques du mois de juin 1940 est pour moi un grand honneur et un moment de profonde émotion.

Toutes les grandes aventures humaines commencent par un choix fondé sur les valeurs que portent une civilisation, une culture, le sens du mot patrie, les solidarités nationales...

Ce sont des valeurs fortes, capables de mettre en mouvement des forces considérables, capables de conduire des hommes et des femmes à puiser leur courage aux sources mêmes de leurs raisons d'exister.

Il y a ainsi des moments pour révéler les grandes âmes, un temps où les forts vont combattre, un temps où les timorés hésitent, un temps où les coeurs vils trahissent.

Les hommes sont ainsi faits.

Bien des philosophes, bien des historiens, se sont interrogés sur le rôle des individus dans l'Histoire. Ce que nous en savons c'est qu'un jour des hommes rencontrent l'Histoire et que du même coup ils incarnent l'indissociable alliance de leur destin avec leur temps.

Incontestablement, pour nous Français, le général de Gaulle a été de ces hommes-là, à un moment décisif où tout semblait perdu, à un moment où la horde qui allait atteindre les bords de l'Océan semblait vouloir nous arracher jusqu'à notre identité.

Mêlés à des jeunes gens de chez nous, des soldats, sur ces quais, cherchaient les portes de la liberté, cette liberté que nos livres d'école avaient traduite en phrases simples comme celle-ci :

« Laisse chacun aller à l'ombre quand il a chaud, au soleil quand il a froid ».

Cette liberté nous l'avions chantée, rappelez-vous :

« Liberté, Liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs ! ».

C'est cette liberté, qu'un poète, plus tard allait faire briller en quatre mots, par un célèbre « J'écris ton nom ! » qui fleurirait bien après sur les « cahiers d'écoliers ».

Il y avait tout cela dans la voix, dans l'Appel du 18 juin, inlassablement répété.

Cinquante cinq ans après, l'écho nous en parvient encore et garde en éveil nos consciences. Car aujourd'hui ce n'est pas seulement un hommage que nous rendons ici, ce n'est pas seulement le souvenir que nous évoquons, ce n'est pas seulement la nostalgie de nos jeunes années que nous sommes venus partager.

Dans notre présence ici se forge aussi un message, ce message d'aspiration à la Paix qui passe de génération en génération et qui a tant de peine à trouver son chemin.

Peut-être les temps que nous évoquons ici, ces mêmes temps que vous avez aussi évoqués en d'autres lieux semblables, marqueront-ils suffisamment les esprits pour imprégner la Terre du souffle de ces mots que nous entendons parfois dans nos chapelles et nos églises, repris par les fidèles assemblés :

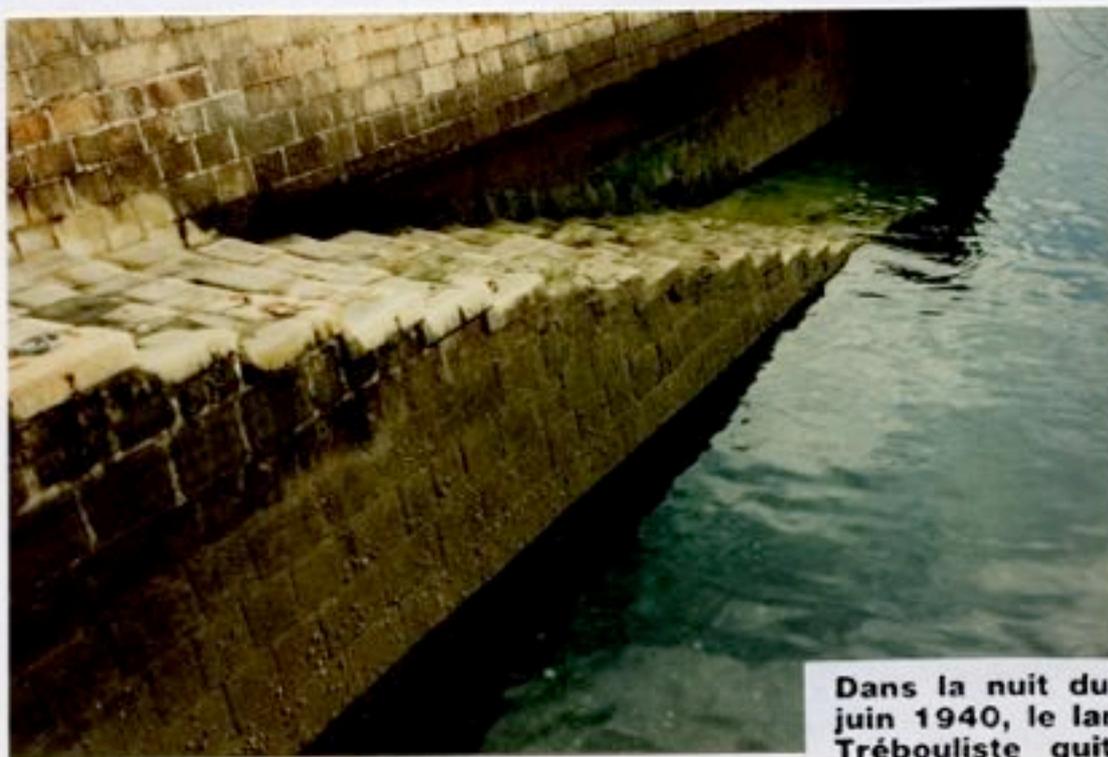
« Seigneur fais de nous des ouvriers de Paix,
Seigneur fais de nous des bâtisseurs d'amour ».

Si la parole s'accomplissait, alors rien de ce que vous avez fait pour la France n'aura été inutile, aucun sacrifice n'aura été vain, aucun homme, aucune femme, aucun enfant ne vous refusera sa reconnaissance à jamais.

Sinon, d'autres générations viendront ici poser d'autres plaques où figurera le souvenir de nos fils, de nos petits-fils, de nos arrières petits enfants.

Formulons ensemble le vœu que cela ne soit jamais et que la France et le monde vive dans l'harmonie et dans la Paix.

Michel MAZEAS,



18 juin 1940...
Les dernières marches
vers la LIBERTÉ, au
pied de la Cale Ronde.

Dans la nuit du 18 au 19 juin 1940, le langousier Le Trébouliste quitte le port du Rosmeur, emmenant vers l'Angleterre l'école de pilotage 23 de l'armée de l'air. « A la barre, raconte Michel Mazéas, le patron, François Lelguen, ne savait pas encore qu'il convoyait ceux qui allaient former l'ossature du groupe « Lorraine » des forces aériennes françaises ».

Le général Guéguen a dévoilé hier matin une plaque **Hommage à l'épopée du Trébouliste**

Dans la nuit du 18 au 19 juin 1940, le langousier Le Trébouliste quitte le port du Rosmeur, emmenant vers l'Angleterre l'école de pilotage 23 de l'armée de l'air. « A la barre, raconte Michel Mazéas, le patron, François Leiguen, ne savait pas encore qu'il convoyait ceux qui allaient former l'ossature du groupe « Lorraine » des forces aériennes françaises ».

C'est pour commémorer ce départ historique que le général Guéguen, président de l'amicale des FAFL, a dévoilé hier matin une plaque au fronton de la Glacière qui rappellera cet embarquement de volontaires français, « symbole de la réponse de l'appel du 18 juin du général De Gaulle ». Sur le port, entre la cale ronde et la cale raie, un détachement militaire rendait les honneurs alors que personnalités et associations patriotiques animaient cette cérémonie dominée par le discours de Michel Ma-



Hier matin, à la Glacière, on a dévoilé une plaque qui rappellera le départ du navire douarneniste pour Londres. De cet événement dépend la présence française dans les airs...

zéas Joseph Trétout a, en effet, volontiers cédé la parole à l'ancien maire, organisateur de cette

manifestation et qui s'est vu remettre du général Guéguen l'insigne des FAFL.



DANS la crypte du Déporté, on peut lire sur les murs quelques phrases de Vercors : « Le jour où les peuples auront compris qui vous étiez, ils mordront la terre de chagrin et de remords, ils l'arroseront de leurs larmes et vous élèveront des temples. »

② La Brise ^{19 juin 40} → évacue blessés
 Louis Carion - Pierrot Cabillic

① Tre'bovili → école de pilotage 23 del'4st
 François Helguen 18 juin 1940

Dalch Mad 7 avril 43
 hili Harrec

Moïse → 23 août 43

Ar Voulach → 19 septembre 43

La Pebrouse → 2 octobre 43

Breiz Dzel → 21 janvier 44

Jouet des Flots → 1^{er} février 44
 Grossollette et Bullaert

La Petite Armeq 2 octobre 41

-
- Sainte Thèrèse de l'Enfant Jésus
 - Sapignoul - Anni Braz Bihen
 - Don Michel Nobletz -
 - Ma Gondole.
-

Ala
 grâs
 de
 Dieu

per l'Espagne _____

Pierrot Cabillic . León Ancl .

+ Meuvé Le Dizat Fçois Joly Francis Calant
 sen "Mimwar" corvette (1^{er} départ)

Dimanche 16 juin 1940
 Lundi 17 juin —
 Mardi 18 juin —
 Mercredi 19 juin —
 Jeudi 20 juin —
 Vendredi 21 juin —
 Samedi 22 juin —
 Dimanche 23 juin —

Your date is a form of
 booklet or book

la date dans le calendrier

la date dans le calendrier

par l'Épave

pour la date dans le calendrier



Hier matin, à la Glacière, on a dévoilé une plaque qui rappellera le départ du navire douarneniste pour Londres. De cet événement dépend la présence française dans les airs...

Quimper. L'Occupation racontée par Michel Mazéas

Dans le cadre d'un projet portant sur le devoir de mémoire autour de la Seconde Guerre, les élèves de 3^e de l'Erea Louise-Michel, à Quimper, ont rencontré hier, Michel Mazéas, venu évoquer la vie sous l'Occupation.



Michel Mazéas avait 14 ans quand il s'est opposé à la présence allemande à Douarnenez.

En mars, les élèves de Myriam Schwab, enseignante d'histoire, géographie et français, et de Rachel Harent, professeur de maths et sciences, se sont rendus en Normandie pour visiter les plages du débarquement. En avril, ils ont visité, avec les élèves de CAP, le musée consacré au marquis de Saint-Marcel dans le Morbihan. Michel Mazéas, ancien maire de Douarnenez, avait 16 ans à la Libération. Il a raconté aux jeunes comment il avait été interpellé en

décembre 1943 pour avoir protesté contre les Allemands qui avaient de la nourriture alors que les Douarnenistes en manquaient. Arrêté, il a eu la chance d'être relâché grâce à un traducteur allemand dont la femme était de Tréboul.

Affiche de propagande biffée

Michel Mazéas a présenté plusieurs affiches de propagande diffusées par l'armée occupante. L'une d'elles représente un

champ de ruines avec un soldat britannique. « C'est l'Anglais qui vous a fait ça », peut-on lire en bas de l'affiche. L'adolescent qu'il était à l'époque ne le supporte pas et biffe « l'Anglais » pour le remplacer par « l'Allemand ». « Le sénateur-maire de Douarnenez d'alors a été pris en otage, explique Michel Mazéas. Les Allemands ont lancé un appel affirmant qu'un inconnu avait saboté une affiche ». Personne ne dénonce M. Mazéas et le sénateur-maire est relâché.

Exposition sur la résistance allemande

Le 13 juin, le résistant Jean Le Corre, ancien déporté, interviendra devant les élèves de 4^e, 3^e et de CAP. Une exposition « Non à Hitler » sur la résistance du mouvement ouvrier et des syndicats allemands entre 1933 et 1945 est présentée jusqu'au 19 juin à l'école Louise-Michel. Les établissements intéressés peuvent prendre contact avec l'Erea au 02.98.90.29.53.



Sur le port, entre la cale ronde et la cale raie.





AMICALE DES
FORCES AERIENNES FRANÇAISES LIBRES

Paris, le 7 juillet 1995

Monsieur MAZEAS

Cher Monsieur MAZEAS,

Je tiens à vous remercier en mon nom et au nom de tous mes camarades, de la part que vous avez jouée dans la préparation et le déroulement de cette journée du 28 juin, qui fut pour nous chaleureuse et émouvante.

Je me suis personnellement félicité que les " situations " municipales qui auraient pu être difficiles ne vous aient pas empêché d'être avec nous toute la journée et d'avoir pu dire ce que vous nous avez dit.

Je ne peux que me réjouir de vous avoir rencontré et constaté qu'à travers les événements et les prises de position que nous avons évoqués le 28, nous partageons certaines valeurs qui me paraissent toujours fondamentales.

Je vous prie de croire en l'assurance de mes sentiments les plus cordiaux.

Avec mes sentiments de sympathie

Général Y.M. GUEGUEN
Président de l'Amicale des
F.A.F.L.

P.S. J'ai été très attentif à l'émission de la télévision sur le Musée de Port ~~de~~ qui sera, j'en suis sûr, une grande réussite.

« Hommes, je vous aime. Veillez! »

Julius Fucik



Le 18 Juin 1940, répondant à l'Appel du GENERAL de GAULLE, les 115 élèves des Ecoles de Pilotage du MANS et de VANNES ont embarqué en ces lieux pour l'Angleterre sur le langoustier "Le Trébouliste" dont le patron était François LELGUEN.

Ils ont constitué l'ossature des unités des Forces Aériennes Françaises Libres et 35 d'entre eux ont disparu au Champ d'Honneur.

Le Lieutenant Edouard PINOT les a commandés de façon exemplaire dans ces circonstances difficiles.

Il fut fait Compagnon de la Libération pour les services éminents qu'il a rendus.

**LISTE DES DOUARNENISTES
MEMBRES DES FORCES FRANCAISES LIBRES
(Membres d'origine et Membres d'adoption)**

1	ANCEL Léon	1ère DFL 2ème DB 501è RCC	
2	ANSQUER Jean Yves	FNFL Aviso Brazza et 23è MTB	Décédé
3	ATLAN Alfred	1ère D.F.L. FFL 43	
4	AUDREN Joseph Victor	FNFL Ingénieur Génie Maritime	
5	BALANNEC Joseph	FNFL Corvette "Roselys" 4è R.F.M.	MPLF le 30.04.45
6	BALANNEC René	FNFL Frégate "Escarmouche"	
7	BALUT Francis	FNFL Corvette "Mimosa"	MPLF le 09.06.42
8	BARIOU Pascal	FNFL Cargo "Anna" et "Guadeloupe"	Décédé
9	BARRE Jean	1ère DFL 2è DB 501è RCC	MPLF le 18.12.44
10	BIDEAU Louis	FNFL Marine Marchande	Décédé
11	BIZIEN Gaston	RM Tchad Médecin Colonel	MPLF le 02;12;45
12	BOUGUEN André	1ère DFL BM 5	Décédé
13	BOULIC René	FNFL 23è MTB (MTB 239)	
14	CABELLIC Pierre	FNFL "Courbet" VTB 12 ML 182 MTB 92	
15	CABELLIC Yves	FNFL Frégate "Aventure" Aviso "Amiens"	Décédé
16	CALLOCH Anna	BCRA FFL	Décédée
17	CARIOU Louis	FNFL Service des Pêches/Missions BCRA	Décédé
18	COFFEC Henri	FNFL Cargo "Celte", Remorqueur "Aube"	Décédé
19	COSMAO René	1ère DFL BIM puis 101è Cie Autos	Décédé
20	DES ESSARTS Robert	1ère DFL Officier Liaison 8è Armée (Général)	Décédé
21	DOARE Théodore	FNFL BCRA S.A.S.	Décédé
22	DOUARINOU Pierre	FNFL S/Marin "Minerve" MTB "91"	
23	FEUARDENT Pierre	Armée 2ème DB Chars	
24	FEUNTEN François	FNFL Marine Marchande	
25	FRIANT Guy	FNFL Aviso "La Moqueuse"	MPLF le 24.04.41
26	FOUQUET Guénolé	FNFL "Courbet" "La Moqueuse" "Bouquier"	
27	FRANSTCHI Nicolas	1ère DFL - FFL 40	
28	GANNAT René	FNFL Corvette "Lobélia" Dragueur D345	Décédé
29	GARGADENNEC François	FNFL "Courbet" "Tissier" Ecole Navale	Décédé
30	GAUTIER Jean	FNFL Marine "Pointe Noire" Caserne "Surcouf"	Décédé
31	GLOAGUEN Guillaume	FNFL "Casamance"	MPLF le 17.02.41
32	GUEVEL Joseph	FNFL Marine Marchande	Décédé
33	GUELLEC Louis Yves	RM du Tchad 1er Rt de Spahis Marocains	MPLF le 19.11.44
34	GUEVEL Pierre	FNFL Marine Marchande	Décédé
35	GUEZENNEC Francis	FNFL 4ème Commandos	
36	GUILLOU Jean	FNFL Marine Marchande	Décédé

37	GUILLOU Joseph	FNFL 1er Bataillon et 1er Rt de Fusiliers Marins	MPLF le 28.11.44
38	HASCOET Roland	FAFL Groupe de bombardement "Lorraine"	
39	HELIAS François	1ère DFL 1er Rt d'Artillerie	Décédé
40	JAFFRY Jean	2ème DB - 1er R.M. Tchad	
41	HELIAS Henri	FNFL Aviso "Dominé" Marine Beyrouth	Décédé
42	JOIN Auguste	FNFL Marine Marchande puis S.M. "Glorieux"	Décédé
43	JOIN René	FNFL Corvette "Ct Drogou"	
44	JOLY François	FNFL "Courbet" - "Bouclier" - Corvette "Mimosa"	MPLF le 09.06.42
45	JEZEQUEL Claudia	B.C.R.A. Secrétaire E/M De Gaulle	
46	JONCOUR Henri	FNFL Service matériel Londres	Décédé
47	KERIVEL Yvonne	B.C.R.A. - F.F.L.	Décédée
48	KERMOAL Jean	Armée R.M. Tchad 2ème DB (22ème F.T.A.)	
49	KERVAREC Alain	Armée 1ère D.F.L. 1er Rt Artillerie	
50	KERVAREC Auguste	Armée 1ère D.F.L. 1er R.A. Artillerie	
51	KERVAREC Charles	Armée 1ère D.F.L. 1er R.A. Artillerie	
52	KERVAREC Jean	F.N.F.L. B.C.R.A. 6ème F.I. Catalmir (amiral)	Décédé
53	KERVAREC Yvonne née TALEC	B.C.R.A.	
54	KERVENNEC Théophile	F.N.F.L. Marine Marchande	Décédé
55	KERVROEDAN Jean	F.N.F.L. 6ème F.I. Catalina	
56	KERSAUDY Jean	F.N.F.L. Frégate "Aventure"	
57	LABASQ Hervé	F.N.F.L. B.C.R.A. Mission en France	Décédé
58	LARIGNON Louis	1ère DFL 2è DB 501è RCC	
59	LE BIHAN Gildas	B.C.R.A.	Décédé
60	LE BIHAN Jean	FNFL Frégate "Escarmouche"	
61	LE BIHAN Joseph	FNFL HMS "Formidable" "Aviso ARRAS" Ct DROGOU	
62	LE BIHAN Mathieu	FNFL Marine Marchande	Décédé
63	LE BIHAN Nicolas	FNFL Marine Marchande	Décédé
64	LE BOURGEOIS Philippe	1er R.F.M. FNFL 40	
65	LE GUELLEC Jean	Armée 1ère DFL B.I.M.P.	M.P.L.F. le 28.04.43
66	LE BRIS Emile	B.C.R.A. FNFL	Décédé
67	LE CALVEZ Guillaume	FNFL "Courbet" Chasseur 15 et SM "Rubis"	Décédé
68	LE COZ Guillaume	FNFL "Courbet" Aviso "Amiens" - Ct Base Bénodet	Décédé
69	LE COZ Guy	FNFL Courbet Torpilleur "Bouclier"	MPLF le 29.05.41
70	LE COZ Henri	Armée Service Auto Londres	
71	LE COZ Jean	Armée RM Tchad 2è DB (3è RAC)	
72	LE FAOU Eugène	B.C.R.A.	Décédé
73	LE DEM Roger	FNFL Marine Beyrouth Ch. armé "Reine des Flots"	MPLF le 17.10.
74	LE FRIANT Georges	FNFL Aviso "ARRAS" et "AMIENS"	
75	LE DIZET Hervé	FNFL Corvette "MIMOSA"	MPLF le 09.06.42

76	LE GAC Charles	FNFL Aviso "Ct DOMINE" 4è Commandos	
77	LE GALL Lucien	Armée RM Tchad 2è DB RAC	
78	LE GOFF Yves	FNFL 4è Commandos	
79	LE GOUILL Jean	FNFL 1er Bataillon et 1er Rég't Fusillers Marins	MPLF le 25.08.44
80	LE GRAND Pierre	FNFL Aviso "Ct DUBOC"	
81	LE GUEVEL Joseph	Armée Instructeurs Ecole des Cadets	
82	LE MOAN Michel	FNFL "Casamance" Frégate "Escarmouche"	Décédé
83	LE RAY Jean	Armée 1er RM Tchad	Décédé
84	LE RAY Yvonne	B.C.R.A.	Décédé
85	LE SIGNE Jules	Armée 1er R.M. Tchad	Décédé
86	LE NOUYS Joseph	FNFL AMBC sur le Cargo "Casamance"	MPLF le 17.04.41
87	LOUBOUTIN Pierre	FNFL 1er Bat. FM et 4è Commando	Décédé
88	MALHOMME Maurice	Armée 1ère DFL - 1er R. Artil.	Décédé
89	MALHOMME Raoul	FNFL S/M "Surcouf" CT "Triomphant"	Décédé
90	MAGNANT Pierre	FNFL Marine Marchande	Décédé
91	MAREC Louis	FNFL B.C.R.A. Missions	
92	MARIN Jean	FNFL BBC 23è MTB	
93	MENS André	FNFL Torpilleur "Léopard"	Décédé
94	MOURRAIN François	FNFL Chasseur 43. Corvette "D'Orves"	
95	NOULEZ Robert	FNFL CT "Triomphant" - Destroyer "La Combattante"	Décédé
96	NOUY Marie-Jo	B.C.R.A.	Décédée
97	PAULET Paul Edouard	Armée 1ère DFL /1er R. Artil.	MPLF le 17.08.42
98	PELLE Jean	Armée BCRA Missions	
99	PENCALET Laurent	FNFL 1er Bataillon Fusillers Marins	Décédé
100	PENNANEACH Guy	FNFL Destroyer "La Combattante"	Décédé
101	PERENNOU Paul	Armée 1ère DFL - B.M. 3	Décédé
102	PETITBOIS Henri	FNFL "Courbet" ML 123, MTB 239	Décédé
103	PHILIPPE Louis	FNFL "Courbet" Aviso "La Moqueuse"	Décédé
104	PROSPER Raymond	Armée 1ère DFL - 101ème Cie du Train	Décédé
105	QUEMENER Hervé	Armée 1ère DFL - 101ème Cie du Train	MPLF le 25.02.42
106	RAMONET Guillaume	Armée 1ère DFL - 101ème Cie du Train	Décédé
107	RIOU Pierre	Armée de l'Air - Para SAS	Décédé
108	SALEZ Pierre	FNFL Service à terre	Décédé
109	SALEZ Victor	FNFL B.C.R.A.	Décédé
110	SCOUARNEC Joseph	FNFL Marine Marchande	MPLF le 31.10.45
111	SEZNEC Marguerite	BCRA	Décédée
112	SERGEANT Pierre	FNFL - GFI "Catalina"	
113	STEPHAN Jean-Noël	FNFL Marine Marchande Suez	Décédé
114	STEPHAN Joseph	FNFL - GFI "Catalina"	Décédé
115	TALEC Jacques	Air Para SAS	Décédé
116	TANTER Eugène	FNFL 1er Bataillon Fusillers Marins	Décédé
117	THOMAS Alain	FNFL - Marine Marchande	Décédé
118	THOMAS Hervé	FNFL - Marine Marchande	Décédé
119	THOMAS Ferdinand	Croiseur "Georges Leygues"	

120	TRELLU Xavier	FNFL - BCRA	
121	TROMEUR Jean	Armée 1er Rt M. Tchad - 2ème DB	Décédé
122	VENEGUEZ Joseph	FNFL 1er Bat. Fusiliers Marins et 1er Rt FM	Décédé
123	MAUBRAS Jean	Armée B.C.R.A.	

En plus les FNFL suivants
(non F.F.L du 01.08.43)

124	MAREC Joseph	Frégate "La Surprise"	
125	MAREC Joseph (père)	Marine Marchande	Décédé
126	MAREC André	23è MTB (HTB 239)	Décédé
127	URVOIS Gaby	Corvette "Roselys"	Décédé
128	PORIEL Jean	Frégate "Escarmouche"	
129	CLOAREC Gabriel	Marine Marchande	Décédé
130	CLOAREC Pierre	Frégate "Escarmouche"	Décédé
131	RALEC Emile	Marine Marchande	Décédé
132	CELTON Pierre	Marine Marchande	Décédé
133	ARHAN Marcel	Marine Marchande	Décédé
134	GUILLOU Marcel	Corvette	
135	BALANEC Vincent	Marine Marchande	Décédé
136	BESCOND René	Marine Marchande	
137	COUIC Hervé	Marine Marchande	Décédé
138	PERON Henri	Marine Marchande	Décédé
139	POUCHOUS Germain	Marine Marchande	Décédé
140	KERNOA Marcel	Marine Marchande	Décédé
141	LE MOAN Marcel	Marine Marchande	Décédé
142	GASSOT François	Goëlette "Belle Poule"	Décédé
143	MAREC Yves	Marine Marchande	Décédé
144	GASSOT Wenceslas	Marine Marchande	Décédé
145	MAREC Pierre	Marine Marchande	Décédé
146	KERVAREC François	Marine Marchande	Décédé
147	DONNART Jean	Marine Marchande	Décédé
148	URVOIS Gabriel (père)	Marine Marchande	Décédé
149	PLOUET Raphaël	Marine Marchande	Décédé
150	QUERE Eugène	Frégate "Escarmouche"	Décédé
151	LE GOUILL Corentin	2ème DB, 1er R B.F. Marins	MPLF le 12.44
152	GOUZIEN Jacques	2ème DB, 3ème RAC	
153	LE GOFF Pierre	Destroyer "La Combattante"	MPLF le 23.02.45
154	MILLINER Pascal	FNFL "Courbet" M.L. 245 Corvette "Renoncule"	
155	CARVAL Jean Marie	FNFL "Courbet" puis ?	Décédé
156	SALIOU François	FNFL Services des Pêches	Décédé
157	GAMBERI Bruno	FNFL	Décédé





LES EVASIONS

Le 21 janvier 1944,

le "BREIZ-IZEL"

patron Eugène COUREC

(au centre de la photo)

vingt avec l'Avicenne

avec, à bord, des Résistants

et des aviateurs alliés.

Ce sera la dernière

émission réalisée au

départ de DOMAIVEZ.

Yveline Le Bot

De : <contact@mairie-douarnenez.fr>
A : <contact@mairie-douarnenez.fr>
Envoyé : samedi 27 janvier 2007 17:35
Objet : Contact Ville de Douarnenez

Message contact " Ville de Douarnenez" :

Nom : LOEWE
Prénom : Marie-Anne
Fonction :
Adresse :
Pollincrie n°5

Code Postal : 09480
Ville : L'Annetilla del Vallès
Pays : ESPAGNE
Tél. : 00 34 938 431 080
Fax :
Courriel : ploewel@msn.com

Message :

Bonjour,

Le 28 juin 1995, le général Gueguen a dévoilé dans votre ville une plaque commémorant l'embarquement sur le Trebouliste des élèves de l'école de pilotage n° 23 du Mans et d'autres volontaires.

Mon père était l'un de ces élèves (Jean Lecoute). Il figure sur la liste que l'on trouve dans le livre publié par Philippe Chéron: *Bonsoir Nadette*. Il faisait donc partie de ceux qui sont partis en Angleterre à bord du Trebouliste. Je n'ai hélas connu cette histoire qu'il y a trois ans, c'est-à-dire 14 ans après le décès de mon père qui ne parlait jamais de la guerre. Je savais juste qu'il avait été pilote dans la RAF. C'est Yves Moreuil, spécialiste des FAFL, qui, faisant des recherches sur ces pilotes, m'a incité à lire tous les documents (lettres, journal, carnets de vol) qui étaient en mon pouvoir. J'en ai fait une transcription qui va sans doute être publiée, mais pour illustrer une annexe concernant le Trebouliste, j'aurais aimé avoir une photo de la plaque de commémoration surtout (et si possible, une ou deux photos de la commémoration). Jacques Drabier, le dernier survivant du Trebouliste, m'a envoyé la photocopie de quelques photos qu'on lui a fait parvenir, mais la qualité n'est pas suffisante. L'éditeur me demande des reproductions de photos d'une résolution de 300 dpi au moins. Pouvez-vous m'aider? Je vous en serais tellement reconnaissant. D'avance, je vous remercie de ce que vous pourrez faire pour moi.
Marie-Anne Loewe (née Lecoute).

- Reponse le 1er février 2007,

- Horaire et les marches au port de Douarnenez le 18 juin 1940

- photos du monument de la plaque souvenir

- allocution prononcée lors de la cérémonie de la cérémonie du 28 juin 1995

- extrait des Cahiers de l'Iroise janvier 2003

Mispar
Michel Massias
Revue "Mémoire de la Ville"



Douarnenez

Centre Hospitalier

Tél. 02 98 75 10 10

Fax. 02 98 75 15 70

Mairie de Douarnenez

Tél. 02 98 74 46 00

Fax. 02 98 74 46 09

Tél Dom. 02 98 92 39 15

Michel MAZEAS

Chevalier de la Légion d'Honneur,
Président du Conseil d'Administration
du Centre Hospitalier de Douarnenez.

Le 1^{er} février 2007

à
Madame Marie-Anne LOEWE
L'Ametlla del Vallès
Espagne.

Madame,

Pour répondre à votre courrier du 27/01/07, parvenu le 30/01/07, je vous adresse, ci joint, un certain nombre de documents dont je vous souhaite bonne réception.

Ils sont relatifs au départ du langoustier de Douarnenez, "LE TRÉBOULISTE", dans la nuit du 18 au 19 juin 1940, bateau de pêche à bord duquel se trouvait votre père, Jean HECOUTÉ, volontaire pour rejoindre l'Angleterre.

Il existe sur cette odyssée bien des relations et bien des documents. J'ai rencontré Philippe Chéron à l'époque où il écrivait son ouvrage et j'ai moi-même publié quelques récits sur le sujet. Vous en trouverez quelques éléments sous ce pli, ainsi que le texte de l'allocution que j'ai prononcée, le 28 juin 1995, à l'occasion du dévoilement de la plaque souvenir dédiée aux élèves pilotes de l'École n°23 et à leur moniteur, le lieutenant PINOT.

.../...

Il n'est pas sûr que l'ensemble des documents que je vous communique soit, pour vous, d'un grand intérêt. Je me permets cependant de vous les offrir afin, à mon sens, de replacer l'action de votre père dans le contexte d'une époque où les choix étaient toujours dangereux et souvent déchirants.

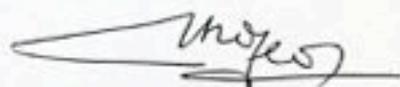
Je garde de ces temps-là la nostalgie de mon adolescence et la profonde reconnaissance que nous devons tous à ceux qui ont défendu, parfois au prix de leur vie, notre liberté, notre dignité, l'espoir d'un monde meilleur.

Je pense, en relisant votre message, à votre père, que j'ai peut-être croisé, un instant, sur les quais du vieux port de Douarnenez, dans ces brouillades où il fallait surmonter les hésitations et les peurs qu'engendrait la débâcle.

Je salue, ici, sa mémoire et je vous remercie de m'avoir permis de l'évoquer par votre demande et par l'hommage que vous tenez à lui rendre.

Car "là où meurt la mémoire meurt aussi l'espérance".

Bien à vous



Michel Mazoas
Marie Honoraine

Cap sur
l'ANGLETERRE...



On s'évadait de FRANCE, comme on pouvait, entre 40 et 44.
Sur un bateau de pêche, ou encore par la zone Sud et
l'ESPAGNE... et le passage presque obligé au camp de MIRANDA!

On se retrouvait, comme Roland HASCOËT (2^{ème} en
partant de la gauche) sur "Boston", dans une escadrille du groupe
"LORRAINE" des F.F.L., pour des missions de
bombardement toujours dangereuses et incertaines.



Au groupe
"LORRAINE"



BLENHEIM de
LE CALVEZ |

BLENHEIM |
de LE CALVEZ

LORRAINE

« Ils sont allés jusqu'au bout de la terre et n'en sont pas revenus. »



DISPARUS PENDANT LES OPERATIONS DE KOUFRA LE 5 FÉVRIER 1941, LE LIEUTENANT CLARON, LE SERGENT-CHEF DEVIN ET LE SERGENT LE CALVEZ ONT ÉTÉ RETROUVÉS LE 29 MARS 1959 À CÔTÉ DE LEUR AVION BLENHEIM PAR DES GOMIERS PATROUILLANT AU NORD DU TCHAD, PRÈS DE LA FRONTIÈRE LIBYENNE.

Le 19 février 1941, la colonne LECLERC, venue du TCHAD, s'empare de l'aérodrome de KOUFRA. Les Italiens, qui défendaient l'oasis, capitulent le 2 mars. L'équipage du "Blenheim" ne le saura pas.

le général VALIN
EVOQUE :



Le Général Martial Valin et le Colonel de Marmier au Moyen-Orient

LA FIN HEROÏQUE ET EXEMPLAIRE EN PLEIN DESERT DE TROIS "DU LORRAINE"

DISPARUS PENDANT LES OPERATIONS DE KOUFRA LE 5 FEVRIER 1941, LE LIEUTENANT CLARON, LE SERGENT-CHEF DEVIN ET LE SERGENT LE CALVEZ ONT ETE RETROUVES LE 29 MARS 1959 A COTE DE LEUR AVION BLENHEIM PAR DES GOMIERS PATROUILLANT AU NORD DU TCHAD, PRES DE LA FRONTIERE LIBYENNE.

Refusant l'armistice, ils s'étaient évadés vers l'Angleterre pour continuer la lutte :

— DEVIN était parti directement de Biccarose avec son hydravion.

— CLARON et LE CALVEZ, sous le couvert d'un uniforme polonais, avaient débarqué, le premier à Saint-Jean de Luz, le second à Port-Vendres.

Ils se retrouvent sur l'aérodrome d'Odihans où le colonel de Marmier forme le premier groupe de combat des Forces Aériennes Françaises Libres en vue d'une opération prochaine en Afrique.

Ce groupe comprend 4 escadrilles dont une de six Blenheim sous les ordres du capitaine Goumin.

Après avoir participé à la libération du Gabon, cette escadrille rejoint à Maidaguri et Fort-Lamy les huit nouveaux Blenheim débarqués entre temps à Takoradi avec le commandant Astier de Vilatte et c'est sous le commandement de cet officier supérieur qu'est fondé le groupe de bombardement N° 1 qui deviendra par la suite le groupe Lorrain.

Le 24 décembre, le GRB 1 est mis à la disposition du colonel Leclerc pour appuyer la colonne qui sous son commandement doit attaquer Koufra et, si possible, l'occuper. L'escorte étant ainsi supprimée, les communications par air entre l'Italie et l'Abyssinie seraient coupées. De la réussite de cette opération dépend en outre la sécurité de la route Nigeria-Soudan-Egypte qu'empruntent les avions montés dans les ports de la côte ouest et envoyés aux formations de la RAF qui font face à l'aviation italienne en Abyssinie et en Libye, cette route à laquelle seront liées toutes les opérations en Moyen-Orient tant que l'Afrique Orientale n'aura pas été complètement conquise.

Les grandes lignes des opérations sont arrêtées et l'on se met au travail : il faut organiser le ravitaillement du personnel et des avions, s'entraîner au tir et équiper la base aérienne d'opérations.

Celle-ci sera à Omsinga-Kebir, tristement célèbre dans les annales de l'aéronautique par la mort des grands touristes aériens qu'était le ménage de Foucaucourt. La perle du Sahara et ses fameux lacs bleu, vert et rouge n'avait jamais vu une telle activité et n'en a pas vu de pareille depuis. Malgré les difficultés énormes que comportent les transports à effectuer en camion, et même à dos de chameau, à travers mille kilomètres de désert, tout est prêt le 25 janvier et déjà les reconnaissances ont été effectuées. Elles signalent qu'il y a sur l'aérodrome italien des dépôts importants de carburant et de munitions et qu'une dizaine d'avions y sont stationnés.

Ces renseignements sont du plus haut intérêt, mais l'exécution de ces missions a montré combien il était difficile de se diriger, avec des moyens radio de fortune, à travers cet océan de sable n'offrant que des repères insignifiants et, pour la plupart, ignorés des cartes.

L'un des avions n'est pas rentré et sera découvert cinq jours plus tard par un appareil italien. L'équipage sera fait prisonnier ; mais c'est la guerre et il faut à tout prix clouer au sol l'aviation italienne afin que le colonel Leclerc, devant les difficultés d'une attaque par surprise, puisse la reprendre différemment et s'emparer de l'oasis de Koufra.

C'est ainsi que, le 2 février, tout le groupe s'envole vers cet aérodrome. Le bombardement est parfaitement réussi, si bien que l'on apprend par la suite que l'ennemi avait décidé, le jour même, que cette escale ne



Le Blenheim de Claron, Le Calvez et Devin tel qu'il apparut en 1959 aux méharistes dix-huit années plus tard



Fort-Lamy. Hiver 1940-1941 : un émouvant document. Le pilote Le Calvez peint la Croix de Lorraine sur le Blenheim avec lequel il disparaîtra dans le désert. Vingt ans après, son corps fut retrouvé au pied de la croix qu'il avait lui-même peinte

pourrait plus être utilisé pour les transports aériens vers l'Afrique Orientale.

Le lendemain, l'ordre est reçu d'effectuer le maximum de bombardements sur Koufra pour préparer la voie à une attaque décisive des colonnes mobiles. Mais les difficultés du ravitaillement technique, la persistance des vents de sable, et aussi — il faut bien en convenir — l'expérience insuffisante des mécaniciens sur ce type de matériel déjà usagé et corrodé depuis peu, ne facilitent pas la mise en condition de vol des appareils. C'est donc seulement 4 Blenheim qui sont disponibles le 5 février pour bombarder Koufra. Sur ces quatre avions ayant décollé de la piste cahoteuse avant le jour, un seul, celui de Grasset, rentre six heures plus tard, se traînant sur un moteur, son équipage épuisé.

Il en manque trois : celui de Saint-Péresse, commandant la formation, celui de Claron et celui d'Hirleman. Où sont-ils ?

L'observateur de l'équipage Grasset a bien vu un avion, un Blenheim, posé sur une langue de sable au nord de Tekra, dernier poste en territoire français. C'est tout.

L'Armée de Terre est alertée. Le commandant Astier de Vilatte part aussitôt sur un Lysander à la recherche de ses hommes. Il disparaît à son tour et ne reste pas. Inutile de dire que la nuit fut triste à Ounianga.

Mais le lendemain le Lysander rejoint la base après avoir passé la nuit quelque part dans le désert et retrouvé un des Blenheim à court d'essence. C'est celui d'Hirleman. Un autre sera rejoint plus tard par les troupes de terre.

Malgré toutes les recherches effectuées, on n'eut aucune nouvelle du troisième équipage... Il est ici devant nous... Comment sont-ils morts ? Leur avion n'ayant pas été béni, il est hélas horrible de l'imaginer quand on sait que la provision d'eau et de vivres d'une mission dans le désert est prévue pour une quinzaine de jours, quand on a constaté, dix-neuf ans après, qu'il restait encore des boîtes de conserves dont le liquide seul avait été consommé.

La position des corps, tels qu'ils ont été retrouvés, prouve que le lieutenant Claron a été enterré par ses deux camarades. Quel bel exemple de devoir et de sacrifice quand on pense à leur état d'épuisement moral et physique.

L'ancien Chef des Forces Aériennes Françaises Libres peut affirmer ici combien, depuis 1941, nous avions pensé à cet équipage et à leur famille.

Comme la religion chrétienne a eu ses martyrs, la France Libre a eu les siens et c'est pourquoi il n'était pas inutile que nous rappellions, pour les lecteurs d'Icare, le sacrifice de Claron, Le Calvez et Devin.

Général Martial VALJN

Martial Valjn



- CAUDRON 690 "SIMOUN"

ROYAN-MÉDIS . 17 juin 1940.
Ecole de Pilotage 101.

C'est sur 3 appareils de type "SIMOUN" (*)
que SOUFFLET, EZANNO, MOISAN, GAILLET et
PRECIOZI rejoignent l'ANGLETERRE
dans la journée du 17 juin 1940.

Le 12 août 1940 les Forces Françaises
Aériennes sont officiellement créées avec
la formation du G.R.B 1, équipé de
"Blenheim" et de "Lysander".

(*) Le "Simoun" est un appareil d'entraînement à la chasse, monoplane cantilever à
aile basse, revêtu en contreplaqué. Il est monoplace.
Moteur RENAULT 450 C.V.
Vitesse 380/400 km.h.



Les F.A.F.L. vont très tôt participer aux combats. Treize pilotes français sont déjà engagés dans la fameuse "Bataille d'Angleterre" au cours de l'été 1940.

Juillet 1941. - F.A.F.L. -
 North Weald. 242^d Squadron.
 DEMOZAY, assis de face.



Sous le nez d'un "B-26" du Groupe "LORRAINE", Fernand GRENIER, Ministre du Gouvernement Provisoire du Général de GAULLE, félicite un équipage. Derrière lui, DEMOZAY dit "MORLAIX."

Quelque part en Angleterre, Les aviateurs
du Groupe "LORRAINE", des F.A.F.L., commentent
La dernière mission.



"Briefing" et "debriefing" sont de règle avant et
après chaque mission.



Jeannette !
Un officier de renseignement très entouré !
Il est vrai qu'au GROUPE "LORRAINE" on
a toujours apprécié les jolies filles...



RICARDOU, amputé de la jambe droite
continue à voler au groupe LORRAINE
sur "BOSTON".

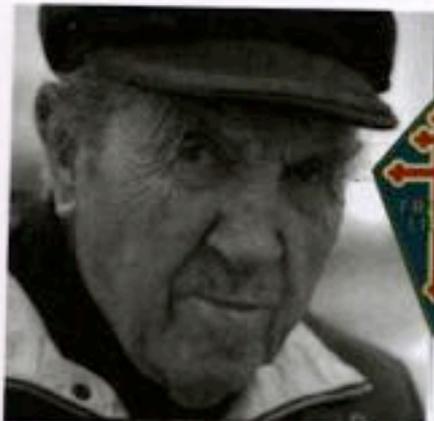
Il disparaît le 4 août 1944 avec
son équipage, en Normandie.

PIERRE : pilote

MORISSOT : radio mitrailleur

CORNEMONO : navigateur

L'ILE de SEIN
" le quart de la France...
Général de Gaulle.



Etre fidèle à ceux qui sont morts,
C'est vivre comme ils auraient vécu,
c'est les faire vivre en nous,
C'est transmettre leur visage, leur voix,
leur message aux autres.
Ainsi la vie des disparus germe sans fin.

*La famille, vous remercie pour les marques de sympathie et d'amitié
que vous leur avez témoignées lors du départ de*

Clet Chevert



1941.

Mission dans le Raz de Sein
pour un "Bristol Beaufort" de
la R. A. F. - Coastal Command.

Rolland Hascoët reçoit la croix d'officier de la Légion d'Honneur

Mercredi matin, au cours d'une discrète cérémonie, à son domicile impasse Saint-Yves, Rolland Hascoët a reçu les insignes d'officier de la Légion d'Honneur.

A 80 ans, Rolland Hascoët est resté alerte et plein de vivacité. Le courage qu'il a su montrer dans les Forces Aériennes de la France Libre, au cours de la Seconde guerre mondiale, n'a d'égal que sa discrétion.

C'est très simplement qu'il évoque ses souvenirs, ceux de l'un de ces hommes engagés dans les tragiques péripéties d'un conflit planétaire, pour la liberté.

Il raconte : « Après un bref passage au réseau de renseignements « Johnny » et recherché par les Allemands, je m'embarquais de nuit à Concarneau sur le chalutier « Vesch Vad » avec trois autres personnes. Après un arrêt au poste de police allemand, fouille du bateau et moments d'émotion (nous étions cachés dans les glacières), nous rejoignîmes, comme prévu, le sous-marin « Sea Lion » au large des Glénan. Un embarquement périlleux par mer agitée. Quatre jours plus tard je débarquais en Angleterre... Après un stage d'entraînement,



Rolland Hascoët, le deuxième à partir de la gauche, devant un « Boston » du groupe « Lorraine », aux armes des Forces Françaises Libres.

je rejoignais le Squadron 342 « Lorraine » où j'effectuais 55 missions de bombardement sur les fameux bimoteurs « Boston » affectés aux FAFL... »

Le commandant Jean Clorec, commandeur de la Légion d'Honneur, volait lui, à la même époque sur quadrimoteur « Halifax », bombardier lourd, dont

les missions visaient les centres industriels allemands et particulièrement la vallée de la Ruhr, cette « vallée heureuse » dont Jules Roy parle dans ses récits.

Au cours de sa 25^e mission, Jean Clorec fut abattu par la chasse de nuit allemande et ne dut la vie sauve qu'à son parachute... Il s'en souvient encore, comme si c'était hier.

Il y avait beaucoup d'émotion dans ces retrouvailles d'une belle fin de matinée où la famille, les amis, les compagnons des années difficiles, s'étaient retrouvés pour féliciter et fêter le nouveau décoré et trinquer encore une fois à la gloire des FAFL et des ailes françaises.

Ile-de-Sein

18 juin 2009

Le 18 juin 1940 célébré sur l'île



De gauche à droite : entre les porte-drapeaux Clot Chevert, Michel Mazéas, Serge Chiarovano, Serge Coatmeur et Philippe Paul.

Philippe Paul, sénateur-maire de Douarnenez, Michel Mazéas, maire honoraire, Serge Chiarovano des Affaires Maritimes, le major Landes commandant la vedette côtière P62J Aber Warch assurant la surveillance maritime ainsi que plusieurs membres du conseil municipal se sont rendus au monument du Mené pour

célébrer l'appel du 18 juin 1940. C'est Serge Coatmeur, premier adjoint de Sein qui a lu l'appel du 18 juin. Après le dépôt de gerbe, les Sénans présents ont entonné le Libera et les élèves de l'école ont chanté le Chant des partisans. Cette cérémonie s'est poursuivie par un pot de l'amitié servi à l'Abri du Marin.

Avec les Français libres, il a effectué 55 missions de bombardement

Résistance : Rolland Hascoët honoré

Au cours d'une cérémonie discrète en son domicile de l'impasse Saint-Yves, Rolland Hascoët a reçu mercredi les insignes d'Officier de la Légion d'honneur des mains du commandant Jean Cloarec, un compagnon d'armes. Michel Mazéas rappelle le parcours de ce résistant engagé dans les Forces aériennes françaises libres (FAFL).

« À 80 ans, Rolland est resté alerte et plein de vivacité. Le courage qu'il a su montrer dans les FAFL au cours de la seconde guerre mondiale n'a d'égal que sa discrétion », note Michel Mazéas, en rapportant les souvenirs d'un homme engagé pour la liberté, « dans les tragiques péripéties d'un conflit planétaire ». Ainsi Rolland Hascoët raconte-t-il à son ami, féru comme lui d'aviation, comment il a rejoint le groupe « Lorraine » : « Après un bref passage au réseau de renseignements « Johnny », et recherché par les Allemands, je



Rolland Hascoët (deuxième à partir de la gauche), devant un bombardier Boston du groupe « Lorraine », aux armes des Forces françaises libres.

m'embarque de nuit à Concarneau sur le chalutier Veach-vad avec trois autres personnes. Après un arrêt au poste de police allemand, un moment d'émotion avec la fouille du bateau : nous sommes cachés dans la glacière du ba-

teau. Finalement, nous rejoignons comme prévu le sous-marin Sea-Lion au large des Glénan. L'embarquement est périlleux car la mer est agitée. Quatre jours plus tard, je débarque en Angleterre où, après un stage d'entraînement, je re-

joins le Squadron 342 « Lorraine ». L'escadrille affectée aux FAFL est équipée de bimoteurs Boston, bombardiers plus légers que ceux sur lesquels volait le commandeur de la Légion d'honneur Jean Cloarec, qui vient de lui remettre les insignes d'officier. Le commandant Jean Cloarec naviguait à cette époque en effet sur les quadrimoteurs Halifax, bombardiers lourds dont les missions visaient les centres industriels allemands et particulièrement la vallée de la Rhu, cette « vallée heureuse » dont parle Jules Roy dans ses récits. Jean Cloarec a été abattu par la chasse de nuit allemande au cours de sa 25^e mission et n'a dû la vie sauve qu'à son parachute (il s'en souvient comme si c'était hier). Rolland Hascoët accomplira, lui, 55 missions de bombardement sur les Boston. Mercredi, il y avait beaucoup d'émotion lors des retrouvailles des deux compagnons en cette matinée où la famille, les amis des années difficiles, se sont réunis pour fêter le nouveau décoré et trinquer encore une fois à la gloire des FAFL et des ailes françaises.

De Ris en Rhu

Saccage au cimetière Saint-Jean : les deux adolescentes relâchées

(Lire en page 6)

Information sur le mouvement Attac, samedi 10

Le mouvement Attac se définit lui-même comme « le résultat du refus d'une pensée économique unique, d'une décision monopolisée par des « élites » plus arrogantes qu'expertes et d'une sujétion de la démocratie à l'autocratie financière ». L'association, organisée nationalement et localement, se propose de reconquérir les espaces « perdus par la démocratie au profit de la prépondérance financière », de redonner la prépondérance à la politique, de freiner la spéculation internationale « qui ruine les pays émergents et provoque des licenciements massifs en Oc-

cident », de lutter contre les paradis fiscaux. Refusant l'étiquette de mouvement « anti-mondialiste », Attac émet le souhait de construire « une mondialisation différente, d'abord au service des hommes et bâtie sur d'autres fondements que ceux de la logique économique mercantile ». Une réunion d'information sur ce mouvement, durant laquelle sera projeté le documentaire « L'autre mondialisation » (suivi d'un débat), est organisée samedi 10 à 17 h à la MJC.

Renseignements auprès de Marie-Christine Lecorre au 02 98 92 09 53.

Les gardiens de la Stella en stage intensif



Marché : André Le Grand à l'écoute des commerçants



Si les deux marchés douarnenistes s'éloient un peu, ceux de Tréboul respirent...

Dans notre édition de mardi, nous évoquons la pétition qui circule sur les marchés de la ville. Les commerçants ambulants s'inquiètent de voir « périllicite » le marché du lundi et surtout celui du vendredi à Douarnenez. Contacté par la rédaction, André Le Grand, l'adjoint à l'économie, aux commerces et au tourisme, se dit conscient du problème. « Je suis prêt à discuter avec les commerçants et à trouver avec eux des solutions pour redynamiser le marché, surtout celui du vendredi »

terrogeons sur la possibilité de déplacer les ambulants du vendredi sur une autre place, à un autre endroit en ville, plus près des halles... » Mais pour la municipalité, il faut que la réflexion se fasse en concertation avec les commerçants. « Nous sommes ouverts et prêts à discuter avec les représentants de ces commerçants qui doivent aussi être associés au plan d'aménagement du centre ville. Nous ne laissons personne sur le bord de la route. S'il y a des

Rolland HASCOËT reçoit la Croix d'Officier
de la Légion d'Honneur.

Mercredi matin, au cours d'une cérémonie discrète,
Rolland HASCOËT a reçu des mains du Commandant
Jean CHOAREC les insignes d'Officier de la Légion
d'Honneur.

A 80 ans, Rolland est resté alerte et plein de
vivacité. Le courage qu'il a su montrer dans les
F.A.F.L., au cours de la Seconde Guerre Mondiale,
n'a d'égal que sa discrétion.

C'est très simplement qu'il évoque ses souvenirs,
ceux de l'un de ces hommes engagés dans les
tragiques péripéties d'un conflit planétaire, pour la liberté.

Il raconte simplement :

« Après un bref passage au réseau de renseignement
"Johnny" et recherché par les Allemands, je m'embarquais
de nuit à Lorient sur le chalutier "Veach Vad"
avec trois autres personnes. Après un arrêt au poste de police
Allemand, faillie du bateau et moment d'émotion,
(nous étions cachés dans les glacis), nous rejoignîmes, comme
prévu, le sous-marin "Sea Lion" au large des Glenans.
Embarquement pénible par mer agitée. Quatre jours
plus tard je débarquais en Angleterre...
Après ^{un stage} entraînement je rejoignis le Squadron 342
"Lorrain" où j'effectuai 55 missions de bombardement sur
les fameux bimoteurs "BOSTON", affectés aux F.A.F.L.

Le Commandant Jean CHOAREC, Commandeur de la
Légion d'Honneur, relate, lui, à la même époque
sur quadrimoteur "HALIFAX", bombardier lourd,

dont les missions visaient les centres industriels allemands et particulièrement la vallée de la RHUR, cette " Vallée heureuse " dont Jules ROY parle dans ses récits.

Au cours de sa 25^e mission, Jean CLOAREC fut abattu par la chasse de nuit allemande et ne dut la vie sauve qu'à son parachute ... Il s'en souvient encore, comme si c'était hier.

Il y avait beaucoup d'émotion dans ces retrouvailles d'une belle fin de matinée où la famille, les amis, les compagnons des années difficiles, s'étaient retrouvés pour féliciter et fêter le nouveau décoré et trinquer encore une fois à la gloire des F. A. F. L. et des ailes françaises.

Photo absente

Photo : Le 2^{ème} à partir de la gauche, Roland HASCOËT devant un " BOSTON ", du groupe " LORRAINE ", aux armes des Forces Françaises Libres.

Mont-l'Abbé et le Pays bigouden

Il y a soixante ans, la mission périlleuse du « Veac'h Vad »

Le 26 novembre 1941, il y aura bientôt soixante ans, le « Veac'h vad », chalutier de Saint-Guénoùl alors basé à Concarneau, aidait quatre résistants à quitter la France pour rejoindre un sous-marin britannique. Sébastien Briec avait alors 14 ans. Il était mousse sur le chalutier de son père. Et il se souvient...

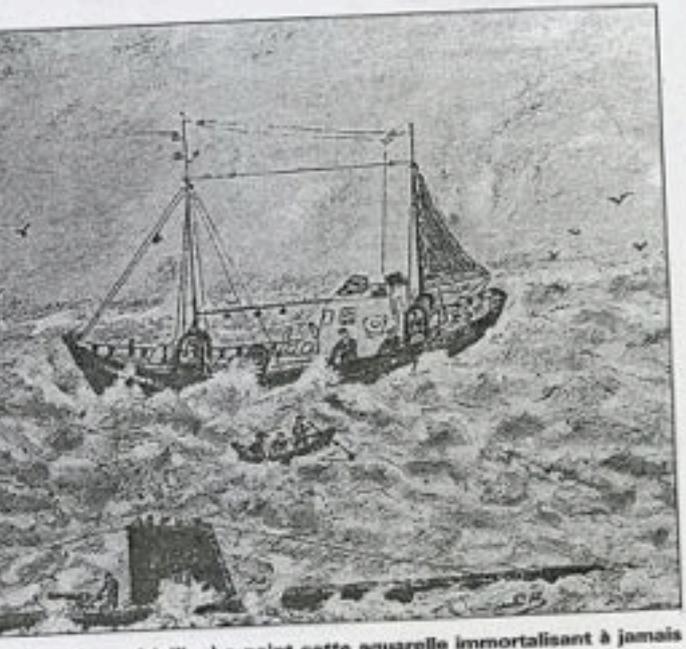
Soixante ans après, Sébastien Briec n'a rien oublié. Depuis des années, il rassemble tous les documents se rapportant à cette folle nuit du 26 novembre 1941. Tout est conservé dans un dossier, posé sur la table de la salle à manger, dans son appartement de Concarneau. Des textes, des photos, des témoignages, des certificats, des récits d'historiens...

« Bon voyage »

« Veac'h Vad ». « Bon voyage » en breton. Tout un symbole. Et le récit commence... « Mon père était patron pêcheur et armateur de ce bateau, raconte Sébastien Briec. Un chalutier de 18 m, construit en 1938... L'histoire débute en fait le 24 novembre 41. J'étais alors mousse sur le Veac'h Vad. Nous étions onze à bord. Dans l'après-midi, nous avons appareillé de Saint-Guénoùl, direction Concarneau. Le 25, c'était la journée ravitaillement. On devait partir le 26. Mais le soir, M. Nader, le député-maire de Concarneau, est venu voir mon père. Le réseau de résistance Johnny (1) avait un problème. Le chalutier « Malgré tout », du Guilvinec, n'était plus disponible pour une opération prévue le lendemain. Il fallait un bateau de secours. C'est le nôtre qui fut choisi ».

« Pas le choix »

Sébastien Briec père est alors conduit à Quimper, où des responsables du réseau vont longuement l'interroger. « Là, on ne lui



48 ans après les faits, Sébastien Briec (en médaillon) a peint cette aquarelle immortalisant à jamais cette journée du 26 novembre 1941.

laissera pas le choix. Soit il acceptait la mission, soit il était éliminé ».

Cette mission est dangereuse. Il s'agit d'embarquer quatre résistants, pour les remettre à un sous-marin britannique, au large de Penmarc'h. Leurs noms : Robert Alaterre, consul de France au Canada; le pharmacien Jean Lavalou, du Guilvinec; le fils du Dr Vourc'h, conseiller général; et Rolland Hascoët, de Douarnenez.

« Pour ne pas nous inquiéter, mon père n'avait prévenu personne à bord, continue Sébastien Briec. Il ne nous a informé qu'une fois au large. Les quatre hommes étaient cachés dans la glacière et le 26 au matin, nous avons appareillé ».

Frayeurs et difficultés

Les frayeurs se succèdent. Au contrôle, en sortant du port, d'abord. Puis en apercevant un bateau, qui s'avérera n'être qu'un autre chalutier. A bord, tous sont tendus.

Puis viennent les difficultés. Le temps est mauvais. Et les Britanniques n'ont pas été informés du changement du bateau. « Pen-

dant des heures, nous sommes restés sur le lieu de rendez-vous, à 70 milles dans le surlit des Glénan, en faisant le signal convenus. Et ce n'est que vers 1 h du matin que nous avons vu un périscope tourner autour de nous ».

Très méfiant, le commandant du « Sea Lion », le sous-marin, va se montrer autoritaire avec les pêcheurs bigoudens. Le temps interdit tout transbordement bord à bord. Le Veac'h Vad percute le Sea Lion, et c'est l'accident, la voie d'eau sur bâbord arrière. Finalement, la première partie de la mission est une réussite. Reste à ramener à Concarneau toute une cargaison d'armes, d'émetteurs, de courrier.

« Mon père a alors quand même voulu mettre le chalut à l'eau, se souvient M. Briec. Mais nous avons croché, et la potence arrière s'est pliée ». Un incident qui va tromper les Allemands, surpris de voir rentrer le bateau au port après seulement deux jours de « pêche », s'ils n'avaient vu les dégâts.

Une petite aquarelle

Pendant des mois, le Veac'h Vad va poursuivre ses missions, pour le réseau Johnny. C'est dans le cadre de l'une d'entre elle qu'il coulera, le 4 octobre 42, à Belle Ile, provoquant la mort de quatre marins. Les deux Sébastien Briec, le père et le fils, poursuivront leur métier, tout en restant intégrés au réseau. Après la Libération, tous deux seront décorés de la médaille de la France libre et de la médaille de la Résistance française.

De cet épisode, il ne reste que ces médailles. Des souvenirs conservés dans un dossier et gravés dans l'esprit de Sébastien Briec, zuzi. Et une petite aquarelle, peinte par l'ancien mousse 48 ans après les faits, et accrochée dans le salon. Un tableau unique, représentant un sous-marin, un chalutier et un petit canot, dans une mer démontée...

Olivier Desveaux

(1) Ce réseau de renseignements se chargeait notamment de l'organisation des liaisons entre les résistants et les alliés, avec l'aide des bateaux de pêche de Saint-Guénoùl, Le Guilvinec et Lesconil.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

MARINE NATIONALE.

ÉQUIPAGES DE LA FLOTTE.

BREVET⁽¹⁾ élémentaire DE Pilote d'Aviation

Les soussignés Membres de la Commission d'examen du Brevet élémentaire de Pilote certifient que le (s) **Matelot d'Équipage élève-Pilote, Comman Jean, Névi, Gabriel, Louis**⁽²⁾ immatriculé au B. M. R. de Cherbourg sous le N° 6330.C.44 né à **Neuilly sur Seine (Seine)** le 31 Octobre 1927, a justifié devant eux de l'instruction théorique et pratique nécessaire pour obtenir le brevet (s) élémentaire de Pilote d'Aviation et être admis à servir en cette qualité.

Fait à LONDRES

, le 21 Novembre 1946

Les Membres de la Commission d'examen,

Le Président de la Commission,
Le Capitaine de Corvette DELORT



Le Lieutenant de Vaisseau GUILLEVIC

GUILLEVIC

Le Lieutenant de Vaisseau de PONTYVIEZ

PONTYVIEZ

(1) A joindre : provisoire, élémentaire ou définitif.
(2) Grade, nom et prénoms.
(3) Immatriculé au Bureau maritime de recrutement de

DÉCRET
DU 17 JUILLET 1908
refondu
le 15 juillet 1914
ARTICLE 218.

Le 27 Août 2003

Texté adressé à la Presse
O-F et TELEGRAMME de Douarnenez

NECROLOGIE

Au moment où nous commémorons le souvenir des combats du 26 Août 1944 à LESVEN nous apprenons avec émotion et tristesse le décès de notre ami LEON ANCEL qui lui aussi ce 26 Août 1944 au commandement de son sherman « MASSAOUAH n° II » libérait la capitale.

Léon ANCEL, 20 ans en 1940, n'accepte pas ni le honteux armistice de Pétain, la défaite, l'asservissement ni l'occupation. Dès le S.O.S lancé de LONDRES par la France en perdition le 18 JUIN 1940, Léon embarque dans la nuit du 18 au 19 Juin sur le premier bateau de Douarnenez qui répond au message du Général DE Gaulle, le « TREBOULISTE » de François L'HELGUEN. Engagé volontaire pour la durée de la guerre, Léon ANCEL va parcourir le chemin de l'Honneur de la 1^{ère} Division de FRANÇAIS LIBRES dans la 1^{ère} compagnie des chars. Parti d'Angleterre le 20 Octobre 1940 après la tentative de raliement de DAKAR, il franchira les douloureuses étapes de FREETOWN en SIERRA LEONE ; DOUALA ; DURBAN (Océan Indien) PORT-SOUDAN ; MASSAOUAH ; SUEZ, ERYTREE, ELIOPOLIS en EGYPTE ; KASTINA en PALESTINE.

A partir du 17 JUIN 1941 va commencer la campagne du LEVANT (SYRIE-LIBAN) pour la 1^{ère} Brigade de Français Libres qui auront en face d'eux les Français restés fidèles à PETAIN. Combats fratricides, sur la route de DAMAS où Léon perdra plusieurs camarades dont Jean ANSQUER d'ESQUIBIEN qui aura les deux jambes sectionnées par un obus vichyste à l'attaque du village de JDAIDET AARTOUS. Quelques jours après, Léon ANCEL et quatre autres tankistes sont fait prisonniers par les soldats du Général DENTZ. Enchaînés on parle d'exécution lorsqu'arrive la signature définitive de la « Convention » de Saint-Jean-d'ACRE le 24 Juillet 1941. Léon et ses camarades retrouveront la liberté et les Français Libres au LIBAN. Avant Noël 1941, départ pour la LYBIE jusqu'en Juin 1942. EL ALAMEIN en EGYPTE-campagne de TUNISIE jusqu'en Juin 1943 puis LEON ANCEL va quitter la 1^{ère} Division de Français Libres pour être affecté au MAROC pour la formation de la 2^{ème} Division Blindée (2^{ème} D.B). Envoyé en Angleterre pour exercice inter-alliés, il débarque en NORMANDIE le 1^{er} Août 1944

Quatre chars pour le parcours LE CAIRE-ALLEMAGNE

Léon ANCEL-mécanicien donc conducteur de char recevra d'abord le :

« KENAVO » : crusader anglais au commandement de MENA près du CAIRE en AVRIL 1942-barbotin détruit à EL ALAMEIN par obus de 52.

« MASSAOUAH » : sherman américain, touché le 15 Août 1944 à ECOUCHE.

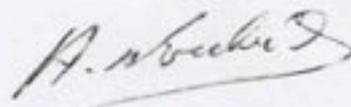
« MASSAOUAH II » : à essence, toujours au 501 Compagnie de chars

« BIR- HAKEIM » pour remplacer Jean BARRE de DOUARNENEZ tué en ALSACE. C'est sur ce char que Léon terminera la campagne d'Allemagne jusqu'au nid de l'aigle de BERCHTESGADEN en AVRIL 1945.

Un long parcours glorieux mais souvent douloureux, parsemé du sang de tant de ses camarades restés dans la sable des déserts, dans la boue de NORMANDIE, sur le pavé de PARIS ou dans la neige d'ALSACE. Léon ANCEL était le seul survivant du « TREBOULISTE » puisque Joseph GUILLOU, quartier maître au Régiment Blindé de Fusiliers-Marins a été brûlé dans son char à MASEVAUX-ALSACE le 24 Novembre 1944.

Nul doute que ses amis des F.F.L et ses nombreux compatriotes de toute la région lui rendront un émouvant hommage à ce pur combattant remarquable de modestie, aujourd'hui Jeudi 28 Août à 10 H 30 à l'église du Sacré Cœur de DOUARNENEZ.

KENAVO LEON



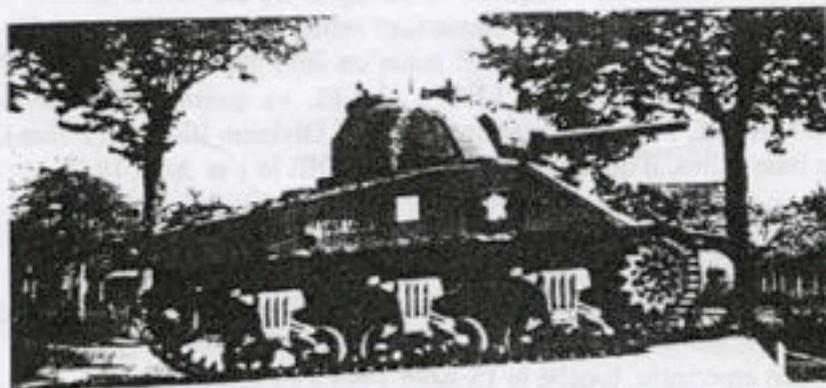
LES QUATRE CHARS DE LÉON

Ce *Crusader* anglais, reçu au camp de Ména dans la banlieue ouest du Caire à la mi-avril 1942, douze cylindres en V, ancien moteur d'aviation «Liberty» de trois cents chevaux, vitesse de pointe soixante-cinq kilomètres à l'heure, abritant qua-



Collection Léon Ancel

tre personnes, s'appelle *Kenavo* («au revoir» en breton). On y voit de gauche à droite : Léon Ancel de Douarnenez, pas encore vingt-deux ans, mécanicien, c'est-à-dire pilote, Louis Léonard, presque vingt, le chargeur-radio, au fond Jean Mahéo, le sergent lorientais de vingt-quatre ans bientôt, chef et parrain du char, qui fut de la Norvège. Plus bas, Jean Meyrieux, le tireur de son âge.



Le Massaoush, restauré, perpétue à Écauché le souvenir de la Libération de la ville, dont il fut l'un des grands acteurs.

(2) Témoignages de Léon Ancel, d'une précision remarquable, et détails puisés ici et là dans «Le chemin le plus long», *op. cit.*

• C'était peu avant que le Thunderbolt (la foudre), chasseur-bombardier américain commît l'erreur d'attaquer le Bar Hakeim en retrait de la fourche. Les équipages avaient adressé des signes d'amitié au pilote, et les chars arboraient les panneaux à la couleur du jour... Mais une bombe détruisit la maisonnette du garde-barrière tout à côté, tuant une fillette de quatorze ans. Un des gros éclats tua aussi sur le coup Paul Le Guirreec le Concarnois, premier mécanicien, et le tireur Henri Wigishoff, la tête scalpée, mourut à peine arrivé au poste de secours. Tragique méprise. Elle précédait de douze jours, et le rapprochement est troublant, le drame qui allait coûter la mort de six résistants de Douarnenez au retour du combat de Lesven dans le Cap Sizun (notion 5, p. 505-512)... Là aussi il s'agira de Thunderbolt.

LE BRAS Corentin - né le 5 Avril 1920 à QUEMENEVEN (Finistère)
Domicilié à QUIMPER - 45 bis, route de Locronan

Résumé chronologique des actions individuelles ou en groupe au titre de la résistance à l'occupation allemande pendant la guerre de 1939-1945.

Pour mémoire : Activité militaire antérieure à la Résistance:

Engagement pour la durée de la guerre à l'Intendance Militaire de QUIMPER le 27 Novembre 1939 - Renvoyé dans ses foyers le 7 Septembre 1940.

A partir de Janvier 1941 - Région du Finistère - Recrutement et propagande antinazie, notamment dans les milieux étudiants, avec 4 camarades :

Monsieur VIGOUROUX Jean, de QUIMPER - Chef de Bataillon Honoraire, Officier de la Légion d'Honneur, ancien de la 9e DIC (1ere Armée) - à l'époque instituteur à PRI-MELIN

Monsieur CADIOU Yves, de LAMPAUL-PLOUARZEL, ancien des Forces Aériennes Françaises Libres (Groupe Lorraine) - Tué en Indochine.

Monsieur BOULIC Joseph, de RIEC SUR BELON, ancien des Forces Aériennes Françaises Libres (Groupe Lorraine) - Actuellement à NIZON.

Monsieur RICU Etienne, de MORLAIX, Commandant de réserve de l'Armée de l'Air. Actuellement à MORLAIX-PLOUJEAN.

15 Février 1942 - Adhésion au mouvement "Vengeance" sous le pseudonyme d'Edmond Dossin.

Août 1942 - Contact avec Jo MEINGAN par l'intermédiaire de Corentin EVEN (mort en déportation).

Etablissement permanent de rapports détaillés sur les effectifs et les activités des terrains d'aviation de Pluguffan et de Morlaix-Ploujean où stationne un Groupe de Chasse allemand (circulation dans tout le Finistère avec de faux papiers d'identité).

Octobre 1942 - Contact avec Maurice BRIAND et son Groupe "MARCEAU". Réunions et étude de projets de sabotage.

Février 1943 - Réfractaire au S.T.O. - Réfugié temporairement à Lampaul-Plouarzel chez Monsieur CADIOU Yves.

12 Mars 1943 - Tentative d'évasion en Angleterre par l'intermédiaire de la filière de Monsieur SIBIRIL de Carantec, en compagnie de Monsieur CADIOU Yves et de Monsieur BOULIC Joseph. La tentative échoue après 6 jours d'attente à Carantec.

Fin Mars 1943 - Deuxième projet d'évasion par l'Espagne en compagnie de Monsieur Jean Vigouroux. Ce dernier est arrêté et emprisonné à Figueras.

Juin 1943 - Armé par Monsieur RICU Etienne, de Morlaix.

Juillet 1943 - Récupération d'armes sur des soldats allemands dans la banlieue de Quimper avec Jacques MAILET ou Henri POULIQUEN.

20 Juillet 1943 - Abandon définitif du domicile familial, sur le conseil de Corentin Even. Réfugié provisoirement au moulin de Troheir.

1er Septembre 1943 - Départ au maquis avec le Groupe MARCEAU (Chapelle de la Lorette)

Octobre 1943 - Ravitaillement du maquis en denrées alimentaires (pillage du dépôt allemand de l'école de la rue du chapeau rouge à Quimper), et en vêtements chauds, canadiennes et bottes (prélèvement au dépôt de la marine de Vichy à l'orphelinat de la rue bourg les bourgs à Quimper).

Même époque : Prélèvement des tickets d'alimentation nécessaires dans les mairies de Kerfeunteun, Penhars, Ergué-Gabéric, Brieç.

Novembre et Décembre 1943 - Expéditions de désuasion chez les collaborateurs notaires et les trafiquants du marché noir à Pont-L'Abbé, Concarneau, Brieç, Landudal.

Même époque : Déboulonnage des rails de chemin de fer sur les lignes de Brest et Douarnenez.

Janvier 1944 - Le groupe MARCEAU se met aux ordres du Colonel BERTHAUD, Chef Départemental des F.F.I. Nommé provisoirement chef du groupe (seul militaire gradé).

Membres du groupe à cette époque :

André PELLE (Max) - A donné son nom à un square de Douarnenez.

Georges VAZEL (Lulu)

Jacques MAILLET (Jack) - Tué à Penhuat

Henri POULIQUEN (Ernest) - Tué à Telgruc

Louis BURKEL (Loulou) - Mort en déportation

Alain CONAN (Arthur) - arrêté par la Gestapo et échappé du train

André LUCAS (Oscar) - Tué en combat au maquis

Alain Le Bras (François) à Penhuat

Henri Julien (Paul) "

23 Février 1944 - Réception, transport en camion et dégraissage des armes parachutées au maquis de la Lorette. Entraînement des jeunes du groupe au maniement des armes et explosifs.

Fin février et début Mars 1944 - Répartition des armes dans les maquis de Pont-L'Abbé, Douarnenez, Rosporden; Bannalec, Scaër, Carhaix, par divers moyens de transport. Instruction des résistants de ces maquis et expéditions punitives contre les collaborateurs notoires de ces villes.

Même époque : Attentats à l'explosif contre les voies ferrées des lignes de Brest et Douarnenez.

Fin Mars 1944 - Attaque manquée de la prison de Mesgloaquen, sous les ordres du Colonel BERTHAUD et avec l'aide du groupe de Loctudy.

Même époque : Pose de charges explosives et destruction du S.T.O (déjà détruit antérieurement par Maurice BRIAND et son groupe), et des centres de propagande de la L.V.F. et de Doriot, Boulevard de Kerguelen et avenue de la gare à Quimper.

2 Avril 1944 - Changement de maquis (vers Kérivoal, puis le Stangala le 6). Le maquis de la Lorette est investi par les allemands quelques jours après.

25 Avril 1944 - Exécution d'un milicien indicateur de la Gestapo de Quimper par le groupe MARCEAU. (MASSOTTE)

26 Avril 1944 - A la suite de cette exécution, arrestation par la Gestapo de Pierre et André MAILLET et de Alain et Georges CONAN.

27 Avril 1944 - Changement de maquis (Landudal). Le gendarme Prosper prend le commandement du groupe, mais chacun a sa semaine de responsabilité.

Début Mai 1944 - Attentats à l'explosif contre les voies ferrées avant Quimper et sur la voie Quimper-Brest.

16 Mai 1944 - Lors d'un changement de maquis (vers Le Juch), destruction de postes de repérage gonio à la commandantur de Briec. Embuscade allemande avant Landrevarzec 4 morts et 9 blessés ennemis. Jacques MAILLET blessé à l'aîne - Corentin LE BRAS blessé à la tête et à la jambe gauche (blessures sans gravité).

21 Mai 1944 - Louis BURKEL (Loulou) ayant perdu son sac de camping avec des papiers d'identité dans l'embuscade de Briec, est arrêté à la gare de Quimper et déporté (mort en Allemagne)

6 Juin 1944 - André LUCAS (Oscar) est tué dans un combat près de Plogestel. Georges VAZEL (Lulu) en réchappe de justesse.

Juin 1944 - Attentats à l'explosif sur les lignes de Brest et de Nantes (trains de matériel et de troupes dérailés.)

20 Juin 1944 - Le groupe MARCEAU est divisé par le Colonel BERTHAUD pour l'instruction des résistants. Affecté à Douarnenez à partir du 27 Juin aux ordres du Capitaine HELIAS, quitte le P.C. de Penhoat le 24 Juin.

27 Juin 1944 - Attaque allemande du P.C. de Penhoat (5 morts, dont Jacques MAILLET, Alain LE BRAS et Hervé JULIEN, du groupe MARCEAU). Les maquis de Guélen et de Kergrenn sont également détruits.

du 27 Juin au 30 Août 1944 - Affecté à la 2e compagnie Libération du Bataillon de Douarnenez - Combats contre les troupes d'occupation et libération du secteur de Douarnenez. Prise de l'aérodrome de Pluguffan sans destruction des installations.

1er Septembre 1944 - Nommé Aspirant par le Colonel BERTHAUD (Grade homologué par le Ministre de l'Air).

Pour mémoire : Activité militaire postérieure à la Résistance :

30 Septembre 1944 - Reappelé dans son arme d'origine - Affecté au 61e A.D.G. intégré au 1st Tactical Air Force américain, puis au 1er Corps Aérien Français, rejoint la Première Armée Française du Général de LATTRE de TASSIGNY à Lyon. Campagne d'Alsace et d'Allemagne jusqu'à Spayer (Palatinat). Démobilisé à Reutlingen (Wurtemberg), le 19 Février 1946.

Devant ces explications reconnues fondées, mes visiteurs (auxquels s'était joint Charlot HELIAS, Chef du secteur de Ploaré, mouvement Libération) s'excusent d'avoir agi un peu vite et de m'avoir, en quelque sorte, démonté de mon commandement. Tous les trois me jurent obéissance pleine et entière et insistent pour que j'obtienne un armistice local ou tout au moins une trêve d'armes qui limiterait les dégâts.

21 heures : Lorsque j'ai voulu entreprendre cette démarche, j'ai appris que le curé de Ploaré parlementait déjà avec l'autorité allemande, avec l'accord d'autres membres de la Résistance non mandatés. Ceci prouve bien l'indiscipline que je vous signalais, dans mon rapport du 23 juin : "le tempérament "cabochard" des Douarnenistes se plie mal à la discipline : ils se rallient à la Résistance avec la seule pensée de faire la guerre aux Boches, mais de la faire à leur façon, c'est à dire : quand ils le désirent, où ils le désirent et comme ils le désirent".

Dans ces conditions, je n'avais plus qu'à rejoindre mon P.C. et attendre les résultats.

La seconde requête échoue comme la première et, au cours de la nuit, la section FTP, paraissant se désintéresser de la partie militaire, arrête une trentaine de personnes suspectes de collaboration et les enferme dans le même local que les prisonniers de guerre allemands.

Pendant ce temps, mes maquisards alertés rentrent à Douarnenez. Ceux du Bois du Névet obtiennent la reddition de l'île Tristan où quelques Boches restaient isolés tandis que ceux du corps-franc "Marceau" s'attaquent par-ci, par-là aux Boches arrivant de tous côtés - comme je l'avais prévu -. Une section du même corps-franc s'empare de trois camions chargés de 4 tonnes de dynamite destinée à faire sauter le port, ceci très important, et d'autres groupes isolés attaquent les casemates de la côte.

Sur le littoral, à l'Ouest de Tréboul, les points de défense allemands sont attaqués et enlevés.

5 AOUT 1944

5 heures 30 : Une cinquantaine de Boches descend de la Kommandantur de Ploaré et se rend à Douarnenez. Nos hommes se postent aussitôt dans la rue Jean Jaurès pour les arrêter.

5 heures 45 : Les Boches ouvrent le feu, les nôtres se camouflent dans l'encoignure des portes. L'échange des coups de feu se prolonge jusqu'à 6 h 30.

6 heures 30 : Les Boches reculent et se retranchent à la Kommandantur et autour des "Plomarch" jusqu'à la mer.

7 heures 30 : Un convoi de 7 camions allemands venant de la Pointe du Raz a réussi à pénétrer en ville et remonte la rue Jean Jaurès. Il est aussitôt pris sous le feu nourri des FM qui neutralisent un véhicule (1 tué, 4 prisonniers). Les autres camions filent vers la Kommandantur et y apportent de nouveaux renforts.

8 heures 30 : Le calme semble être revenu, mais déjà on signale des infiltrations allemandes dans la hêtraie des "Plomarch" en direction du port. Théo Le Doaré, lieutenant parachuté, chargé de mission par Londres, va au-devant des Boches avec un FM et les rafales fauchent le bois. Les Boches se replient mais restent derrière un talus d'où ils sont très menaçants.

La fusillade continue de part et d'autre jusqu'à 10 heures, mais nos munitions s'épuisent et les Boches, fort nombreux, retranchés et puissamment armés, peuvent nous écraser d'un moment à l'autre. Heureusement, ils nous croient très armés et ils ont peur de nous.

Ils possèdent un petit obusier qui tire en moyenne toutes les cinq minutes (il pourrait le faire plus souvent).

Les effets des projectiles sont terribles et nous comptons déjà 8 combattants morts et plus de 25 blessés.

10 heures 05 : Le Lieutenant Chancerelle, accompagné du chef du corps franc "Marceau" (André Pellen, ex. Max) vient me rendre compte de leur situation désespérée. Ils insistent auprès de moi et me supplient de tenter quelque chose auprès du commandant allemand pour arrêter ou suspendre le combat.

Dans l'ensemble, la population locale est du même avis et me fait confiance sans connaître ma situation exacte du point de vue de la Résistance.

Revêtu de mon uniforme, je me rends aussitôt aux premières lignes et les parcours d'un bout à l'autre. Les balles ennemies sifflent de toutes parts et nous y répondons de façon espacée pour économiser nos dernières cartouches.

La situation n'est vraiment pas brillante et j'estime qu'elle ne fera qu'empirer. Je crains surtout l'arrivée de nouveaux renforts.

Bien qu'il m'en coûtât beaucoup d'adopter une pareille attitude et de chercher à traiter avec un ennemi abhorré, je me résigne néanmoins, en raison des morts dont le nombre ne pouvait que s'accroître. Mais je ne parlerais qu'en tant que fonctionnaire Français ayant la qualité d'un officier,

n'engageant ainsi que ma fonction normale et laissant intacte celle de Chef de la Résistance.

11 heures : Muni d'un pavillon blanc, je traverse les lignes de combat et me présente à la Kommandantur de Ploaré. Le Maire de Douarnenez a tenu à m'accompagner.

En rentrant dans la cour, je m'aperçois vite qu'il s'agit d'une véritable forteresse. Plus de 20 mitrailleuses lourdes sont disposées derrière le mur de clôture et des tas formidables de cartouches sont auprès de chacune d'elles. Le tireur et le servent sont protégés par des trous d'hommes. Derrière l'immeuble, des Boches disposent des mines en dedans des fils de fer barbelés et le petit mortier de 47 mm, largement approvisionné, lâche son obus habituel.

Quoiqu'il en soit et bien que j'aie affaire à une brute malheureusement trop connue dans le pays, je ne parlerai pas en vaincu.

J'aborde la conversation en adressant les paroles suivantes au commandant allemand : "Pratiquement, vous avez perdu la guerre sur le plan général et la Bretagne étant coupée, votre prise en captivité n'est plus qu'une question d'heures."

Il ne le conteste pas et en apparaît très affecté. J'en profite pour poursuivre : "Il ne servirait donc à rien de prolonger un combat qui augmenterait le nombre des victimes des deux côtés sans rien changer au résultat final". Il ne s'opposa pas à un accord et, pour bien marquer son désir, il ordonne à ses troupes de cesser le feu immédiatement. J'en fais autant.

La discussion s'engage sur l'accord quant au fond. Je lui propose de se rendre purement et simplement et me porte garant qu'il sera traité en prisonnier de guerre, ainsi que tous ses hommes jusqu'à l'arrivée des Alliés.

Il sourit, et me montrant ses décorations et ses écussons, il me prie de ne pas le mettre sur le même pied que les hommes de la Gast. Il ajoute qu'il n'a rien demandé et qu'il est tout prêt à reprendre le combat.

"Nous aussi, nous possédons des armes, lui dis-je, et si vous restez ici, le combat recommencera et ne se terminera qu'après épuisement du plus faible. Je vous encourage donc à quitter Douarnenez le plus tôt possible, étant bien entendu qu'il s'agirait d'un départ définitif.

Cette formule ne lui déplait pas, mais il reste à en fixer les modalités. Après quelques minutes de discussion, nous tombons d'accord sur les points suivants :

- 1) Echange des prisonniers faits de part et d'autre (nous avons 79 Allemands et eux 9 Français).
- 2) Les combattants français conservent toutes les armes prises aux Allemands, mais rendront le bagage personnel de chaque homme.
- 3) La formation allemande doit quitter Douarnenez dans les 4 heures qui suivront le moment où l'accord sera signé. Le commandant allemand s'engage à faire 15 kilomètres en direction de Châteaulin sans tirer un coup de feu. Toutefois, si la formation est attaquée, elle se défendra.
- 4) Un homme de confiance délégué par moi accompagnera cette formation jusqu'à Locronan (7 km) pour constater le respect des accords. Il voyagera librement en automobile.
- 5) Les clauses de cet armistice sont valables dans un rayon de 15 km autour de Douarnenez (cette clause a permis de sauver la vie de 4 hommes de Locronan sur le point d'être fusillés, dont le Maréchal des Logis chef de gendarmerie de Locronan, chef militaire dudit canton).

Ces conditions étaient, sinon satisfaisantes, du moins honorables puisque nous conservions les armes allemandes, ce qui, malgré les vieux modèles, était tout de même intéressant et que, d'autre part, nous obtenions la libération des prisonniers.

11 heures 30 : Bien que j'eusse tous pouvoirs et que je sois certain d'une acceptation ultérieure, je désirais cependant avoir l'accord du Conseil local de la "Résistance" et je me dispose à sortir de la Kommandantur lorsque le poste de veille allemand installé sur le toit signale l'arrivée sur la route de Pouldergat d'une importante formation allemande ou plutôt russe-mercenaire qui avait déjà pris Pouldavid à 2 km dans le sud de Douarnenez.

Le commandant allemand m'informe aussitôt que l'officier qui se trouve à la tête de cette formation avait le commandement sur lui et que le nouvel arrivant qui était engagé contre des forces françaises était seul qualifié pour conclure la cessation du combat dans la zone.

Toutefois, tenant compte de l'engagement pris par lui, ses propres troupes ne tireront plus et les 9 Français qu'il détient (3 étaient mes agents de liaison pour la presqu'île de Crozon) seraient considérés comme prisonniers de guerre. Je conserve néanmoins mes lignes de défense devant la Kommandantur, ma confiance étant plutôt limitée, comme il convient en pareil cas.

11 heures 45 : Je connaissais trop bien malheureusement la piteuse défense de Pouldavid (1 mitrailleuse, 7 vieux fusils pris le jour précédent à la Gast et très peu de munitions). Reprenant mon pavillon blanc et accompagné d'un

officier allemand parlant Français et Russe, je prends le chemin du combat. Le Maire de Douarnenez vient également et un ploariste nous guidera par les jardins.

Notre unique poste de défense situé au passage à niveau de Kerharo est presque cerné et reçoit le feu de quatre endroits différents (mitrailleuses lourdes, canons de 20 mm, mortiers de 47 mm, etc...).

Trois hommes, le chef du F.N. Lucas, le Gendarme Riou et le soldat FFI Briand tombent en héros au moment où j'arrive à la hauteur du poste.

Un autre gendarme Rivoal souffre atrocement, il me montre ses blessures aux jambes, mais il possède quelques cartouches encore et se soutenant sur une barrière en bois, il restera le dernier combattant avancé et tirera jusqu'au bout. Malheureusement, il tombera ensuite lâchement assassiné par un soudard boche. Un troisième gendarme Rolland a reçu un éclat d'obus au poumon et crachant le sang à pleine bouche, il se traîne péniblement vers l'arrière. Un peu plus loin, le jeune Chorlay, 19 ans, lance des cris de douleur en attendant de subir, dès le lendemain, l'amputation de la jambe et Yves Cornec, 20 ans, a lui aussi une jambe fracturée par un éclat de mortier. De plus, 10 des nôtres étaient prisonniers et j'apercevais les russes qui s'acharnaient à les fouiller et à les maltraiter à coups de crosse.

A Pouldavid, une femme, Mme MAZEAS, qui s'était portée au secours d'un blessé, avait été tuée sur le champ d'une rafale de mitraillette et tous les hommes de cette petite bourgade étaient retenus comme otages.

Cette situation tragique me dictait mon devoir le plus élémentaire. Il n'y avait plus une minute à perdre, notre unique mitrailleuse était hors d'usage, nous n'avions plus de munitions, l'entrée de Douarnenez était libre et plus de 50 Boches, composant la première ligne de combat, avançaient en tirailleurs avec des faciès de monstres.

Deux fois, je m'efforce de passer dans les lignes ennemies. Deux fois, je suis reçu par des rafales malgré mon pavillon blanc et la présence de l'officier allemand qui criait (du moins il me l'a affirmé depuis) "ne tirez pas, ne tirez pas".

La troisième fois, je suis pris immédiatement par un adjudant et deux soldats russes qui, me plaçant le canon de leur fusil dans le dos, me conduisent au pas de course devant leur officier commandant (500 mètres plus loin).

12 heures 45 : Celui-ci, un véritable tyran, me fait savoir qu'il ne traitera pas avec les terroristes et pour bien marquer sa volonté de répression, il va fusiller sur le champ les 10 prisonniers français pris les armes à la main. Ensuite, ses

troupes pénétreront en ville, incendieront les maisons et fusilleront tous les hommes.

Il me fait voir en même temps sa nombreuse troupe (250 à 300 hommes avec 8 canons de 47, sans compter les nombreuses armes automatiques. De plus, il me désigne sur la côte voisine (je l'avais déjà aperçue) une troupe d'artillerie armée de puissants canons (j'ai su plus tard qu'il y avait 6 batteries, chacune de deux canons de 77).

Je ne me décourage pas et, engageant la conversation sous le couvert de mon uniforme, j'obtiens deux premiers résultats : d'abord de faire cesser le feu des Allemands (les nôtres l'avaient cessé et pour cause) ensuite de faire ramener les bras des prisonniers le long du corps.

13 heures : L'officier teuton consent à m'écouter mais, s'il accepte le principe de la cessation du combat, il ne peut admettre que nous conservions les armes allemandes prises le jour précédent à la Gast.

Si j'accepte de rendre ces armes en même temps que les prisonniers allemands, il nous rendra les nôtres. Le tout devra être rendu à la Kommandantur de Ploaré à 14 heures précises. Dès que cette condition sera strictement remplie, les troupes allemandes quitteront Douarnenez.

Dans la négative, il ouvrira le feu de ses canons sur la ville et ses soldats incendieront les maisons au fur et à mesure de leur avance.

Je lui fais encore remarquer que le délai est relativement court et je lui rappelle que les 79 Allemands qui sont dans les mains de mes compatriotes pourraient bien, eux aussi, subir des représailles.

J'obtiens alors de reporter l'heure limite à 15 heures, étant bien entendu que je devrai accompagner les prisonniers et les armes rendus et ne serai relâché qu'après vérification de la totalité des uns et des autres.

Cette clause est extrêmement grave, car, connaissant mes "maquisards" en particulier et tous les Douarnenistes en général, je suis pertinemment convaincu, à l'avance, que toutes les armes ne seront pas rendues.

Mais je sais aussi qu'il n'y a pas de temps à perdre et qu'un refus ou tout retard dans la décision unique à prendre peut, en raison de la concentration de 15 000 habitants sans issue possible, entraîner la mort de plusieurs centaines de personnes, indépendamment des dégâts matériels.

Dois-je encourir un tel risque qui mettrait en deuil toutes les familles locales à la veille de la libération sans apporter, sur le plan strictement militaire, aucun résultat tangible ? Je ne le pense pas et, réfléchissant

quelques instants, je me résigne à accepter... à la grande déconvenue de l'ennemi ivre de sang et de pillage. Il est treize heures quinze exactement.

Je rentre à Douarnenez au galop, le coeur ulcéré d'avoir traité avec le Boche et ne retrouve du courage qu'en arrivant en ville où je reçois l'approbation unanime de la population et de mes camarades de la Résistance.

13 heures 30 : le rassemblement des armes commence mais il est pénible. Chaque homme, comme il est compréhensible, désirent conserver ce qu'il a pris à l'ennemi.

14 heures : Pendant les pourparlers, un bombardier quadrimoteur anglais, le J.B. 139, touché par la DCA à Brest, est tombé en mer. L'équipage a sauté en parachute. J'apprends que le pilote (Chenay Donald) sauvé par un canot est arrivé à terre.

Naïvement, on vient me demander, devant les Allemands, ce qu'il faut en faire.

Je le cache aussitôt chez moi - au nez des Boches - qui n'ont pas paru comprendre que je leur jouais un tour de plus.

15 heures : J'arrive à la Kommandantur à l'heure précisée et aussitôt commencent l'appel des prisonniers et le recensement du matériel. Il manque un prisonnier : 78 au lieu de 79. Quant aux armes et autres objets, on m'annonce vers 16 h 30 qu'il manque : 15 fusils, 35 revolvers, 5 longues-vues et jumelles etc... et que je resterai otage jusqu'à ce que l'engagement pris devant eux soit rempli, mais je resterai seul, les prisonniers français étant libérés sur le champ.

C'était déjà un gros point d'acquis et j'avais la conviction d'en sortir. Pour y parvenir, je commence par protester en leur rappelant leur promesse du matin : "nous ne ferons aucun mal à aucun des habitants". D'autre part, je précise qu'il est contraire aux lois de la guerre de prendre comme otage un officier en uniforme.

16 heures 45 : Arrive un lieutenant-colonel de l'Etat-major allemand cantonné à Châteaulin. Celui-ci s'enquiert des pertes allemandes (elles étaient de 10 au moins) et manifeste son mécontentement disant que ses troupes n'auraient pas dû cesser le feu et que la Résistance, ayant transformé la ville en forteresse (barricades), une punition très sévère devait être infligée à la population qui avait soutenu les soi-disant "terroristes". L'officier allemand qui m'avait accompagné le matin s'est alors avancé vers le colonel en déclarant : "c'est moi qui ai donné ma parole à l'officier français ici présent que nous cesserions le feu et que nous ne ferions aucun mal aux habitants, résistants ou non résistants."

Je suis alors prévenu que je serai considéré comme prisonnier de guerre et l'on m'informe que, sur l'ordre du général allemand, le mouvement de retrait des troupes ne serait pas effectué tant que le dernier prisonnier et la totalité des armes ne seraient pas en leur possession.

L'atmosphère était changée. On ne négociait plus, je recevais des ordres et l'affaire tournait mal.

17 heures 30 : Le colonel étant parti, je m'expliquais très franchement en faisant connaître aux Allemands qu'ils resteraient donc à Douarnenez jusqu'à l'arrivée des Alliés (qui d'ailleurs n'était plus longue à attendre) car la remise complète des armes était une chose impossible à réaliser. Quant au prisonnier, il n'avait pas été retenu de force et s'il n'était pas là, c'est qu'il avait déserté purement et simplement (en effet, et plus même, il était passé dans nos rangs pour se battre contre ses propres camarades).

Pendant que je parlentais ainsi, les bavardages se multipliaient en ville et ma situation exacte de chef de la Résistance, si bien cachée jusque là, était dévoilée à un tel point que des échos en parvinrent jusqu'à la Kommandantur.

19 heures : On me fait passer dans un local spécial pour m'annoncer cette nouvelle. Je ne m'en cache pas et devant leur reproche de ne pas les avoir prévenus le matin, je fais connaître froidement que " la question ne m'ayant pas été posée, je n'avais pas à y répondre".

Tous les officiers allemands tiennent alors un conseil de guerre et je me demande bien ce qu'il va en sortir.

20 heures 30 : Alors que je ne m'y attendais pas le moins du monde, je suis remis en liberté avec la seule consigne de faire maintenir l'ordre en ville, sous ma responsabilité personnelle.

D'autre part, les personnes arrêtées pour "collaboration" devront être remises en liberté et s'il est touché à un seul cheveu de leur tête, 20 Français seront fusillés.

J'accepte la responsabilité du maintien de l'ordre mais ne prends aucun engagement en ce qui concerne les "collaborateurs". Je précise que je les laisserai enfermés, c'est le seul moyen qu'ils ne soient pas houspillés par la foule. Sur cette réponse, les Allemands paraissent s'en désintéresser.

Je reprend alors la question de l'évacuation de la ville qui avait été prise le matin comme base de négociation. J'obtiens l'assurance que cette évacuation sera effective dans les 24 heures et j'en prends acte en regardant ma montre.

A 21 heures, les Allemands viennent me prévenir que les offices religieux du dimanche seront supprimés.

La ville s'endort là-dessus. Mais que sera le lendemain ?

6 AOUT 1944

La journée s'annonce tranquille, mais le calme est de courte durée.

11 heures : L'ambulance municipale, réquisitionnée par les Allemands, passe en ville avec deux blessés venant d'Audierne.

Quelques coups de revolver retentissent et la voiture s'arrête à l'entrée du bourg de Ploaré. Le chauffeur, un Français requis avec la voiture, en descend blessé et les soldats boches sont paraît-il tués.

Aussitôt, on accuse la Résistance d'avoir tiré des maisons voisines. A vrai dire, ce serait les Allemands qui, du coin d'une rue, auraient tiré. Mais ce jour là, personne ne veut l'affirmer. Cela ne servirait d'ailleurs à rien. Aucune explication n'est demandée.

Aussitôt, un canon est mis en batterie et ouvre le feu sur les maisons en cause : une femme âgée a la jambe coupée, son fils est tué près d'elle. Le canon s'en va et une équipe spéciale de parachutistes incendiaires met le feu à 7 maisons tandis que 20 Français sont arrêtés comme otages.

Toute circulation est brusquement interdite. Deux jeunes gens circulant à bicyclette sont lâchement assassinés.

13 heures : Je suis convoqué à la Kommandantur avec ordre formel de remettre la liste de tous les hommes appartenant à la Résistance locale. Les maires de l'agglomération sont également convoqués.

Dès mon arrivée, on me fait constater 7 trous de balles dans la carrosserie de l'ambulance et on m'annonce que c'est en qualité de chef de la Fédération Française de l'Intérieur (c'est la signification qu'ils donnent à nos 3 lettres FFI) que je suis appelé.

Vous reconnaissez donc le mouvement ? Dis-je.

Réponse : pas précisément, mais nous l'admirons et si tous vos hommes étaient comme vous, en uniforme, nous n'hésiterions pas à nous constituer prisonniers. Mais nous avons des ordres de ne le faire qu'à la dernière extrémité, et ce n'est pas le cas ".

Bien entendu, je refuse formellement de donner le nom de mes camarades et déclare prendre seul la responsabilité du mouvement.

Gardé, ainsi que les maires, par un soldat en armes, je ne cède à aucune des diverses exigences qui me sont imposées et continue à protester lorsqu'on m'annonce que tout nouvel acte de violence serait réprimé comme suit :

1 soldat allemand tué : 10 civils fusillés et 10 maisons brûlées
1 soldat allemand blessé : 10 civils fusillés.

D'autre part, il sera tiré sur tout rassemblement de plus de trois personnes."

Je m'élève contre ces mesures draconiennes et engage une longue discussion avec un lieutenant allemand parlant correctement le français sur la façon de faire la guerre conformément aux règles du droit international (s'il avait connu son affaire, il m'aurait répondu que l'Armée Française étant dissoute par les lois de Vichy, je n'avais pas le droit de porter l'uniforme) et lui reproche notamment d'avoir, au moment où nous parlons, des troupes dans la tour de l'église de Ploaré.

Il me répond que mes hommes FFI l'ont occupé eux aussi le 4 août dans la soirée...ce qui était exact.

A 1 heure, un messenger français arrive à la Kommandantur. Il est porteur d'une lettre en provenance du capitaine anglais Blathway, chef de la mission alliée parachutée dans le Finistère.

Cette lettre était destinée au commandant allemand et il avait été convenu que j'en prendrais connaissance et la remettrai ensuite au chef de la Kommandantur. M. GANNE (le messenger) me la tend. Je la parcours rapidement et en relis attentivement le contenu avant de le remettre au Commandant allemand. Ce message l'impressionne fortement. Il y est mis en garde contre toute exaction et il est menacé, à son tour, de dures représailles. Après quelques hésitations, il libère les otages mais garde le messenger comme prisonnier. Il s'échappera plus tard.

7 AOUT 1944

Un nouvel incident nous oppose aux Allemands.

Ils réclament la restitution de 500 litres d'essence qui ont disparu de leurs réserves. Ils exigent que les "voleurs", s'adressant non pas au Résistant,

mais à l'Administrateur de l'Inscription Maritime que je suis, rendent, pour 16 heures, 500 litres d'essence qui ont été volés à l'armée allemande par les marins (le fait est exact), faute de quoi, l'immeuble et les bureaux de l'inscription maritime seront incendiés et l'officier teuton me montre les engins destinés à cet effet.

Il me suffit de dire un mot : tous les patrons pêcheurs sont volontaires pour épargner leur administration et à l'heure dite (mais pas avant) les 500 litres sont remis (contre reçu).

Les Boches se ramassent dans leur caserne, entourés de mitrailleuses, de mines, de fils de fer barbelés. Ils ne sortiront plus de leur tanière qu'au moment de partir.

23 heures : ils s'en vont... Ouf...

23 heures 20 : Une forte explosion retentit, suivie à 23 h 30 d'une explosion plus faible...

Ce sont les munitions qui sautent.

Et c'est la libération de l'agglomération douarneniste. 16 combattants FFI l'on payé de leur sang et sans chercher à discuter sur l'opportunité du combat, saluons ces héros et rendons hommage à l'ardeur et au cran dont ils ont fait preuve en s'attaquant, sans armes, à un ennemi nombreux, organisé et puissamment armé.

A part les 7 maisons incendiées, aucun dégât matériel n'a été fait.

Le port est intact, les Allemands ayant creusé de grands trous sur le quai qui n'ont servi à rien et que nous nous sommes empressés de combler.

De ce qui précède, il est facile de concevoir que le rôle que j'ai été amené à remplir est particulièrement ingrat.

Si je me suis résigné à accomplir cette mission, c'est dans le seul et unique but de sauver des vies françaises - dont notre pays aura tant besoin - mais si je puis être satisfait d'y avoir réussi, je ne goûte pas le bonheur parfait que j'aurais ressenti en "chassant le boche" au moment opportun, comme il était prévu.

J'ajoute que, pour celui qui a fait de la Résistance pendant des mois et des années, il est profondément pénible d'être obligé de traiter avec l'ennemi alors que notre seul but tendait à l'anéantir.

9 AOUT 1944

... La pêche est autorisée sous réserve de ne pas approcher de la presqu'île de Crozon ou les Allemands se sont regroupés.

"RAPPORT QUÉBRIAC"

LE TEMPS DES COMBATS CHRONOLOGIE ET ANALYSE DE LA LIBÉRATION DE DOUARNENEZ

4 août 1944

14 Heures : Grande animation en ville; la rumeur publique annonce l'arrivée des Américains à Quimperlé et même à Quimper; pavoiement aux couleurs nationales et alliées.

14 heures 15 Mr HERNANDEZ, chef-adjoint de la 1^o Compagnie agissant sur son initiative toute personnelle se présente à la Gast, et après avoir expliqué aux allemands l'effervescence régnant en ville, obtient l'accord de principe sur la reddition de ce service de police douanière qui, sur le plan militaire, ne peut être qualifié de combattant.

Toutefois le chef de la Gast demande une pièce officielle pour sovoir à qui il remettra ses armes/

Hernandez se retire pour établir cette pièce et devant l'agitation de la foule, il décide d'aller s'entretenir avec le commandant allemand de la place qui se trouve à la caserne de PLOARE

15 Heures : pendant ce temps, Roger DUCRET, chef-adjoint du groupe FIPP, qui avait gardé son indépendance contrairement à l'accord conclu fin juillet sur le plan départemental, agissant lui aussi sur son initiative personnelle, se présente à son tour à la Gast et obtient, sans difficulté, la reddition de ce service (60 prisonniers ramassés dans la salle du patronage), la remise des armes: une mitrailleuse, deux fusils-mitrailleurs, une cinquanteaine de vieux fusil et des grenades anciens modèles.

Toutes ces armes sont distribuées à tort et à travers à la population: hommes, femmes, enfants, et bientôt il règne un désordre suivi d'un pillage organisé de l'immeuble.

Immédiatement, les éléments de réserve des FFI (qui n'avaient pas rejoint le maquis) sont dirigés à la Gast et, sous le commandement du lieutenant aviateur Chancerelle (ex Le Gall), ils obtiennent une petite part dans la distribution des armes.

16 heures Les troupes allemandes combattantes, cantonnées à la Kommandatur de Ploaré descendent vers Douarnenez dans le but de faire enlever les drapeaux, faire rentrer la population et si possible, reconquérir la Gast.

Hernandez veut parlementer avec le commandant de la place, mais n'obtient aucun succès; plus même, il se fait gèrement remballer.

Les Allemands continuent d'avancer en formation; des coups de feu partent et le combat se trouve brusquement engagé en plein centre de la ville.

Les deux F.M. pris à la Gast sont passés place de La Croix par Mens, Volant, Pierre Roland et Le Tellier, ils prennent le rue Jean-Jaurès d'enfilade et forcent les allemands à se replier. Deux voitures allemandes sont attaquées à la grenade et immédiatement incendiées. Le clocher de Ploaré est occupé par les FFI et une mitrailleuse y est mise en batterie.

La Résistance paraît s'organiser peu à peu sans qu'il soit fait de distinction entre les divers mouvements et sans qu'aucun commandement unique soit réalisé.

J'étais en effet absent de Douarnenez, étant parti le matin de bonne heure pour m'enquérir des forces ennemies dans les environs, visiter les maquis et me rendre à Quimper, au P.C. du Colonel Berthaud pour y prendre les dernières instructions de Londres conformément au message dudit jour précédent.

Je ~~quittai~~ quittai votre P.C. (Québriac s'adresse audit colonel) à 17 h30 ~~après~~ après avoir appris par Micheline que les formations américaines avaient à peine dépassé Rennes.

Ce renseignement était de source sûre et votre adjointe me précise vos dernières instructions: harceler les convois ennemis sur les routes "ne prendre la ville qu'avec la certitude de pouvoir la conserver".

J'arrive à Douarnenez et me trouve devant le fait accompli. Le combat ~~six~~ étant des plus violents, je n'ai même pas la possibilité d'entrer dans la ville.

Les allemands - peu braves - se retirèrent dans leur caserne, poursuivis par nos soldats qui combattaient avec acharnement mais sans ordre et sans discipline. Malgré cela, la Kommandatur fut assiégée et un ultimatum remis au commandant de la place fut refusé sur le champ sans même avoir été examiné.

20 h.15 J'arrive chez moi et aussitôt l'inscription Maritime se transforme en P.C. Le lieutenant aviateur Chancerelle accompagné du chef adjoint des FTP viennent m'exposer la situation et me demander vraisemblablement en raison de l'échec de leur tentative de grouper les divers éléments (il y avait déjà 2 morts: un combattant et une femme et de nombreux blessés)

Ils me font connaître en outre que les allemands sont fortement retranchés dans la Kommandatur ~~et~~ et qu'il sera impossible d'obtenir une reddition par les armes, notre armement ne le permettant pas (situation que je connaissais beaucoup mieux qu'eux)

Je n'ai pas besoin de vous dire que j'étais furieux de ce qui venait de se dérouler et, tout en félicitant ces deux jeunes hommes de leur action spontanée pour "chasser le boche" je n'ai pas manqué de leur faire de s observations très sévères, pour l'insouciance et l'incompréhension totale du métier des armes qu'ils avaient manifestée en s'attaquant sans armes à une troupe organisée et puissamment armée.

Cette façon d'opérer était d'ailleurs en contradiction formelle avec mes instructions générales du 25 avril dernier qui précisait: "Un déclanchement intempestif des opérations doit être évité à tout prix".

"il donnerait naissance à de graves inconvénients et pourrait causer un ~~sérieux~~ sérieux préjudice, tant aux éléments combattants, insuffisamment armés, qu'aux populations civiles (représailles). Le déclanchement n'aura lieu que sur ordre supérieur et seulement lorsque nous aurons les moyens matériels d'engager le combat."

D'autre part, l'action ~~agagée~~ agagée détruisait tous mes plans d'attaque de l'extérieur par surprise minutieusement préparée depuis des mois et dont la réalisation tenue secrète n'était plus qu'une question d'heure.

J'avais l'intention de le faire dans la nuit du lendemain car d'après mes renseignements, les troupes ennemies qui couvraient Douarnenez étaient en instance de départ.

J'ai aussi attiré l'attention de mes visiteurs sur les troupes stationnées autour de Douarnenez (renseignement du matin même) à savoir: 70 à Kervigny (7 kms), 75 à Ploudergat (6 kms), 400 à Pouldreuzic-Plouzevet (16 kms), 100 à Plonevez-Portzay (8 kms), 100 à Locronan (7 kms), tous très armés, (sans compter le secteur de Chateaulin), et qui, dans la nuit, auraient certainement renforcé la garnison de Douarnenez, nos effectifs du maquis-à qui j'avais donné l'ordre de rallier le combat - ne nous permettant pas de former un rideau de couverture en raison de l'insuffisance de leur armement (8 mitraillettes, 4 fusils, 10 revolvers). J'ajoutais que les Américains ne seraient pas à Douarnenez avant un délai assez long (ils y sont arrivés effectivement le 25 août, soit 21 jours après)

Devant ces explications reconnues fondées, mes visiteurs (auxquels s'était joint Charlot Helias, chef du secteur de Ploaré, mouvement libération) s'excusent d'avoir agi un peu vite et de m'avoir en quelque sorte, démonté de mon commandement; tous les trois me jurèrent obéissance pleine et entière et insistent pour que j'obtienne un armistice local ou tout au moins une trêve d'armes qui limiterait les dégâts.

21 heures Lorsque j'ai voulu entreprendre cette démarche, j'ai appris que le curé de Ploaré parlementait déjà avec l'autorité allemande, avec ~~l'accord~~ l'accord d'autres membres de la résistance non mandatés. Ceci prouve bien l'indiscipline que je vous signalais, dans mon rapport du 23 juin: "le tempérament "cabochard" des Douarnenistes se plie mal à la discipline: ils se

Boches, mais de la faire à leur façon, c'est-à-dire: quand ils le désirent, où ils le désirent et comme ils le désirent".

Dans ces conditions, je n'avais plus qu'à rejoindre mon P.C. et attendre les résultats.

La seconde requête échoue comme la première et, au cours de la nuit, la section FTP paraissant se désintéresser de la partie militaire, arrête une trentaine de personnes suspectes de collaboration et les enferme dans le même local que les prisonniers de guerre allemands.

Pendant ce temps, mes maquisards alertés rentrent à Douarnenez. Ceux du Bois de Névet obtiennent la reddition de l'île Tristan où quelques boches restaient isolés tandis que ceux du corps-franc "Marceau" s'attaquent par-ci par-là aux boches arrivant de tous côtés - comme je l'avais prévu -. Une section du même corps - franc s'empare de trois camions chargés de 4 tonnes de dynamite destinées à faire sauter le port, ceci très très important et d'autres groupes isolés attaquent les casernes de la côte.

Sur le littoral à l'ouest de Treboul, les points de défense allemands sont attaqués et enlevés.

5 AOUT

5 h.30 Une cinquantaine de boches descendent de la Kommandatur de Ploaré et se rendent à Douarnenez. Nos hommes se portent aussitôt dans la rue Jean-Jaurès pour les arrêter.

5h.45: les boches ouvrent le feu, les nôtres se camouflent dans l'encoignure des portes; l'échange des coups de feu se prolonge jusqu'à 6 h.30

6h.30: Les boches reculent et se retranchent à la Kommandatur et surtout des "Plomarchs" jusqu'à la mer.

7 h.30: un convoi de 7 camions allemands venant de la pointe du Raz a réussi à pénétrer en ville et remonte la rue Jean-Jaurès; il est aussitôt pris sous le feu nourri des R.K. F.M. qui neutralisent un véhicule (1 tué, 4 prisonniers) Les autres camions filent vers la Kommandatur et y apportent de nouveaux renforts.

8h.30: le cadavre semble être revenu, mais déjà on signale des infiltrations allemandes dans la hêtraie de s "Plomarchs" en direction du port. Théo Le Doaré lieutenant parachuté, chargé de mission par Londres, va au devant des boches avec un f.m. et les rafales fauchent le bois; les boches se replient mais restent derrière un talus d'où ils sont très menaçants.

La fusillade continue de part et d'autre jusqu'à 10 heures, mais nos munitions s'épuisent et les boches, fort nombreux, retranchés et puissamment armés peuvent nous écraser d'un moment à l'autre. Heureusement, ils nous croient très armés et ils ont peur de nous.

Ils possèdent un petit obusier qui tire en moyenne toutes les cinq minutes (il pourrait le faire plus souvent)

Les effets des projectiles sont terribles et nous comptons déjà 8 combattants morts et plus de 25 blessés.

10 h.05: Le Lieutenant-Chancellerie accompagné du chef du corps franc "Marces" (André Ellen, ex Max) viennent me rendre compte de leur situation désespérée ils insistent auprès de moi et me supplient de tenter quelque chose auprès du commandant allemand pour arrêter ou suspendre le combat.

Dans l'ensemble la population locale est du même avis et me fait confier ce sans connaître ma situation exacte du point de vue de la Résistance.

Revêtu de mon uniforme, je me rends aussitôt aux premières lignes et les parcours d'un bout à l'autre; les balles ennemies sifflent de toutes parts et nous y répondons de façon espacée pour économiser nos dernières cartouches

La situation n'est vraiment pas brillante et j'estime qu'elle ne fera qu'empirer. Je crains surtout l'arrivée de nouveaux renforts.

Bien qu'il m'en coûtât beaucoup d'adopter une pareille attitude et de chercher à traiter avec un ennemi abhorré, je me résigne néanmoins - en raison des morts dont le nombre ne pouvait que s'accroître. Mais je ne parlerai aux qu'en tant que fonctionnaire Français ayant la qualité d'un officier, n'engageant ainsi que ma fonction normale et laissant intacte celle de Chef de la Résistance.

II heures: Muni d'un pavillon blanc, je traverse les lignes de combat et me présente à la Kommandatur de Ploaré. Le maire de Douarnenez a tenu à m'accompagner.

En rentrant dans la cour, je m'aperçois vite qu'il s'agit d'une véritable forteresse. Plus de 20 mitrailleuses lourdes sont disposées derrière le mur de clôture et des tas formidables de cartouches sont tauprés de chacune d'elles

Le tireur et le servante sont protégés par des trous d'hommes. Derrière l'immeuble des boches disposent des mines en dedans de 5 fils de fer barbelés et le petit mortier de 47 mm, largement approvisionné lâche son obus habituel.

Quoi qu'il en soit, et bien que j'aie affaire à une brute malheureusement trop connue dans le pays, je ne parlerai pas en vaincu:

J'aborde la conversation en adressant les paroles suivantes au commandant allemand: "Pratiquement vous avez perdu la guerre sur le plan général et la Bretagne étant coupée, votre prise en captivité n'est plus qu'une question d'heures."

Il ne le conteste pas et en paraît très affecté. J'en profite pour poursuivre: "Il ne servirait donc à rien de prolonger un combat qui augmenterait le nombre des victimes des deux côtés sans rien changer au résultat final". Il ne s'opposa pas à un accord et pour bien marquer son désir, il ordonne à ses troupes de cesser le feu immédiatement. J'en fais autant.

La discussion s'engage sur l'accord quand au fond. Je lui propose de se rendre purement et simplement et me porte garant qu'il sera traité en prisonnier de guerre, ainsi que tous ses hommes jusqu'à l'arrivée des Alliés. Il sourit et me montrant ses décorations et ses écussons il me prie de ne pas le mettre sur le même pied que les hommes de la Gest.

Il ajoute qu'il n'a rien demandé et qu'il est tout prêt à reprendre le combat.

"Nous aussi, nous possédons des armes, lui-dis-je, et si vous restez ici, le combat recommencera et ne se terminera qu'après épuisement du plus faible. Jevous encourage donc à quitter Douarnenez le plus tôt possible, étant bien entendu qu'il s'agirait d'un départ définitif.

Cette formule ne lui déplait pas, mais il reste à en fixer les modalités. Après quelques minutes de discussions, nous tombons d'accord sur les points suivants:

1) Echange des prisonniers faits de part et d'autre (nous avons 79 Allemands et eux 9 Français)

2°) Les combattants Français conservent toutes les armes prises aux Allemands, mais rendront le bagage personnel de chaque homme.

3) La formation allemande doit quitter Douarnenez dans les 4 heures qui suivront le moment où l'accord sera signé; le commandant allemand s'engage à faire 15 kilomètres en direction de Chateaulin sans tirer un coup de feu. Toutefois si la formation est attaquée, elle se défendra.

4°) Un homme de confiance délégué par moi accompagnera cette formation jusqu'à Locronan (7 kms) pour constater le respect des accords. Il voyagera librement en automobile.

5°) Les clauses de cet armistice sont valables dans un rayon de 15 kilomètres autour de Douarnenez (Cette clause a permis de sauver la vie à 4 hommes de Locronan sur le point d'être fusillés, dont le Maréchal des Logis chef de gendarmerie de Locronan, chef militaire dudit canton)

Ces conditions étaient, ~~si ce n'est~~ sinon satisfaisantes, du moins honorables puisque nous conservions les armes allemandes, ce qui, malgré les vieux modèles était tout de même intéressant, et que d'autre part, nous obtenions la libération des prisonniers.

II H.30 : Bien que j'eusse tous pouvoirs et que je sois certain d'une acceptation ultérieure, je désirais cependant avoir l'accord ~~du~~ du Conseil local de la "Résistance" et je me dispose à sortir de la kommandatur lorsque le poste de veille allemand installé sur le toit signale l'arrivée sur la route de Pouldergat d'une importante formation allemande ou plutôt russe-mercenaire qui avait déjà pris Pouldavid à 2 km dans le sud de Douarnenez.

Le commandant allemand m'informe aussitôt que l'officier qui se trouve à la tête de cette formation avait le commandement sur lui et que le nouvel arrivant, qui était engagé contre des forces Françaises, était seul qualifié pour conclure la cessation du combat dans la zone.

Toutefois, tenant compte de l'engagement pris par lui, ses propres troupes ne tireront plus et les 9 Français qu'il détient (3 étaient mes agents de liaison pour la presque île de Crozon) seraient ~~considérés~~ considérés comme prisonniers de guerre. Je conserve néanmoins mes lignes de défense devant la kommandatur, ma confiance étant plutôt limitée, comme il convient en pareil cas.

II heures 45: je connaissais trop bien malheureusement la pitoyable défense de Pouldavid (1 mitrailleuse, 7 vieux fusils pris le jour précédent à la Gest et très peu de munitions.

Reprenant mon pavillon blanc, et accompagné d'un officier allemand parlant Français et russe, je prends le chemin du combat. Le maire de Douarnenez vient également et un Ploariste nous guidera par les jardins.

Notre unique poste de défense situé au passage à niveau de Kerharo est presque cerné et reçoit le feu de quatre endroits différents (mitrailleuses lourdes, canons de 20 mm, mortiers de 47 mm, etc)/

Trois hommes, le chef du F.N. LUCAS, le Gendarme RIOU et le soldat FFI BRIAND tombent en héros au moment où j'arrive à la hauteur du poste.

Un autre gendarme, RIVOAL souffre atrocement, il me montre ses blessures aux jambes, mais il possède quelques cartouches encore, et se soutenant sur une barrière en bois il restera le dernier combattant avancé et tirera jusqu'au bout. Malheureusement il tombera ensuite lâchement assassiné par un soldat boche. Un troisième gendarme ROLLAND a reçu un éclat d'obus au poumon et crachant le sang à pleine bouche, il se traîne péniblement vers l'arrière; un peu plus loin le jeune Chorlay, 19 ans, lance des cris de douleur en attendant de subir, dès le lendemain, l'amputation de la jambe, et Yves Cornec 20 ans, a lui aussi une jambe fracturée par un éclat de mortier. De plus 10 des nôtres étaient prisonniers et j'apercevais les russes qui s'acharnaient à les fouiller et à les maltraiter à coups de crosse.

A Pouldavid une femme, Mme Mazess, qui s'était portée au secours d'un blessé, avait été tuée sur le champ d'une rafale de mitrailleuse et tous les hommes de cette petite bourgade étaient retenus comme otages.

Cette situation tragique me dictait mon devoir le plus élémentaire. Il n'y avait plus une minute à perdre, notre unique mitrailleuse était hors d'usage, nous n'avions plus de munitions, l'entrée de Douarnenez était libre et plus de 50 boches composant la première ligne de combat avançaient en tirailleurs avec des faces de monstres.

Deux fois je m'efforce de passer dans les lignes ennemies; deux fois je suis reçu par des rafales malgré mon pavillon blanc et la présence de l'officier allemand qui criait (du moins il me l'a affirmé depuis "ne tirez pas, ne tirez pas")

La troisième fois, je suis pris immédiatement par un adjudant et deux soldats russes qui, me plaçant le canon de leur fusil dans le dos, me conduisent au pas de course devant leur officier commandant (500 mètres plus loin)

12 heures 45 : celui-ci, un véritable tyran, me fait savoir qu'il ne traitera pas avec les terroristes et pour bien marquer sa volonté de répression, il va fusiller sur le champ les 10 prisonniers français pris les armes à la main

Ensuite ses troupes pénétreront en ville, incendieront les maisons et fusilleront tous les hommes.

Il me fait voir en même temps sa nombreuse troupe (250 à 300 hommes avec 8 canons de 47 sans compter les nombreuses armes automatiques. De plus, il me désigne sur la côte voisine (je l'avais déjà aperçue), une troupe d'artillerie armée de puissants canons (j'ai su plus tard qu'il y avait 6 batteries, chacune de deux canons de 77)

Je ne me décourage pas, et engageant la conversation - sous le couvert de mon uniforme - j'obtiens deux premiers résultats: d'abord de faire cesser le feu des allemands (les nôtres l'avaient cessé et pour cause) ensuite de faire ramener les bras des prisonniers le long du corps.

13 heures. L'officier teuton consent à m'écouter mais s'il accepte le principe de la cessation du combat, il ne peut admettre que nous conservions les armes allemandes prises; le jour précédent à la Gest.

Si j'accepte de rendre ces armes en même temps que les prisonniers allemands il nous rendra les nôtres; le tout devra être rendu à la kommandatur de Ploaré à 14 h. précises. Dès que cette condition sera strictement remplie, les troupes allemandes quitteront Douarnenez.

Dans la négative, il ouvrira le feu de ses canons sur la ville et ses soldats incendieront les maisons au fur et à mesure de leur avance.

Je lui fais encore remarquer que le délai est relativement court et je lui rappelle que les 79 allemands qui sont dans les mains de mes compatriotes pourraient bien, eux aussi, subir des représailles.

J'obtiens alors de reporter l'heure limite à 15 heures, étant bien entendu que je devrai accompagner les prisonniers et les armes rendus et ne serai relâché qu'après vérification de la totalité des uns et des autres.

Cette clause est extrêmement grave, car connaissant mes "maquisards" en particulier et tous les Douarnenistes en général, je suis certainement convaincu, à l'avance, que toutes les armes ne seront pas rendues.

Mais je sais aussi qu'il n'y a pas de temps à perdre et qu'un refus ou

... tout retard dans la décision unique à prendre peut, en raison de la concentration de 15000 habitants sans issue possible, entraîner la mort de plusieurs centaines de personnes, indépendamment des dégâts matériels.

ois-je encourir un tel risque qui mettrait en deuil toutes les familles locales à la veille de la libération sans apporter, sur le plan strictement militaire, aucun résultat tangible?

Je ne le pense pas, et réfléchissant quelques instants, je me résigne à accepter... à la grande déconvenue de l'ennemi ivre de sang et de pillage. Il est treize heures quinze exactement.

Je rentre à Douarnenez au galop, le cœur ulcéré d'avoir traité avec le boche et ne retrouve du courage qu'en arrivant en ville où je reçois l'approbation unanime de la population et de mes camarades de la Résistance.

13 h.30: le rassemblement des armes commence mais il est pénible, chaque homme, comme il est compréhensible, désinant conserver ce qu'il a pris à l'ennemi.

14 heures: pendant les pourparlers, un bombardier quadrimoteur anglais, le J.B.139, touché par la DCA à Brest, est tombé en mer. L'équipage a sauté en parachute; j'apprends que le pilote (Chenay Donald) sauvé par un canot est arrivé à terre.

Naïvement on vient me demander, devant les allemands, ce qu'il faut en faire.

Je le cache aussitôt chez moi - au nez des boches - qui n'ont pas paru comprendre que je le jouais un tour de plus.

15 heures: J'arrive à la Kommandatur à l'heure précise et aussitôt commencent l'appel des prisonniers et le recensement du matériel. Il manque un prisonnier: 78 au lieu de 79.

Quant aux armes et autres objets, on m'annonce vers 18h.30 qu'il manque:

15 fusils, 35 révolvers, 5 longues-vues et jumelles etc... et que je resterai étage jusqu'à ce que l'engagement pris devant eux soit rempli, mais je resterai seul, les prisonniers français étant libérés sur le champ.

C'était déjà un gros point d'acquis et j'avais la conviction d'en sortir.

Pour y parvenir, je commence par protester en leur rappelant leur promesse du matin: "nous ne ferons aucun mal à aucun des habitants".

D'autre part je précise qu'il est contraire aux lois de la guerre de prendre comme otage un officier allemand en uniforme.

18 h.45: arrive un lieutenant-colonel de l'Etat-major allemand cantonné à Châteaulin. Celui-ci s'enquiert des pertes allemandes (elles étaient de 10 au moins) et manifeste son mécontentement, disant que ses troupes n'auraient pas dû cesser le feu et que la résistance ayant transformé la ville en forteresse (barricades), une punition très sévère devait être infligée à la population qui avait soutenu les soi-disant "terroristes". L'officier allemand qui m'avait accompagné le matin s'est alors avancé vers le colonel en déclarant: "C'est moi qui ai donné ma parole à l'officier français: ici présent que nous cesserions le feu et que nous ne ferions aucun mal aux habitants résistants ou non résistants."

Je suis alors prévenu que je serai considéré comme prisonnier de guerre et l'on m'informe que sur l'ordre du général allemand, le mouvement de retrait des troupes ne serait pas effectué tant que le dernier prisonnier et la totalité des armes ne seraient pas en leur possession.

L'atmosphère était changée. On ne négociait plus, je recevais des ordres et l'affaire touffait mal.

17 h.30: le colonel étant parti, je m'expliquais très franchement en faisant connaître aux Allemands qu'ils resteraient donc à Douarnenez jusqu'à l'arrivée des Alliés (qui d'ailleurs n'était plus longue à attendre) car la remise complète des armes était impossible, une chose impossible à réaliser. Quant au prisonnier, il n'avait pas été retenu de force et s'il n'était pas là c'est qu'il avait déserté purement et simplement (en effet; et plus même, il était passé dans nos rangs pour se battre contre ses propres camarades).

Pendant que je parlais ainsi, les bavardages se multipliaient en ville, et ma situation exacte de chef de la Résistance - si bien cachée jusqu'à présent - était dévoilée à un tel point que des échos en parvinrent jusqu'à la Kommandatur.

19 heures: on me fait passer dans un local spécial pour m'annoncer cette nouvelle. J'en cache pas et devant leur reproche de ne pas les avoir prévenus le matin, je fais connaître froidement "que la question ne m'ayant pas été posée, je n'avais pas à y répondre".

Tous les officiers allemands tiennent alors un conseil de guerre et je me demande bien ce qu'il va en sortir.

20 h.30: Alors que je ne m'y attendais pas le moins du monde, je suis remis

en liberté avec la seule consigne de faire maintenir l'ordre en ville, sous ma responsabilité personnelle.

D'autre part, les personnes arrêtées pour "collaboration" devront être remises en liberté et s'il est touché à un seul cheveu de leur tête, 20 Français seront fusillés.

J'accepte la responsabilité du maintien de l'ordre mais ne prends aucun engagement en ce qui concerne les "collaborateurs"; je précise que je les laisserai enfermés, c'est le seul moyen qu'ils ne soient pas houspillés par la foule. Sur cette réponse, les allemands paraissent s'en désintéresser.

Je reprends alors la question de l'évacuation de la ville qui avait été prise le matin comme base de négociation; j'obtiens l'assurance que cette évacuation sera effective dans les 24 heures et j'en prends acte en regardant ma montre.

A 21 heures les allemands viennent me prévenir que les offices religieux du dimanche seront supprimés.

La ville s'endort là-dessus, mais que sera le lendemain?

16 AOUT 1944

La journée s'annonce tranquille, mais le calme est de courte durée.

11 heures - L'ambulance municipale, réquisitionnée par les allemands passe en ville avec deux blessés venant d'Audierne.

Quelques coups de revolver retentissent et la voiture s'arrête à l'entrée du bourg de Ploaré; le chauffeur - un Français requis avec la voiture - en descend blessé et les soldats boches sont parait-il, tués.

Aussitôt on accuse la Résistance d'avoir tiré des maisons voisines: à vrai dire, ce seraient les allemands qui, du coin d'une rue, auraient tiré, mais ce jour là, personne ne veut l'affirmer. Cela ne servirait d'ailleurs à rien, aucune explication n'est demandée;

aussitôt un canon est mis en batterie et ouvre le feu sur les maisons en cause: une femme âgée a la jambe coupée, son fils est tué près d'elle. Le canon s'en va et une équipe spéciale de parachutistes incendiaires met le feu à 7 maisons tandis que 20 Français sont arrêtés comme otages.

Toute circulation est brusquement interdite. Deux jeunes gens circulant à bicyclette sont lâchement assassinés.

13 heures ; je suis convoqué à la Kommandatur avec ordre formel de remettre la liste de tous les hommes appartenant à la Résistance locale. Les maires de l'agglomération sont également convoqués.

Dès mon arrivée, on me fait constater 7 trous de balles dans la carrosserie de l'ambulance et on m'annonce que c'est en qualité de chef de la Fédération Française de l'Intérieur (c'est la signification qu'ils donnent aux 3 lettres FFI) que je suis appelé.

"Vous reconnaissez donc le mouvement ? dis-je ?

Réponse : pas précisément, mais nous l'admirons et, si tous vos hommes étaient comme vous, en uniforme, nous n'hésiterions pas à nous constituer prisonniers, mais nous avons des ordres de ne le faire qu'à la dernière extrémité et ce n'est pas le cas."

Bien entendu, je refuse formellement de donner le nom de mes camarades et déclare prendre seul la responsabilité du mouvement.

Gardé, ainsi que les maires, par un soldat en armes, je ne cède à aucune des diverses exigences qui me sont imposées et continue à protester lorsqu'on m'annonce que tout nouvel acte de violence serait réprimé comme suit:

1 soldat allemand tué: 10 civils fusillés et 10 maisons brûlées

1 soldat allemand blessé: 10 civils fusillés

D'autre part il sera tiré sur tout rassemblement de plus de trois personnes."

Je m'élève contre ces mesures draconiennes et engage une longue discussion avec un lieutenant allemand parlant correctement le Français, sur la façon de faire la guerre conformément aux règles du droit international (s'il avait connu son affaire, il m'aurait répondu que l'Armée Française étant dissoute par les lois de Vichy, je n'avais pas le droit de porter l'uniforme) et lui reproche notamment d'avoir, au moment où nous parlons, des troupes dans la tour de l'église de Ploaré.

Il, me répond que mes hommes FFI l'ont occupée eux aussi le 4 août dans la soirée... ce qui était exact.

A 11 heures, un messager Français arrive à la Kommandatur; il est porteur d'une lettre en provenance du capitaine anglais BERTY BLATHWAYT chef de la mission alliée parachutée dans le Finistère.

Cette lettre était destinée au commandant allemand et il avait été convenu que j'en prendrais connaissance et la remettrais ensuite au chef de la Kommandatur. M. GANNE (le messager) me la tend; je la parcours rapidement et en re-

attentivement ^{le contenu} avant de le remettre au Commandant allemand. Le message l'impressionne fortement. Il ~~est~~ ^{il est mis} en garde contre toute exactitude ~~et le menacé~~ ^{il est} à son tour, de dures représailles. Après quelques hésitations, il libère les otages mais garde le message comme prisonnier. Il s'échappera plus tard.

7 août

Un nouvel incident nous oppose aux Allemands. Ils réclament la restitution de 500 litres d'essence qui ont disparu de leurs réserves.

Ils exigent que les "voleurs", s'adressant non

pas au Résistant mais à l'Administrateur de l'Inscription Maritime que je suis, rende, pour 16 heures, 500 litres d'essence qui ont été volés à l'armée allemande par les marins (le fait est exact), faute de quoi, l'ismeuble et les bureaux de l'inscription Mm seront incendiés et à l'officier teuton me montre les engins destinés à cet effet.

Il me suffit de dire un mot : tous les patrons pêcheurs sont volontaires pour épargner leur Administration et à l'heure dite (mais pas avant) les 500 litres sont remis (contre reçu)

Les boches se ramassent dans leur caserne, entourés de mitrailleuses, de mines de fils de fer barbelés. Ils ne sortent plus de leur ~~tranchée~~ tanière qu'au moment de partir.

23 heures : ils s'en vontouf...

23 h. 20 : une forte explosion retentit, suivie à 23h.30 d'une explosion plus faible...

Ce sont les munitions qui sautent.

Et c'est la libération de l'agglomération douarneniste; 16 combattants FFI l'ont payé de leur sang et sans chercher à discuter sur l'opportunité du combat, saluons ces héros et rendons hommage à ~~leur~~ l'ardeur et au cran dont ils ont fait preuve en s'attaquant, sans armes, à un ennemi nombreux, organisé et puissamment armé.

A part les 7 maisons incendiées, ~~aucun~~ aucun dégât matériel n'a été fait.

Le port est intact, les Allemands ayant creusé de grands trous ~~sur~~ sur le quai qui n'ont servi à rien et que nous nous sommes efforcés de combler.

De ce qui précède, il est facile de concevoir que le rôle que j'ai été amené à remplir est particulièrement ingrat.

Si je me suis résigné à accomplir cette mission, c'est dans le seul et unique but de sauver des vies Françaises, dont notre pays aura tant besoin - mais si je puis être satisfait d'y avoir réussi, je ne goûte pas le bonheur parfait que j'aurais ressenti en "chassant le boche" au moment opportun, comme il était prévu.

J'ajoute que pour celui qui a fait de la Résistance pendant des mois et des années, il est profondément pénible d'être obligé de traiter avec l'ennemi, alors que notre seul but tendait à l'anéantir.

9 AOÛT

...La pêche est autorisée sous réserve de ne pas approcher de la presqu'île de Crozon où les allemands se sont regroupés.

FORCES FRANCAISES DE L'INTERIEUR

BATAILLON DE DOUARNENEZ
=====

A T T E S T A T I O N
=====

L'Administrateur en chef de l'Inscription Maritime,
Chef du quartier de Douarnenez, Lieutenant-colonel des F.F.I.
certifie que M. ANSQUER Jean né le 3 Avril 1921 est entré
dans la Résistance le 8 Mars 1944. Affilié aux F.T.P. en qua-
lité de Chef de Section, il a participé à de nombreux coups
de main. Le 14 Juin 1944, il passe dans les F.F.I. (Organisa-
tion de Résistance Armée) O.R.A. en la même qualité et se dis-
tingue dans les combats de Douarnenez les 4, 5 et 6 Août.

Dans les combats de Beuzec le 26 Août où il a été
blessé. Enfin dans la préqu'île de Crozon du 3 au 10 Septem-
bre 1944.

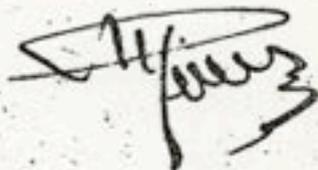
Aucune autre sanction militaire n'étant prévue dans le
secteur, il a demandé à être démobilisé à la date du 15 Sep-
tembre 1944.

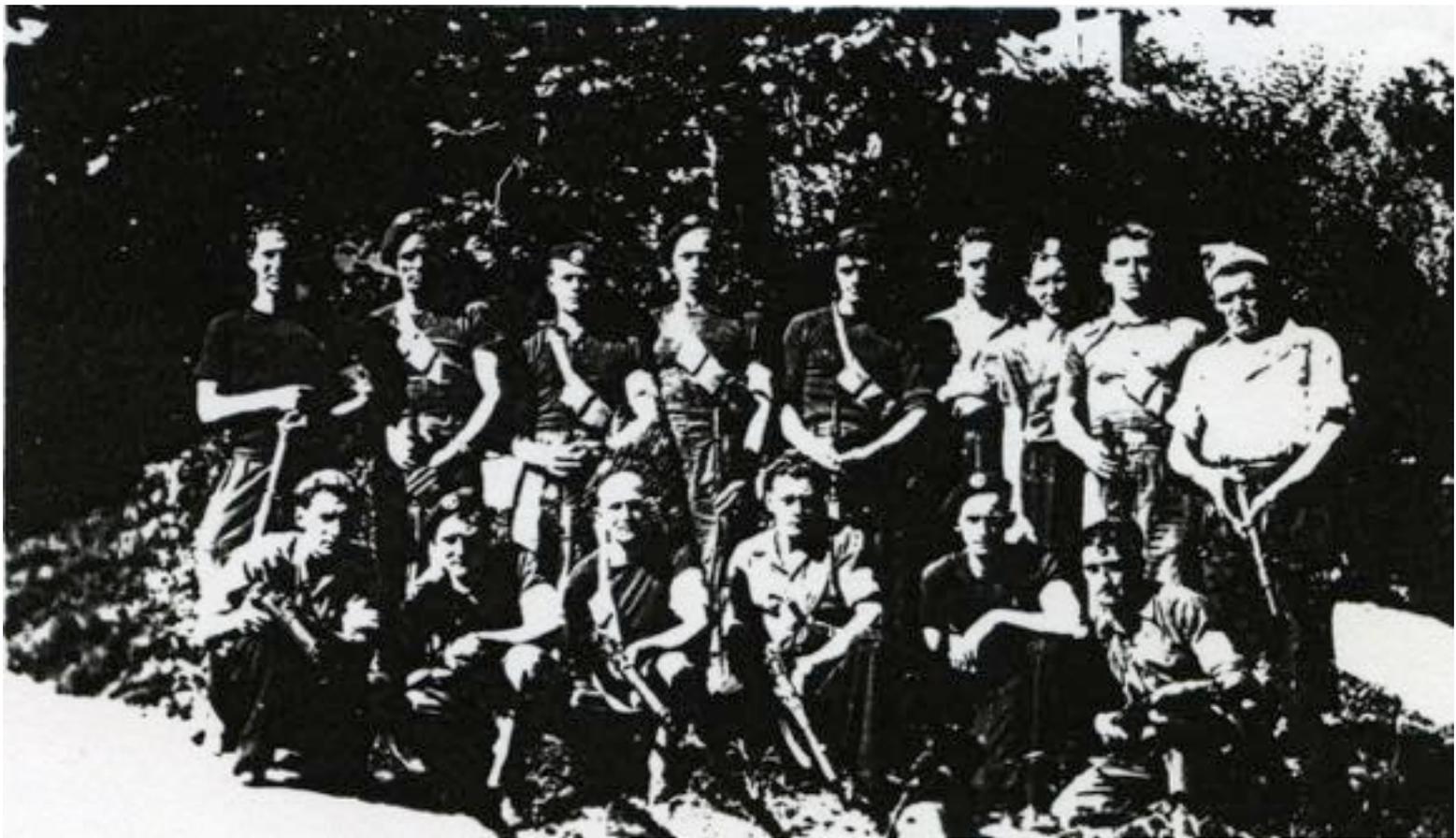
Patriote ardent, je n'ai eu qu'à me louer de ses ser-
vices pendant tout le temps qu'il a, été sous mes ordres.

En foi de quoi je lui délivre le présent certificat.

Douarnenez le 2 Mai 1945

L'Administrateur en chef de l'Inscription
Maritime,
Lieutenant-colonel des F.F.I.





= 1407 =

PASSIER - SCHEIN

Den *Flieger Jean ANSQUER*
 16. *Quedlinburger Garnison*
 Geboren am *3. April 1901* in *Quarmenz*
 Wird hiermit bis zum *31. März 1941*
 Für den *Quarmenz - Trebon*
 die Erlaubnis erteilt, in der Zeit von 23 Uhr bis 5 Uhr die öffentlichen
 Plätze usw. zu betreten.



6. November 1940

 Major und Standortkommandant

LES MASSACRES d'OTAGES

Dès le début de l'Occupation, les nazis pratiquèrent ~~communiément~~ ^{communiément} les prises d'otages. Arrestations individuelles, rafles systématiques, chasse aux Juifs, aux Communistes, aux Gaullistes n'étaient pas l'apanage de la seule Gestapo. Des formations militaires y participaient aussi, Abwehr ou S.S.

De véritables camps étaient organisés, dont les plus célèbres, pour les Bretons, étaient VOVES et CHATEAUBRIANT. C'est parmi les internés de ces camps que les nazis choisissaient ceux qu'ils faisaient fusiller pour l'exemple. On se rappelle les 27 otages de CHATEAUBRIANT, les 50 otages de NANTES, exécutés le 21 octobre 1941...

Vers la fin de l'Occupation, ~~pressés~~ ^{pressés} par les ordres qui leur enjoignaient de rallier la NORMANDIE, les Allemands emmenèrent de force des hommes pour mener les tombereaux et les charrettes qu'ils avaient "réquisitionnés". C'est ainsi qu'ils contraignirent à les suivre, le long des routes, Pierre LUCAS de Croas Kerloch, Henri GUÉGUEN de Keratry, ^{Thomas} ~~LE MOAN~~ LE MOAN de Kerstrad, Joseph BOULIC, Joseph BROUQUEL, René LAOUENAN, Jean STRULLU.

En même temps qu'ils conduisaient les chevaux les jeunes gens ~~les~~ servaient d'otages. Ils pouvaient être abattus à tout moment et leurs vies protégeaient le convoi dans lequel on les força à prendre place le 31 juillet 1944.

On ne devrait plus les revoir vivants.

(2)

Un monument, élevé à leur mémoire, leur rend hommage dans le petit village de LA ROCHE MAURICE. leur destin s'est arrêté là. Les Allemands s'en sont débarrassés après une nuit de coups et de tortures. Ils sont morts sous les sévices que les soldats leur infligeaient, pauvres otages sans défense, les mains liées dans le dos, tels qu'on les a découverts après le départ de la troupe.

Pierre LUCAS avait été mon compagnon d'école et il m'est encore intolérable de penser à ce qui lui est arrivé, à la solitude de ses derniers instants, à ses appels que personne n'entendait, à ce secours qu'il a espéré jusqu'au bout et qui n'est jamais venu... Arrêté chez lui, ^{sur} dénonciation, un matin, à cinq heures, Gabriel LE SIGNÉ était notre voisin de la ferme de Kermarron. Lui, on ne l'a jamais retrouvé. Sa trace se perd dès les premiers jours. La confirmation de son décès ne parvint qu'en 1947 : un nom trouvé sur une liste, semble-t-il, dans les papiers d'un camp de concentration en ALLEMAGNE...

Aujourd'hui, lorsqu'on nous parle d'otages (c'est une pratique qui existe encore...) vous comprendrez pourquoi certains d'entre nous frémissent de colère et se révoltent.

Londres, le 1er Décembre 1945.

Hecht AUDREY

Madame,

Je m'excuse de vous écrire si tardivement mais j'ai été très malade au retour du camp de concentration où j'étais avec votre fils.

Dans ces derniers moments, il m'a chargé d'aller vous rendre visite pour vous dire qu'il avait été arrêté, en Allemagne, jamais identifié, et qu'il inculpeit sa secrétaire pour son arrestation.

Votre fils est mort trois jours avant la libération par les Alliés. Je dois vous dire que nous étions 2.800 et que 131 sont rentrés, ceci à la suite d'une épidémie de typhus.

J'ai été chargé de bien vous embrasser et de dire à sa fiancée qu'elle était libre et de la remercier pour tout ce qu'elle avait fait.

Dans l'attente de vous lire, veuillez agréer, Madame, l'assurance de mon profond respect.

Cd Philippe Armand

Commandant PHILIPPE
11, Beauford Gardens,
Londres, W. 3

Extrait de l'Ordre "C" N° 67

Le Général Commandant en Chef VUILLEMIN, Commandant en chef
des Forces aériennes, cite à l'ordre de :

1^{re} ARMEE AERIENNE

Les Officiers et Sous-Officiers du groupe de bombardement I/31 dont
les noms suivent :

<u>Equipe</u>	Lieutenant	DUBALIN	Commandant d'Avion
	S/Lieutenant	RESSEGUIER Léon	Pilote
	Sergent	AUDREN Hector	Radio
	Sergent	BEAUNE Robert	Manœuvrier

"Equipe d'élite, toujours volontaire pour toutes les missions,
a réussi grâce à sa cohésion, son audace et son sang froid quatre dif-
ficiles bombardements de jour et de nuit en particulier les 29 et 31
Mai 1940, dans des secteurs violemment défendus par la chasse et la
D.C.A. adverse."

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec
palme.

Pour Ampliation
Le Général
Adjoint pour le personnel
signé : KRAMER

Le Général Commandant en Chef
des Forces aériennes
signé : Vuillemin

Copie certifiée conforme

ISTRES, le 10 Décembre 1940
Le Lieutenant Colonel SCHMITTER
Commandant le Groupe Aérien I/31
Signé : SCHMITTER

Pour copie, conforme,
A PORT-CROIX, le 2 Février 1947
LE MAIRE,



Remises de décorations à titre posthume.

- 1: Ad/ Chef LE GUELLEC Yves : Croix de la Libération et Croix de Guerre à (M^{me} La Guellec)^{mère}
- 2: Aspirant LIGAVANT Marcel: Médaille Militaire et Croix de Guerre à (M^{me} Ligavant)^{mère}
- 3: M^l des Logis PAULET Paul Edouard: Médaille Militaire, Croix de Guerre et Médaille de la Résistance (M^{me} Anna Paulet)
- 4: Caporal Chef BARRE Jean : Médaille de la Résistance et Croix de Guerre à M^{me} Barre (mère)
- 5: C/M. Franchis GUILLOU Joseph " " " " à M^{me} Guillou (mère)
- 6: Soldat QUÉMENER Hervé " ? improbable et Médaille de la France Libre à M^{me} Quémener (mère)
- 7: Matelot gabriel JOLY François " " et Croix de Guerre à M^{me} Joly (mère)
- 8: COLLOCH Jacques (Caporal) " " et " " à M^{me} Colloch (mère)
- 9: Matelot TRIANT Guy : Médaille de la Résistance et Médaille de la France Libre à M^{me} Triant (mère)
- 10: C/M. Tunitis KERIVEL Jean Croix de Guerre à l'Ordre C.A et " " " " à M^{me} Kerivel (mère)
- 11: C/M. Tunitis LE GOUILL Jean Croix de Guerre à l'Ordre du C.A et " " " " à M^{me} Le Guill (mère)
- 12: Matelot BALUT Francis . Croix de Guerre " " " et Médaille de la France Libre à M^{me} Balut (mère)
- 13: Matelot Clodic LE DIZET Hervé Croix de Guerre " " et " " " " à M^{me} Le Dizet (fère)
- 14: C/M Tunitis BANALEC Joseph : Médaille de la France Libre à (son épouse M^{me} Banalec)
- 15: Sergent DANNIC René : " " " " à (son épouse M^{me} Dannic)
- 16: Matelot LE COZ Guy " " " " à (sa mère M^{me} Le Coz.)
- 17: Matelot LE DEM Alain " " " " à (sa mère M^{me} Le Dem)

Croix de la Libération et Médaille de la Résistance remises par le
Général SICÉ : Compagnon de la Libération et Médaille de la Résistance.

Croix de Guerre, Médaille Militaire et Médaille de la France Libre remises par
l'Amiral Riépt Maritime de BREST, ROBERT.

NOTA: Yves GUELLEC sera fait Chevalier de la Légion d'Honneur et Médaille de la Résistance
BARRE Jean, GUILLOU Joseph, QUÉMENER Hervé, JOLY François, COLLOCH Jacques,
TRIANI Guy, KERIVEL Jean, LE GOUILL Jean, BALUT Francis, LE DIZET Hervé, BANALEC
Joseph, DANNIC René, LE COZ Guy et LE DEM Alain seront Médailles Militaires.
QUÉMENER Hervé n'a pas été Médaille de la Résistance. (Recherches vaines)
QUÉMENER Hervé, COLLOCH Jacques, TRIANT Guy, BANALEC Joseph, DANNIC René
LE COZ Guy et LE DEM Alain seront décorés de la Croix de Guerre à l'Ordre du
Corps d'Armée à titre posthume. (non parvenu au J.O à la date de la cérémonie)
Le repas avait pour cadre l'Hotel de France.

P. Corbelli





AUDREN Victor

Né le 9 décembre 1918 à Douarnenez (Finistère)

Entré à l'École polytechnique en 1937. Sorti dans le service des Poudres.

En service à la déclaration de guerre à la poudrerie du Moulin Blanc. Avant l'arrivée des Allemands en juin 1940, il participe à la destruction des équipements clés de la poudrerie et embarque sur une gabarre à Lampaul Plouarzel le 18 juin avec 140 cadres et ouvriers du Moulin Blanc et quelques autres volontaires civils.

A son débarquement à Falmouth, il est dirigé sur le camp de Trentham Park à Stoke-on-Trent puis transféré sur un autre camp des

environs de Liverpool.

Il rallie la France Libre le 1^{er} juillet 1940 à Londres.

Pendant l'été, il collabore avec le « groupe d'Oxford » britannique qui se renseigne sur l'occupation des côtes bretonnes ; il effectue dans ce cadre quelques missions sans débarquement sur les côtes de Bretagne.

Nommé ingénieur de 3^e cl. du génie maritime le 22 août 1940 et affecté à la Marine le 1^{er} octobre. Chargé jusqu'à la fusion avec les Forces Maritimes d'Afrique de la remise en état de marche des bâtiments de construction française. Effectue de nombreuses missions à Portsmouth, Plymouth (où il assure les fonctions de chef du French technical office), Dundee, Greenock, Campbeltown. Il est également chargé de cours à l'École navale à bord du *Président Théodore Tissier*. Il est promu ingénieur de 1^{re} cl. le 1^{er} avril 1943.

De septembre 1943 à 1945, il est désigné pour la Direction Centrale des Constructions Navales puis détaché au Massachusetts Institute of Technology (M.I.T.) (Etats-Unis) pour y suivre (1945-47) le cursus des ingénieurs du génie maritime américain. Il en sort avec le diplôme de master of science in naval architecture. Après avoir été chargé à Brest de la refonte du cuirassé *Jean-Bart*, il quitte le service actif le 1^{er} octobre 1949.

Il entame une nouvelle carrière dans le privé. Ingénieur en chef aux Messageries maritimes (1949-53). Ingénieur en chef, Directeur puis Directeur général adjoint (DGA) des Forges et Chantiers de la Méditerranée (chantier de La Seyne) (1953-66), DGA puis Directeur général des Constructions navales et industrielles de Méditerranée (CNIM) (1966-81).

Conseiller à la présidence de Normed (1981-83).

L'ingénieur en chef (H) de l'armement Audren est officier de la Légion d'honneur (1972), commandeur de l'ordre national du Mérite (1979), titulaire de la croix de guerre 1939-45 avec 1 citation, chevalier du Mérite maritime.

Embarqué à bord de l'escadron de l'Atlantique à partir de Casablanca).
Commande la VP 11 détachée à la l'escadrille de dragage pour déminage des côtes du Var
de mai 1945 à février 1946.

Promu Enseigne de vaisseau de 2^e cl. le 15 février 1945.

Démobilisé le 31 janvier 1946.

Termine ses études à Paris avec le diplôme d'ingénieur des travaux publics (promotion
1948). Chargé d'affaires dans la réalisation d'ensembles immobiliers à Paris, au Maroc, à Marseille.

Expert près la cour d'Appel d'Aix en Provence et au tribunal administratif de Marseille.

Il a été nommé lieutenant de vaisseau (H) en 1968.



DANIELOU Louis, Charles, Renan, Marie alias CLAMORGAN

Né le 24 septembre 1914 à Locronan (Finistère)

Entré au service pour deux ans le 15 octobre 1935. Breveté secrétaire militaire.

Rappelé à l'activité le 28 août 1939. Sert à l'État-major de la Flotte de l'Atlantique, comme adjoint au chef du 2^e bureau. Nommé OASSEM de 3^e cl. le 1^{er} mars 1940

Démobilisé le 1^{er} août 1940.

S'évade de Marseille le 1^{er} mars 1941 pour rallier la France Libre.

Nommé enseigne de vaisseau de 2^e cl. de réserve à compter du 1^{er} mars 1940.

Sert au groupe de Chasseurs de Cowes de mai 1941 à avril 1942, puis à l'État-major particulier du général de Gaulle, assurant des missions pour le Bureau Central de Renseignements et d'Action (BCRA). C'est au cours d'une de ces missions que l'avion dans lequel il avait pris place au départ de Gibraltar disparaît au large de Cadix le 24 septembre 1942. Il avait été promu lieutenant de vaisseau à titre auxiliaire le 20 septembre 1942.

Le lieutenant de vaisseau Daniélou a été fait chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume (1945), titulaire de la croix de guerre 1939-45 avec une citation.

Mort pour la France.



KERVAREC Jean, Marie

Né le 7 août 1911 à Ploaré (Finistère)

Entré à l'École des ingénieurs mécaniciens en 1931. Ingénieur mécanicien de 1^{re} cl. de mars 1940. Certificat d'aptitude à l'aéronautique (1938).

Embarqué sur le porte-avions *Béarn* de juin 1938 à avril 1940, affecté à la Base aéronavale (B.A.N.) de Berck d'avril 1940 à février 1942, à la B.A.N. de St Raphaël de février à novembre 1942.

Démobilisé le 27 novembre 1942.

Rallie la France Libre le 14 juin 1943. Certificat de parachutiste de

embre 1943.

Affecté au groupe de parachutistes (DGSS) d'Alger de novembre 1943 à novembre 1944, à l'État-major (E-M Aéro) de novembre 1944 à juin 1945. Il est promu ingénieur principal le 1^{er} novembre 1944.

A la fin des hostilités, il sert à la B.A.N. Karouba (1945-47), sur les porte-avions *Manches* (1947-48, 1949, 1951, 1953), *Dixmude* (1948-49), *La Fayette* (1953), à la B.A.N. Hyères (1953).

Il est inspecteur technique de l'aéronavale (1953-55), commandant du Centre École des Ingénieurs de l'Aéronavale de Rochefort (1955-59), du SAMAN à Dugny Le Bourget (1960-63).

Il est nommé ingénieur mécanicien général de 2^e cl. le 1^{er} octobre 1962.

Il quitte le service actif le 1^{er} novembre 1963, en congé du personnel navigant.

Le contre-amiral (B. T) (Brevet technique, nouvelle appellation ayant remplacé celle d'ingénieur mécanicien.) Kervarec est commandeur de la Légion d'honneur (1960), titulaire de la croix de la Légion d'honneur (1939-45 avec 6 citations).

Il est décédé le 31 août 1986 à Brest (Finistère).

LECLERCQ Yves
alias **AUBRETON Yves**

Né le 22 mai 1920 à Orchies (Nord)

Entré au service en 1938. Sert au 107^e RALA (régiment d'artillerie lourde automobile). Maréchal des Logis du 23 janvier 1940. Arrive en Grande-Bretagne sur le *Spero* le 2 septembre 1940. Rallie la France Libre le 4 septembre 1940. Après un court séjour dans l'armée de terre, est muté aux FNFL le 27 janvier 1941. Embarqué sur le *Chasseur 11* de janvier à avril 1941. Suit les cours de l'École navale à bord du *Président Théodore Tissier* (avril-novembre 1941) (2^e session) et divers stages d'armes. Promu aspirant le 1^{er} février 1942.

Détaché dans une école de la RAF de mai à août 1942. Affecté au groupement aéronaval aux États-Unis jusqu'en octobre 1943, puis à la 6FE (6^e Flottille d'Exploration) d'octobre 1943 à mai 1946. Revenu en France, est promu enseigne de vaisseau de 1^{er} cl. du 1^{er} février 1944.

À la fin des hostilités, il est légalement autorisé en octobre 1949 à porter le nom de Leclercq-Aubreton et il poursuit sa carrière dans l'Aéronavale, à Madagascar (1946-49), aux Bases aéronavales (B.A.N.) des Mureaux (1949-52), de Port-Lyautey (1952-53).

Il fait campagne en Indochine à la B.A.N. de Tan Son Nhut (1953-55).

Il est affecté à l'Etat-major Général (3^e bureau) (1955-57). Il est détaché au Commissariat à l'Énergie atomique de 1957 à 1963.

Il est nommé capitaine de frégate le 1^{er} janvier 1963.

Il quitte le service actif le 1^{er} juillet 1963.

Le capitaine de frégate (H) Leclercq-Aubreton est officier de la Légion d'honneur (1954), titulaire de la médaille des Evadés, médaille de l'Aéronautique.

LE COZ Guillaume

Né le 5 mai 1894 à Douarnenez (Finistère).

Entré au service en 1910. Ancien combattant de la guerre 1914-18. Campagnes en Grèce, Italie, Tunisie. Spécialité mécanicien. Démobilisé en juillet 1919.

Artisan.

Rallie la France Libre le 10 juillet 1940.

Détaché aux FAFL et aux FFL (Artillerie) de juillet à décembre 1940.

Embarqué sur l'avisos *Amiens* (école des mécaniciens de Portsmouth) de février 1941 à décembre 1943. Nommé officier des équipages de 1^{er} cl. mécanicien le 1^{er} avril 1942.

349
au Corps de liaison militaire interallié de mars 1944 à mai 1945.

direction du port de Lorient de juin 1945 à août 1946.

est promu capitaine le 6 août 1946.

Evadés.

Il est décédé.

Le Q.G. de l'

MORVAN Yves alias MARIN Jean

Né le 24 février 1909 à Douarnenez (Finistère)



Entré au service en 1929 (Armée de terre).
Journaliste. En 1939, il est correspondant de l'agence Havas à Londres. Coopère après l'armistice et pendant la guerre à l'émission de la B.B.C. Les Français parlent aux Français.

Rallie la France libre le 3 avril 1943.

Nommé OASSEM de 3^e cl. auxiliaire à la même date et affecté à sa demande à la 23^e flotille de MTB. De septembre 1943 à mai 1944, embarqué sur la MTB 90 (30 patrouilles en Manche, 3 engagements avec l'ennemi) à bord de laquelle il s'entraîne comme officier combattant.

Il est démobilisé le 6 août 1946.

Il a été membre de l'Assemblée consultative (1944-45), conseiller municipal de Paris (1945-53).

Il est président-directeur général de l'agence France-Presse de 1954 à 1975.

Il était Grand officier de la Légion d'honneur (1982).

Il est décédé le 3 juin 1995 à Paris (Seine).

Il est inhumé au cimetière de Plouez, à Douarnenez (Finistère)



Suit les cours de l'Ecole navale anglaise (RNC Dartmouth*) de janvier à septembre 1942 (5^e session). Suit divers stages d'armes. Nommé aspirant le 1^{er} décembre 1942.

Après un embarquement d'un mois sur les chasseurs de Cowes, est désigné pour les avisos-dragueurs du Levant et est affecté sur *La Moqueuse* en juin 1943.



TRELLU Xavier, Urbain, Marie

Né le 5 décembre 1898 à Tréboul (Finistère)

Entré au service en avril 1917. Quartier-maître fourrier. Libéré en avril 1920.

Professeur agrégé de lettres.

Rejoint la Résistance en octobre 1941. Agent dans le réseau Johnny jusqu'en avril 1942.

S'évade de France.

Rallie la France Libre le 7 avril 1943. Nommé OASSEM de 3^e cl. le 1^{er} mai 1943.

Affecté au BCRA de mai à juillet 1943.

Inspecteur adjoint des œuvres françaises au Levant de juillet 1943 à mars 1944.

Affecté à l'Etat-major général à Paris (EMG/2 : section liaison) de mars 1944 à juin 1945.
Il est promu à la 2^e cl. le 1^{er} mai 1945.

Il est démobilisé le 16 juin 1945.

Il est versé dans le corps des ORIC en octobre 1945.

L'ORIC de 2^e cl. (H) Trelle est officier de la Légion d'honneur (1996).

Il est décédé le 25 septembre 1998.

AMIRAL

de l'arabe : amir al bahr (chef de la mer)

Les grades :

- Amiral de France
- Amiral de la Flotte
- Grand Amiral
- Vice Amiral d'Escadre
- Vice Amiral
- Contre Amiral

La dignité d'Amiral de France ~~n'a~~ été décernée qu'une seule fois par le Roi Louis-Philippe, en 1830, à l'Amiral Duperré qui avait commandé la flotte de l'expédition de la prise d'Alger.

Cette dignité n'a plus été conférée après la Guerre de 1870.

La dignité d'Amiral de la Flotte a été décernée pour la dernière fois en 1939, à l'Amiral Darlan, commandant en chef des forces navales françaises. Elle n'a plus été attribuée depuis sa mort en décembre 1942 -

Douarnenez

18 juin : des aviateurs libres sur le Trébouliste

Le 19 juin 1940 à 1 h 30 du matin, le *Trébouliste* appareille du Rosmeur pour l'Angleterre. À son bord, plus de 130 passagers dont les aviateurs de l'école de pilotage n° 23.



Le dundee *Trébouliste* transportera les premiers éléments des FAFL.

Ont-ils entendu l'appel du général de Gaulle ? C'est peu probable. Dès le 1^{er} juin, les élèves de l'école élémentaire de pilotage n° 23, basée au Mans, se replient vers Ploujean en Morlaix, contraint par la poussée allemande.

L'hypothèse d'un réduit breton destiné à s'opposer à la wermarcht s'évanouit bien vite et, après une dernière retraite à Pluguffan, le lieutenant Édouard Pinot, commandant de l'école, prend l'initiative de décrocher à la hiérarchie pour continuer le combat.

Les armées d'Hitler ne sont qu'à quelques heures : Édouard Pinot prend contact avec François Lelguen, patron du *Trébouliste*, un dundee mauritanien. Le Douarneniste n'hésite pas : il embarquera pour l'Angleterre plus de 130 passagers dont plus des deux tiers sont des aviateurs.

Intrigués

Michel Mazéas, maire honoraire, historien, était alors âgé d'une douzaine d'années. Écolier en vacances avant l'heure pour cause de débâcle, il se souvient avoir croisé ces étranges voyageurs : « Nous étions intrigués par ces gens qui circulaient en ville. Ils étaient logés de façon précaire à l'hôtel des Mouettes, ils attendaient. »

Avant que l'école Laënnec (celle du maire honoraire) ne soit réquisitionnée



Vétéran de l'école de pilotage n° 23, Jacques Drabier a rendu visite à Michel Mazéas en 2008.

par les Allemands, les élèves aviateurs et moniteurs de l'école de pilotage auront pris le large : certains reviendront après l'armistice mais 51 élèves pilotes, 14 moniteurs et 4 autres aviateurs seront signalés dans les unités de la Royal Air Force et des Forces aériennes françaises libres (FAFL). Ils ont embarqué dans la nuit du 18 au 19 juin en compagnie de 11 jeunes douarnenistes, de l'équipage du dundee (cinq hommes) et de républicains espagnols.

Dix-huit survivants

Mouillé au large du Rosmeur le *Trébouliste* appareille à 1 h 30 le 19 juin et parvient à Newlyn le lendemain, instruits en Grande-Bretagne, les élèves pilotes fourniront les premiers éléments des groupes de

bombardement, de reconnaissance et de chasse FAFL (Lorraine, Alsace, Île-de-France...). Envoyés sur tous les fronts, certains anciens du *Trébouliste* comme Jules Joire et Marcel Bizien participeront au combat aux côtés des Soviétiques au sein de Normandie-Niemen. À la fin de la guerre, on ne comptera que 18 survivants sur 51 élèves pilotes embarqués.

L'insigne des FAFL

Devenu lui-même pilote après la guerre, Michel Mazéas consacre plusieurs articles aux FAFL et vole même avec des anciens. Il ne reste aujourd'hui que deux survivants de l'école 23 : René Moine et Jacques Drabier, qui vit aujourd'hui à Phoenix en Arizona (États-Unis).

L'an passé, cet ancien pilote de

Thunderbolt est revenu pour la mière fois à Douarnenez depuis le départ pour l'Angleterre : « Il a été très ému par la plaque gravée en mémoire des aviateurs du *Trébouliste*. C'est aussi Jacques Drabier qui, en 1940 a dessiné l'insigne FAFL. Il m'a adressé un exemplaire numéroté, à titre de membre titulaire », raconte non sans fierté, Michel Mazéas.

Marc ESCUD
avec les documents
obligeamment fournis par
Michel Mazéas

■ **Commémoration de l'Appel**
18-juin, aujourd'hui à 18 h, devant la pointe de Tréboul.